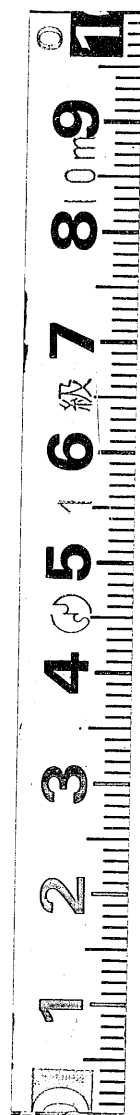
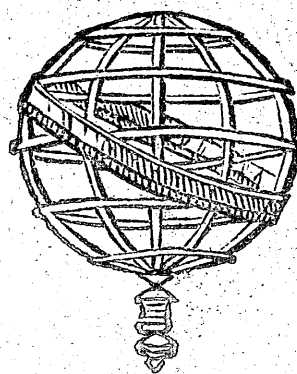


224-1



0283

ANNALES
GALANTES.
DIVISEE
EN HUIT PARTIES.



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le
second Perron de la sainte Chapelle.
M. DC. LXXVI.
Avec Privilege du Roy.

AVANT-PROPOS.

LE siecle se vante de tant de subtilité,
 & la licence d'escrire les Intrigues
 vivantes, est devenuë si commune,
 que j'ay crû devoir prevenir les Erreurs
 du Public par cét Avertissement. Je luy
 declare donc, que les Annales Galantes
 sont des veritez historiques, dont je mar-
 que la source dans la Table que j'ay inse-
 rée exprés à la fin de ce premier Tome.
 Ce ne sont point des fables ingenieuses,
 revêtues de noms veritables, comme on
 en a veu un essay depuis quelques mois
 dans un des plus charmans Ouvrages de
 nos jours. Ce sont des traits fidelles de
 l'Histoire generale. Il y a eu autresfois
 une Comtesse de Castille, & elle suivit
 en France un Pelerin. Il y a eu des Fra-
 ricelles, & ils ont esté condamnez par
 les Papes Boniface VIII. & Clement V.
 pour les crimes que je leur impute. Qu'on
 ne cherche point un Tableau de l'hypocri-
 sie

AVANT-PROPOS.

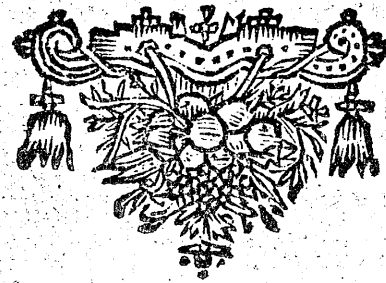
faire l'amour comme on le faisoit en 950. que de voir un enfant qui naist cette année, estre composé des mesmes parties, qui composoient les enfans d'Adam, & des Patriarches. Ce sont des effets communs de la nature, qui ne sont point sujets à la révolution des temps, & je ne sçay comme il y peut avoir des speculateurs assez oisifs pour philosopher sur une conformité si naturelle. Du reste, j'ay tâché de renfermer un sens moral dans les choses qui paroissent les plus déreglées. Si je fais tenir des discours criminels à un Religieux, qui abuse de la sainteté de son nom, & de son habit, c'est pour inspirer une horreur plus forte de son impiété, & pour faire mieux éclater les veritez qui en triomphent. Si je pousse la débauche de quelques femmes jusques à l'effronterie; c'est pour donner des couleurs plus fortes à l'impudicité. Il est quelquesfois dangereux de ne faire qu'une foible ébauche du vice: telle personne se laisse emporter à la tentation qui l'auroit, peut-estre, surmontée, si elle

AVANT-PROPOS.

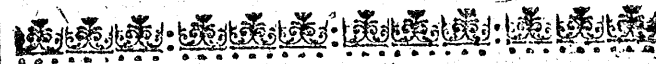
elle en avoit connu toutes les suites: & pour enchasser des preceptes utiles dans les exemples que je propose, j'observe exactement la maxime de punir le vice, & de récompenser la vertu. Avec cette précaution, il est permis de mettre les actions les plus detestables, sur les Theatres les plus sacrez: les Scenes des Congregations, & des Colleges, ne sont remplies que d'Attentats & de Parricides: on y voit le sacrilege confondu avec le martyr. Cependant on ne s'est point encore avisé de censurer ces representations. Comme on n'expose le crime que pour le sacrifier à l'innocence, on n'a pas assez meschante opinion de son prochain, pour s'imaginer qu'il prenne pour une exhortation au vice, ce qui n'est qu'un avis ingénieux de l'éviter. Je conjure les Lecteurs des Annales Galantes, de ne pas tomber dans ce défaut: ils trouveront dans cet Ouvrage des Portraits du vice assez naïvement representez; mais ils observeront, s'il leur plait, qu'on ne l'éleve que pour le détruire. Le sens Allegorique

AVANT-PROPOS.

justifie presque par tout le sens literal ; & l'air enjoué qui est répandu sur les matieres les plus serieuses , doit paroistre assez divertissant aux gens qui le remarqueront , pour les obliger à ne pas trahir l'intention d'un Auteur qui les aura si bien divertis.



T A



T A B L E

Des matieres Historiques contenuës dans la premiere Partie des Annales Galantes.

Dom Garcia Fernandez Comte de Castille, & la Comtesse sa femme. Hist. d'Esp. Regne de Ramire XVI. Roy d'Oviedo, & IV. de Leon, Tom. 1. année 941. jusques à 956.

Ce qu'il y a d'ajouté à la verité de l'Histoire , est aisé à remarquer par le Lecteur.

Alfrede , titre du mesme nom , Hist. d'Anglet. Regne d'Edgar , ou Edoiard I. liv. VIII. fol. 276

Il y a si peu de choses changées en cette Histoire , qu'elles ne meritent pas d'estre marquées.

Othon III. petit fils d'Othon le Grand, & Marie sa femme. Frislin. liv. 6. Sigon. liv. 7. & pour plus grande commodité , abrégé de l'Hist. Univerfelle de Turcelin , année 984. fol. 323

Il y a plus d'invention dans cette Histoire que dans aucune autre , mais si le

A 5

Le

T A B L E.

Lecteur veut prendre la peine de l'examiner, peut-estre trouvera-t'il le déguisement de la verité assez juste, pour ne pas blâmer l'Auteur de l'avoir fait.

Les trois Princesses de Castille, & les trois Seigneurs François. Hist. d'Esp. Regne d'Alphonse VI. du nom, III. Roy de Cast. & XX. de Leon; année 1083. jusques en 1127.

Si le Lecteur prend la peine d'examiner cette Histoire, il trouvera l'invention mêlée avec la verité d'une maniere assez ingenieuse, le fonds en est presque tout historique, & la fable dont il est orné, a des couleurs vray-semblables, & toutes prises des reflexions de l'Histoire mesme.

T A B L E

De la seconde Partie.

F *Rideric, ou Frederic surnommé Barbe-rousse Sigeb. en sa Chro. Frisin en l'Hist. de Frederic. Sigon. liv. 12. Abregé de Turcelin année 1154.*

La division du Pape, & de l'Empereur, est formelle dans l'Histoire: la sedition des Guelfes, & des Gibelins & le Mariage de Henry VI. avec Constance Religieuse Professe depuis plus de
qua-

T A B L E.

quatre ans, n'est pas moins authentique. La galanterie du Cloistre est prise de memoires particuliers, & quelques-uns tiennent que cette Constance estoit Nièce de Clement III. & non pas d'Alexandre: mais outre que cette circonstance est douteuse, il auroit falu charger les Annales Galantes, de trop de narrations ennuyeuses, pour s'assujettir à cette Chronologie.

Les amours enfantines de Jacques Roy d'Arragon Hist. d'Esp. Regne de Ferdinand IX. Roy de Castille environ l'an 1228.

Cette Histoire est fondée presque de mot à mot sur la verité; ce qu'il y a d'augmenté n'est qu'une petite Galanterie, pour avoir lieu de rapporter les articles du Mariage Clandestin.

T A B L E

De la troisiéme Partie.

L *Es Fraticelles ou Frerots.* Cette Histoire est tirée de tant d'Auteurs fameux, & rapportée dans un si grand nombre d'Abregez de Memoires, & de Manuscrits, qu'il faudroit cette Table entiere pour citer toutes nos autoritez. Platus en fait un chapitre

T A B L E.

entier, Baronius qu'après l'Evangile, on regarde comme un Historien sacré, rapporte des particularitez de leur débauche, où je n'ay osé exposer la pudeur de mes Lecteurs. J'avoüe que Hortense est une fille de mon imagination, mais il falloit bien leur donner quelque personne qui leur fournisse une occasion à étaler leur Doctrine. Si ce n'est pas à cette Hortense qu'ils ont dit ce qu'on leur fait dire dans les Annales, ils l'ont dit à quelque autre, puis qu'ils le pensoient, & que tant d'Auteurs le rapportent: & je renvoye le Lecteur scandalisé de cette liberté, à la justification de l'Avant-propos.

T A B L E

De la quatrième Partie.

Les débauches de Dulcinus, ou pour parler à nostre maniere, de Dulcin, Prince des Lombards & de Marguerite sa femme. *Annales Ecclesiastiques 1310. S. Ant. Arch. de Flor. liv. 20. & pour la commodité de toute sorte de Lecteurs, Abr. de Turcel. Regne de Henry VII. Emp. d'Oct.*

Cette débauche est rapportée d'une maniere si horrible, que j'ay crû devoir

T A B L E.

y donner une forme plus honneste. Dulcin & Marguerite avoient introduit l'usage de s'accoupler avec toutes sortes de personnes sans choix, & sans distinction. J'ay tourné cela sur le changement de maris, & de femmes qui seroit une liberté aussi contraire aux loix de l'Eglise, & dont toutesfois les gens d'honneur seroient, peut-estre, plus capables, que de l'autre. Pour ce qui regarde Nogaret, il y avoit en ce temps-là un homme de ce nom, & il avoit accompagné Sara Colonne à Anagnie. Le reste est une pure fiction mais présupposé, qu'il se fist un examen de maris mécontents, & de femmes mal satisfaites, il est vray-semblable, qu'on y rapporteroit plusieurs Histoires de ce caractère.

Dom Pedre Roy de Castille XIV. du nom. Hist. d'Esp. Regne du mesme Roy année 1344. ou environ jusques en 1360.

Cette Histoire est rapportée presque mot à mot il n'y a que l'amour de Nugnez de supposé.

Si la fidelité de cette Table ne satisfait pas les Lecteurs, ou qu'elle leur paroisse suspecte de quelque negligence, je les supplie de suspendre leur jugement jusques à ce que l'Auteur des Annales leur soit connu. Quand ils scauront quel il est, ils jugeront qu'il merite un peu d'indul-

T A B L E.

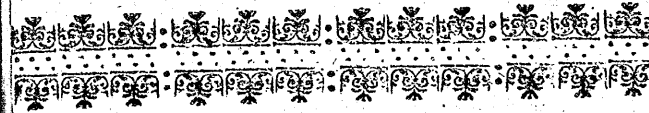
dulgence sur l'érudition, & peut-estre, avoüeront-ils, qu'il y a plus de science dans cét Ouvrage qu'ils n'en avoient attendu de luy.

Extrait du Privilege du Roy.

Par grace & Privilege du Roy, en datte du vingt-quatriéme jour de Juin mil six cent septante-six, donné à saint Germain en Laye, signé DALENCE: Il est permis à CLAUDE BARBIN, d'imprimer, vendre & debiter le Livre intitulé les Annales Galantes, & cependant le temps & espace de sept années; & défenses sont faites à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en vendre ny debiter d'autres que de ceux Imprimez par ledit BARBIN ou ceux qui auront droit de luy, à peine de trois mille livres d'amende & autres peines contenues plus au long dans les Lettres dudit Privilege.

Ledit BARBIN a associé audit Privilege DENYS THIERRY, suivant leur accord.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 5. Juin 1676. Signé, A. SOUBRON. Syndic.



ANNALES GALANTES.

PREMIERE PARTIE.

Dom Garcia Fernandez Comte de Castille, & la Comtesse sa femme.



'Amour est agreable sous toutes les formes où il veut se mettre. On l'a veu charmer des Reines sous la figure du moindre de leurs Officiers: il regne dans les yeux presque effacez, comme dans ceux qui ne font que commencer à briller, & il n'y a pas jusques à l'équipage d'un Pelerin, qui ne puisse estre un des ornemens de son trionphe. La trop susceptible Comtesse de Castille est un exemple fameux de ce que je dis. Elle estoit issuë de l'illustre Maison de Vermandois, elle avoit de la beauté &c.

2 A N N A L E S

elle estoit femme d'un Comte dont les Estats ont depuis composé un puissant Royaume. Sa Cour estoit nombreuse, & la Galanterie Castillane a toujours esté la plus fine de toute l'Espagne. Mais ce n'estoit pas avec les charmes d'un Courrisan, qu'il falloit attaquer le cœur de la Comtesse; Sa vertu avoit pris des devans contre la magnificence, & l'ajustement. Il falloit avoir un chapeau à longs bords, & un roquet couvert de coquilles, pour luy donner dans la veüe: & l'éclat du Diademe naissant de Dom Garcie Fernandez son époux, estoit moins digne de ses desirs, que l'humilité apparente d'un Pelerin de saint Jacques. Ce Heros de nouvelle espece traversoit les terres de Castille pour se rendre à Compostelle; & comme la Comtesse estoit d'origine Françoisse, il voulut profiter des honnestetez qu'elle faisoit à tous les gens de sa Nation. Il se fit presenter à elle par un François qui dirigeoit l'Hospital de Burgos où il avoit esté reçu, & les charmes de sa bonne mine ayant percé les obscuritez de son habillement, la Comtesse le trouva assez bien fait pour retarder l'accomplissement de son vœu de quelques semaines. Elle le conjura de vouloir se reposer à la Cour de Castille, & jugeant que son équipa-

ge

G A L A N T E S. I. P. 3

ge n'estoit pas propre à le faire confiderer, elle se fit un pretexte de luy en donner un plus somptueux. Il ne luy nommoit pas une famille Françoisse dont il se dist allié, qui ne fust allié de la Comtesse, & couvrant l'indigence d'un Pelerin du masque d'une Pauvreté volontaire, il fut introduit à la Cour sous le nom de *Hugues d'Anjou*, descendu des Comtes de Guyenne, Cousin tres-proche de la Comtesse de Castille, allant à *S. Jacques de Compostelle* par excez de devotion. Ces Titres estoient les plus éclatans dont il pouvoit estre honoré en ce Pays-là; Dom Garcie aimoit sa femme chèrement, & les Castillans sont gens sensibles en ce qui concerne le fait de la Pieté. Voila donc le Hugues pretendu d'Anjou, logé dans le Palais du Comte, & reveré de toute la Cour pour l'humilité profonde qu'on luy attribuoit. Ce changement de decoration ne luy pouvant estre qu'avantageux, il est à croire qu'il ne fut pas moins agreable aux yeux de la Comtesse sous la forme d'un Seigneur François, que sous celle d'un simple Pelerin. Elle se faisoit raconter par luy les aventures de son voyage, avec l'empressement qu'on remarque dans les Hospitalieres les plus curieuses. Elle ne pouvoit souffrir qu'il en oubliast aucune circonstance,

&

4 A N N A L E S

& les bons gistes estant rares pour un Pelerin, l'inhumanité des servantes d'hotelleries arrachoit des larmes de compassion à la pitoyable Comtesse.

*Telle fut la tendre Didon,
Au recit du pieux Enée.
Nostre Heros porte-bourdon,
Sçavoit si dextrement peindre sa destinée,
Qu'il n'eut facheuse nuit, ny trop longue journée,
Qui ne fournist un trait à l'arc de Cupidon.
La credule & foible Comtesse,
Prenant pour pieté sa naissante tendresse,
S'en faisoit un merite envers le S. Patron.
De ce rusé d'Amour, c'est un des tours d'adresse:
La plus éclatante proüesse,
Ne luy couste souvent qu'un changement de nom;
Il n'est vertu si solide & si pure,
Dont il n'emprunte la figure.
Interest, gloire, ambition,
Generouse compassion,
Tout luy sert dans la conjoncture,
Jusques à la Devotion.*

Le Pelerin soy disant Hugues d'Anjou, commençant à s'appercevoir des dispositions favorables que la compassion faisoit naistre dans l'ame de la Comtesse,

G A L A N T E S. P. I. 5

tesse, voulut y donner une matiere plus illustre que les fatigues du Pelerinage. Il se rendit si assidu auprès d'elle, que cette assiduité auroit esté suspecte dans tout autre qu'un Cousin. Il avoit toujours quelque relation agreable prestee à faire au moindre de ses commandemens: Il estoit soigneux de recouvrer des fleurs pour parer la personne, & la chambre de la belle Cousine: & entre-coupant les discours de soupirs profonds qu'il estoit aisé de discerner des élans de devotion; il inspira tant de curiosité dans l'ame de la Comtesse, qu'il fut obligé de la satisfaire. Elle le pria instamment de vouloir luy raconter tous les accidens de sa vie, & l'adroit Hugues, s'estant fait repeter ce commandement, autant de fois qu'il le jugea necessaire pour faire valoir son obeissance, il y satisfit en cette sorte.

Histoire du Pelerin.

J E ne vous diray point Madame, que je suis d'une maison qui a compté des Rois de France parmy ses Predecesseurs. Ce ridicule proverbe, *il a beau mentir qui vient de loin*, rend les estrangers si suspects de mensonge & de vanité, qu'on establit plustost sa qualité en la dissimulant,

6 A N N A L E S

lant, qu'en s'efforçant de la faire connoître.

La Comtesse interrompit Hugues en cet endroit, & voulant le connoître mieux qu'il ne se connoissoit luy-mesme; elle luy fit une genealogie si éclatante qu'elle luy épargna la peine de l'inventer. Elle le fit descendre de Eudes, & de Robert Comtes d'Anjou, qui gouvernerent le Royaume de France sous Charles III. surnommé le Simple, & citant des chronologies historiques, qu'il ne sçavoit peut-estre pas; la noblesse de sa Race ne luy coûta que quelques inclinations de teste en forme de consentement.

Puisque vous sçavez si bien ma naissance, Madame, poursuivit le Pelerin, je ne vous parleray plus que des affaires de mon cœur.

La Comtesse rougit à ce mot, & bien que sa rougeur eust esté grande, & que Hugues l'eust tres-bien remarquée, il feignit de ne s'en estre pas apperçeu, & il continua en faisant l'agreable.

Je ne suis pas assez ayable pour avoir esté aimé: si j'avois esté favorisé de la Fortune, je mourrois avant que de le laisser deviner, mais comme j'ay toujours esté mal-traité, je puis avouer sans indiscretion que j'ay eu quelques legers
en

G A L A E T E S. I. P. 7

engagemens avec une Dame de nostre Cour, des plus belles, & de la plus haute qualité. Sa cruauté plustost que mon inconstance naturelle m'en a dégagé, & puis Madame, mais (adjoûtant il comme par maniere de reflection) auray-je bien la force de vous avouer ma foiblesse? Ouy, poursuivit-il en se reprenant, vous estes bonne, & j'ay déjà éprouvé vostre bonté. Je m'estois fait une idée de beauté que j'adorois dans l'ame, & que je ne trouvois dans aucune personne. Cette chimere agreable m'entretenoit des journées entieres, j'estois inquiet, & je faisois des vers comme si j'avois esté amoureux, & me dépeignant à moy-mesme de certains yeux bleux, une bouche d'une forme singuliere, des cheveux cendrez, une taille delicate, & un sourire flateur; j'abandonnois toute mon ame aux charmes de ce Portrait adorable, sans sçavoir où je devois adresser mes pas, pour trouver son original. Comme cette passion approchoit en quelque sorte de la folie, j'avois honte d'en estre capable, & mes instans de raison me tourmentant sur le remors comme mes instans de folie me tourmentoient sur les desirs, je devins si melancholique, que je n'estois plus reconnoissable. Un de mes amis particuliers,
hom

8 A N N A L E S

homme de beaucoup de science, & de grande penetration, fut des premieres à s'appercevoir de ce changement : il m'en demanda la cause, & nostre amitié ne me permettant pas de luy rien déguiser ; je luy avouay la passion dont mon cœur estoit préoccupé. Il eut plus d'indulgence pour cette manie que je n'en avois attendu de luy : il estoit severe pour luy-mesme, mais il estoit indulgent pour ses amis, & jugeant par ce que je luy découvris de ma foiblesse, que les remontrances n'estoient plus de saison, il s'efforça de me soulager par une autre voye. Il fit ma figure Astrologique, il la rectifia par toutes les observations qu'une science profonde pût luy fournir, & enfin il trouva qu'il n'y avoit qu'un Pelerinage à saint Jacques qui me pût rendre la tranquillité que j'avois perduë. Cette proposition m'effraya, les gens de mon âge, & de ma qualité, ne goûtent guere ces excez de devotion ; mais l'esperance dont il flatoit ma passion, l'ayant portée jusques au dernier degré du dérèglement, il me fut impossible de résister à sa violence. Je mis autant d'ordre à mes affaires que mon impatience pût me le permettre, & colorant mon voyage d'un pretexte specieux, je dis que c'estoit un vœu que mon

G A L A N T E S. P. I. 9

mon pere avoit fait autresfois, & qu'en mourant il m'avoit chargé d'accomplir. Voila Madame, poursuit nostre faiseur de Roman, ce qui m'a fait devenir de Hugues d'Anjou, un simple Pelerin de saint Jacques. Je ne sçay si ma soumission pour les ordres du Ciel, l'a touché de quelque compassion pour ma folie, ou si l'effet d'une simpatie dont je n'ose encore me flater, me prepare l'accomplissement de mes desirs ; mais il est certain que je me trouve l'esprit plus tranquille à Burgos, que je ne l'avois eu dans tous les autres lieux ; & les bontez dont vous me comblez, apportent un soulagement à mes inquietudes que je ne pouvois recevoir que de vous.

Le rusé Pelerin n'osa s'expliquer plus clairement cette premiere fois, mais il trouva le secret de se rendre intelligible dans les autres conversations. Le Portrait qu'il avoit fait de sa Maistresse chimérique, ressembloit parfaitement à la Comtesse, il ne perdoit aucune occasion de faire remarquer cette ressemblance, & les Astres luy estoient d'un secours merueilleux pour la faire approuver. La Comtesse estoit femme d'un Souverain, & elle sembloit estre née pour la vertu ; mais quand on se picque de quelque foy pour l'influence celeste, on n'écoute
gue-

10 ANNALES

guere les conseils de la gloire & de la raison. Nostre credule Dame deplorait dans son ame la fatalité de son Estoile, mais elle ne croyoit pas qu'on pust éviter de s'y soumettre. Elle auroit juré que son avanture estoit écrite dans le Ciel dès la création du Monde : comment auroit-elle entrepris de resister à une Predestination si bien établie ? Elle s'y abandonna donc sans beaucoup de repugnance. Le Pelerin parla, il fut écouté. Et pour ne traîner point en longueur, un endroit qu'il est aisé de comprendre, l'amour de Hugues ne languit qu'un mois dans les agonies de la déclaration. Quand il fut delivré d'un passage si penible, la Comtesse & luy commencerent d'user d'une grande liberté dans leurs conversations. Mais est-il possible luy disoit-elle un jour, que tout ce que vous m'avez raconté des incidens de vostre vie, soit veritable ? Mais est-il possible, reprit le Pelerin, que vous en doutiez après ce que vous voyez ? ne suis-je pas Hugues d'Anjou ? n'allois-je pas à Compostelle quand je vous ay veüe ? ne vous ay-je pas aimée dès ce premier moment ? Et si j'ose en croire vos regards obligeans, n'avez-vous pas esté sensible d'abord à l'amour que vous avez fait naître ? Croyez-moy Madame, cette sympathie est

GALANTES. I. P. 11

est un effet del'Estoile, jamais elle n'auroit agi en moy pour toute autre que pour vous : Je veux croire qu'elle n'auroit pas agi en vous pour tout autre que pour moy ; mais c'est que nous sommes nez pour nous aimer : la rencontre des Astres l'ordonne de cette sorte ; & il nous est impossible de resister à nostre destinée. Sans mentir, reprit la Comtesse avec un soupir, cette destinée a pris un chemin bien détourné pour parvenir où elle vouloit aller, & elle se seroit bien passée de me faire la femme d'un Comte Souverain de Castille, puisque j'estois née pour devenir la Maîtresse d'un Pelerin. Ils avoient souvent des conversations sur cette matiere ; l'alliance pretenduë de Hugues d'Anjou, leur fournissoit une liberté entiere de s'entretenir ; mais cela ne satisfaisoit pas nostre Pelerin, il craignoit toujours quelque éclaircissement fatal à ses feux, ou à la vie : & ne pouvant demeurer à Burgos avec cette inquietude, il s'avantura jusques à conseiller à la Comtesse d'en partir. Il ne la trouva point trop rebelle à cette priere. Quand une femme a tant fait que de mes-allier son cœur, elle ne fait pas grand scrupule de luy accorder tout ce qu'il demande. Mais la difficulté estoit de trouver une cause specieuse

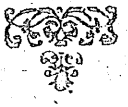
B d'e-

12 ANNALES

d'évasion. Le Pelerinage leur vint d'a-
 bord dans la pensée, il avoit esté si favo-
 rable aux desseins du Pelerin, qu'ils en
 attendoient un grand secours pour les
 besoins de la Comtesse. Mais Dom Gar-
 cie estoit si peu traitable, qu'ils desespé-
 roient de le convertir. Il vouloit toujours
 avoir sa femme à ses costez; elle avoit
 beau feindre des pressentimens, & des
 revelations, il estoit sourd à ces inspira-
 tions prétendues; & s'il ne fust tombé
 malade, comme qui luy auroit envoyé
 une maladie de Commande, jamais il
 n'auroit consenty au voyage que la Com-
 tesse meditoit; mais le peril où il estoit,
 fournissant un pretexte de vœu pour sa
 santé, & l'approbation de quelques
 bonnes ames dont ce Climat est fertile,
 ayant fortifié la Comtesse dans sa reso-
 lution; elle promit en presence des Offi-
 ciers de son Espoux d'aller à pied à saint
 Jacques, si le Ciel le faisoit revenir en
 convalescence. Il y revint au grand con-
 tentement de nos Amans, & la Com-
 tesse feignant de craindre une rechûte si
 elle ne se hastoit d'accomplir son vœu,
 elle se mit en devoir d'accompagner son
 Cousin dans la suite de son pieux voya-
 ge. Cét excez de zele déplaisoit à Dom
 Garcie, il auroit élu une seconde ma-
 ladie, plustost que le départ de son Es-
 pou-

GALANTE S. I. P. 13

pouse. Mais les Devots de Burgos com-
 battirent son opiniâreté avec tant de
 ferveur, qu'enfin ils la vainquirent. Voi-
 la donc nostre Comtesse devenuë Pèle-
 rine, & sur le chemin de Compostelle
 avec son Cousin le Pelerin. La medio-
 crité de l'équipage estant de l'essence du
 vœu prétendu, la Comtesse ne voulut
 estre suivie que d'une vieille Gouvernan-
 te tres-susceptible de compassion pour
 les foibleesses humaines, & d'un Estafier
 à plusieurs usages, qui tantost servoit
 d'Escuyer à la Dame Pelerin, & d'au-
 tresfois de Cuisinier François aux Trai-
 teurs de leur passage. Des Pelerins si
 extraordinaires devoient avoir une con-
 duite de Pelerinage qui ne fust pas com-
 mune, ils marchaient à petites journées,
 ils se faisoient servir ce qui se trouvoit de
 meilleur dans les Hostelleries, & jus-
 ques à leurs Chançons estoient d'un cara-
 ctère singulier. Voicy quelques couplets
 en forme de Satyre qui furent faits sur ce
 Pelerinage. Je croy que le Lecteur ne
 sera point fâché que nous les augmen-
 tions à cette Histoire.



B 2 CHAN-

Sur l'air des Pelerins de saint Jacques.

Nous sommes de l'amour sans bornes
 Des Pelerins,
 Qui nous en allons plantant cornes
 Par tous chemins.
 D'accorder tout à ses desirs
 Preschant l'usage,
 Nous allons au Dieu des Plaisirs
 Faire un Pelerinage.
 Dames qu'une servile crainte
 Des fots discours,
 Fait passer en rude contraintes
 Tant de beaux jours,
 Contre les Critiques Esprits
 L'ame aguerrie,
 Venez des credules Maris
 Fonder la Confrairie.
 Enseignez-nous gens charitables
 Dans nos besoins,
 Quelques retraites favorables
 Loin des témoins,
 Et nous prirons ce mesme amour
 Dieu des nos Ames,
 Que nous puissions le rendre un jour
 A vos Filles, & Femmes.

Comme le dessein de nos Amans n'estoit

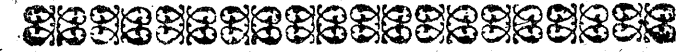
estoit pas de suivre long-temps la route de Compostelle, la Comtesse s'estoit munie de toutes les choses necessaires pour faire un plus long voyage. Elle avoit de l'argent, & des pierreries, & l'Estafier qui les accompagnoit, ayant esté bien choisi, ils retournerent sur leurs pas, & par les soins du fidelle Escuyer, ils recouvrerent toutes les commoditez, dont ils avoient besoin pour se rendre à Bayonne. Ils s'y reposerent quelques jours; & la Comtesse ne croyant pas devoir garder le nom d'Ysabeau de Vermandois, qu'elle portoit, estant Femme de Dom Garcie; elle prit celuy de Madame Valerie, avec lequel elle courut plusieurs Villes, & plusieurs Bourgades, tant qu'à la fin elle se trouva dans la fameuse ville de Paris; sejour plus propre à cacher son avanture, que tout autre, & lieu de la naissance de son Bien-aimé. La Maison de cet honneste Cavalier, ne se trouva pas si illustre en France qu'on l'avoit dépeint à Burgos. Il estoit à peine Gentil-homme, & tres-mal partagé des biens de la fortune; mais le merite de sa personne luy tenoit lieu de Noblesse d'origine.

Cependant le bon Dom Garcie, qui n'avoit consenty au Pelerinage de sa Femme, qu'avec une repugnance tres-

grande, attendoit son retour avec une impatience sans égale; Il ne faisoit pas un songe qu'il ne regardat comme un pressentiment de mal-heur; les incidens les plus communs passioient dans son esprit pour un advertissement celeste: & bien que la Comtesse luy écrivit de tous les lieux où elle passoit, comme s'ils avoient esté ceux où elle auroit dû passer; son Demon secret le tourmentoit violemment, & il ne pût résister au desir d'aller en personne s'informer de sa destinée. Il partit de Burgos sans autre suite que les Officiers qui luy estoient nécessaires, & deux ou trois des plus chers de ses Courtisans. Comme il croyoit n'avoir que trois ou quatre journées à faire pour joindre la Comtesse, il n'avoit mis ordre à ses affaires que pour cette petite absence; mais il fit plus de chemin qu'il ne s'estoit proposé, & il auroit pû se rendre jusques à Compostelle, sans y apprendre aucune nouvelle de ce qu'il cherchoit, si quelques Curieux n'eussent accourci son voyage. Les gens qui le suivoient, fatiguez de la longue traite; & se doutant peut-estre bien de la verité, s'aviserent de s'éclaircir de leur doute. Ils envoyerent aux nouvelles du côté de France, au lieu de continuer l'enqueste sur le chemin de Galice: Il ne leur

leur fut pas difficile d'estre informez de la verité. La Comtesse estoit remarquable, & toutes les descriptions qu'on faisoit de Madame Valerie, se rapportoient à la Comtesse de Castille. Les nouvelles de l'espece de celle-cy, sont d'elles-mesmes si facheuses à annoncer, que les Courtisans qui avoient suivy Dom Garcie, se déferoient l'un à l'autre l'honneur de luy faire ce compliment. Mais enfin, un vieux Officier du Comte, qui estoit plus familier avec luy que les autres, se resolut à tenter cette entreprise. Il demeure un soir dans la chambre de son Maistre plus long-temps que ses Camarades: & après avoir prevenu son avis de quelques moralitez inutiles, il supplia Dom Garcie de ne pas aller plus avant: & il luy dit, que ce n'estoit plus sur le chemin de Compostelle qu'il falloit chercher la Comtesse son Espouse. Si le Comte fut surpris de cét advertissement, c'est ce qu'il est aisé de s'imaginer. Il avoit bien soupçonné que les commoditez du Pelerinage délivreroient peut-estre le Cousin, & la Cousine des scrupules de l'inceste pretendu; mais il ne pensoit pas que la Comtesse portast l'impunité plus loin que quelques faux-sermens de fidelité conjugale. Il questionne le vieux Domestique; plus il luy fait de

questions, mieux il le trouve informé de la chose; & cependant ne pouvant tomber d'accord avec luy-mesme d'une verité si peu vray-semblable, il faisoit difficulté de croire ce qu'il voyoit, bien qu'il n'en eust pas fait de le prévoir avant que de l'avoir veu. Il envoya de seconds Enquêteurs sur les traces des premiers, il fait chercher nos Pelerins, non seulement où il jugeoit qu'ils avoient esté, mais encore dans les lieux où il estoit assésuré qu'ils n'estoient pas. Ces enquestes ne servirent qu'à confirmer ce qu'on luy avoit déjà dit, il reçut des attestations de toutes les Hotelleries où nos Amans avoient passé depuis Burgos jusques à Bayonne, & comme ils n'avoient pas usé de beaucoup de contrainte; Dom Garcie apprit des particularitez du voyage qui ne luy permirent plus de douter du nom qu'il portoit. Ce titre luy déplût au dernier point, il l'avoit toujours considéré comme le plus insupportable de tous les titres du monde. Mais il fallut bien qu'il prît patience; il n'estoit pas le seul qui pratiquoit cette vertu; & pendant qu'il en trouvoit l'usage si difficile, & qu'il meditoit une vengeance digne de l'injure qu'il avoit reçeuë, l'amour travailloit à luy donner des compagnons dont l'exemple le consolât de son infortune.



H I S T O I R E I I.

Ethelbold & Alfrede.

L'Etoile fatale aux Maris de cette année n'avoit pas versé toute son influence sur le climat de Castille; les pais froids comme les pais chauds ressentoient l'effet de la constellation. Le Comte d'Ethelbold, Favory d'Edoüard I. Roy d'Angleterre, avoit porté cette qualité de Favory si loin, qu'il regnoit sur les sujets & sur les desirs de son Roy, aussi absolument que luy-mesme. Ce Monarque n'agissoit que par ses conseils, il ne voyoit que par ses yeux, & comme s'il n'avoit dû aimer que par son cœur, il le chargea de voir une jeune personne nommée Alfrede, unique heritiere du Duc de Devon, l'un des plus grands Seigneurs du Royaume, dont on avoit dit tant de merveilles au Roy, que si son Favory la trouvoit telle qu'on la luy avoit représentée, il estoit resolu de l'épouser. Outre la beauté qu'on attribuoit à cette fille, elle estoit si puissante en biens, qu'il estoit de la Politique du Roy de ne pas luy abandonner le choix de son Epoux.

B § Le

Le Duc de Devon son Pere avoit causé de grands troubles sous le regne du Roy dernier mort, il estoit relegué dans ses terres pour cette occasion, & c'estoit par cette raison, qu'on n'avoit jamais veu la belle Alfrede à la Cour d'Angleterre. Voila donc le Comte Favory chargé de la commission de placer une Reine de sa main sur le trône de la Grande Bretagne. Cette conjoncture luy parut favorable pour son ambition, il flatte le Roy dans le desir d'épouser Alfrede; joint des raisons de Politique à la prévention qu'il remarquoit dans l'ame de son Maître, & ne s'attendant pas à moins qu'à donner une Reine aux Anglois à son retour, il partit avec un pouvoir absolu de traiter ou de rompre le mariage, ainsi qu'il le jugeroit à propos.

M A X I M E I.

*E*N Amour il est dangereux
 De donner un pouvoir trop ample,
 Et d'Agens agissans pour eux
 On fourniroit plus d'un exemple.
 Si le pouvoir n'est limité,
 Souvent le trop d'autorité,
 Rend permis tout ce qu'on desire,
 Contre soy-mesme on ne prend Loy de rien.
 Et l'Electeur qui peut s'élire,
 Prononce rarement d'autre nom que le sien.
 Ethel-

Ethelvoid estant arrivé à Devon, & l'article secret de sa Commission estant l'examen de la beauté d'Alfrede, il voulut la voir avant que de faire aucune proposition. Il colore son voyage du pretexte de rétablir le Duc à la Cour d'Angleterre, & cette bonne intention méritant toute la civilité du Duc, il fait appeller sa fille pour luy ayder à témoigner sa reconnoissance. Jamais les Histoires anciennes n'ont parlé si avantageusement de la beauté d'une personne, que l'Histoire d'Angleterre parle de celle d'Alfrede: les descriptions qu'elle en fait tiennent plus du Roman, que de la simple Narration, & les effets que cette beauté a produits ont esté si surprenans, qu'ils justifient les éloges qu'on luy a donnez. Le Comte en fut ébloüy, & cette premiere surprise se convertissant en une passion violente, il luy fut impossible de se résoudre à mettre luy-mesme Alfrede entre les bras d'Edouard. Il s'élut suivant la Maxime proposée, & traitant son mariage au lieu de celuy de son Maître, il apprit à la posterité, qu'en cas d'amour, il ne faut jamais donner un pouvoir si absolu, que les Agens puissent en abuser. Comme il n'y avoit rien de si grand en Angleterre après le Roy, que le Comte Ethelvoid,

0301

le Duc de Devon se tint pour fort honoré de la demande qu'il luy fit de sa Fille : il la luy accorde sans balancer, & l'un & l'autre ayant mis cette affaire aux termes qu'il ne falloit plus que la benediction nuptiale pour la conclure, Ethelvold fit comprendre au Duc, qu'il falloit rendre le devoir au Roy, de luy en dire un mot avant que de la consommer. Sur ce pretexte il revient trouver Edoüard, auquel il fit un portrait d'Alfrede, tres-peu conforme à celui qu'il avoit dans le cœur. Il est vray, Seigneur, dit-il au Roy, qu'Alfrede a tout ce qui devoit faire une belle Personne ; mais cependant elle ne l'est pas. Elle a un air contraint qui défigure sa taille ; sa bouche est vermeille sans estre agreable ; ses yeux sont grands, bleus, & mesme assez bien fendus, mais elle les ouvre d'une maniere qui les rend effroyables ; sa phisionomie est si niaise, qu'elle efface l'éclat de son teint. Que vous diray-je enfin, Seigneur ? Les traits de cette Fille ne sont pas faits les uns pour les autres, leur assemblage détruit leur détail, & jamais personne ne fut si laide, & si belle tout ensemble que la Fille du Duc de Devon. A ce Tableau bizarre, Ethelvold joignit des raisons de fausse Politique : Il dit à Edoüard, que depuis l'exil du Duc, il avoit engagé

une

une partie de ses Terres aux Comtes & aux Ducs ses voisins ; qu'il estoit haï des Anglois, que le voyage qu'il venoit de faire à Devon ayant donné quelques soupçons de la verité, le peuple murmuroit déjà de cette alliance ; & se servant du pouvoir qu'il avoit sur l'esprit du Monarque pour luy persuader ce qu'il desiroit ; il fit si bien qu'il le dissuada entierement de son dessein. Il ne se contenta pas de cet effet de ses conseils, il voulut l'appuyer d'une seconde precaution. Il connoissoit Edoüard pour estre d'un temperament amoureux, il falloit à son cœur, ou un amusement, ou une affaire solide. Ethelvold cherche dequoy l'occuper, il ne luy fut pas difficile de faire cette découverte, l'Angleterre est fertile en belles personnes, & il cherchoit une Maistresse pour un Roy. Il jette donc les yeux sur une Fille nommée Vilfrede, qui estoit refugiée dans un Monastere, pour éviter la violence d'un Tuteur. Elle estoit jeune, elle estoit mal-heureuse, & après la Fille du Duc de Devon, elle estoit la plus belle personne du Royaume. Le Favory la presente au Roy pour obtenir sa protection contre ce Tuteur, qui vouloit la marier à un homme qu'elle n'aimoit pas ; & secondant sa harangue de tous les éloges qu'il

qu'il

0302

qu'il pût luy donner, il ſçeut ſi bien faire valoir les bonnes qualitez de Vilfred, qu'avant qu'elle quittât le Roy, il donna des marques d'avoir eſté ſenſible à ſa veuë. Ethelvold approuva cette ſenſibilité, la traita de genereuſe compaſſion, & ſe rendant l'Entremetteur de cette intrigue, il la reduiſit bien-toſt aux termes de n'avoir plus rien à craindre pour ſa paſſion. Quand il vid Edoüard ſi bien engagé, il commence à renouveler ſes conſeils ſur l'autorité du Duc de Devon, il ſe fait donner de faux avis de quelques intelligences entre luy & le Duc de Normandie; & preſſant le Roy de donner un frein à l'ambition de cét homme, en mariant ſa Fille à une de ſes Creatures, il fit tomber le Roy naturellement dans la penſée de la luy donner à luy-meſme. Il eſt aiſé de juger qu'il ſe porta ſans peine à cét effet d'obeiſſance, il la nommoit toutesfois du nom de ſacrifice, Alfrede eſtoit ſi dégoûtante, diſoit-il, que dans ſon mariage il n'envisageoit que le repos de l'Eſtat. Mais enfin on ſe refout à tout pour le ſervice de ſon Maître, & les grimaces obſervées, Ethelvold alla par l'ordre du Roy épouſer ſa belle fiancée. Jamais il n'y eut de joye pareille à celle de cét Amant fortuné. Il aimoit Alfrede juſques à l'adoration; il la

la trouva mille fois plus belle depuis qu'elle fut ſa femme, qu'il ne l'avoit trouvée quand elle n'eſtoit que ſa Maîtrefſe, & bien que ce fût l'obeiſſance ſeule qui eût obligé Alfrede à l'épouſer, comme elle n'avoit jamais rien aimé, & qu'Ethelvold eſtoit bien fait, l'Hymen fit ſur le cœur de cette jeune Perſonne ce que l'amour fait ſur celui de quelques autres. La preſence de ſon Eſpoux commença à luy devenir chere, elle craignoit ſon abſence, & le voyant former le deſſein de retourner où ſon ambition l'appelloit; Ha, Seigneur, luy diſoit-elle un jour tendrement; voilà ce que j'ay touſjours apprehendé: l'ardeur d'un Amant & celle d'un Eſpoux ſont bien différentes l'une de l'autre, & je me ſouviens de certains vers François que ma Gouvernante, qui eſtoit de cette Nation, m'apprenoit quand j'eſtois petite, qui contiennent une prediction fidelle de ma deſtinée. A ces mots, faiſant un ſouris enfantin, qui transportoit Ethelvold d'amour & de raviſſement, elle luy repeta ce Madrigal.

M A D R I G A L.

*T*ant que les amoureux deſirs
 Trouvent des cœurs inexorables,
 Ils

0303

26 A N N A L E S

*Ils semblent des insatiables
Que l'amour ne sçauroit assouvir de plaisirs :
Mais si-tost que l'indifference
Se laisse surmonter à la compassion,
Qu'on leur donne à discretion,
Dequoy soulager leur souffrance
Peu de chose suffit pour leur refection,
Et six jours de possession,
Du plus ardent en apparence
Eteint toute la passion.*

Non, ma chere Alfrede, s'écria l'amoureux Ethelvold, en la serrant entre ses bras ; non, rien n'éteindra jamais la passion que j'ay pour vous. Je suis trop amoureux, & vous estes trop belle pour n'estre pas toûjours la Maistresse de votre Espoux. Hé, pourquoy donc ce départ, Seigneur ? Interrompit Alfrede tristement : pouvez-vous me quitter si-tost, puis que vous m'aimez autant que vous le dites ? Mais, ma Chere, reprit le Comte, il faut bien que j'aïlle où mon devoir m'appelle ; voulez-vous que je renonce à la bien-veillance de mon Roy, aux avantages qu'elle m'apporte, & aux soins d'un Estat, que ce Monarque obligant abandonne presque tout à ma conduite ? Qu'ay-je affaire, repliqua la nouvelle Comtesse, de cét Estat & de ces avantages chimeriques ? Le Duc de De-

von

G A L A N T E S. I. P. 27

von n'est-il pas assez puissant pour vous faire une destinée heureuse ? Et pensez-vous que la pensée que vous travaillez pour l'Estat quand je ne vous vois pas, me console d'avoir perdu vostre veüe ? Hé, Seigneur, songeons à nostre felicité particuliere, & mocquons-nous de la felicité generale ; l'allegresse de tous les peuples de la terre ne sçauroit avoir esuyé la moindre des larmes que vostre départ va me faire verser : & pour vous dire en un mot ma derniere resolution, il faut que vous m'accordiez la grace de demeurer avec moy, ou que vous me permettiez de vous suivre. Ces deux propositions estant également funestes pour le Comte, il fit ce qu'il luy fut possible pour les combattre. Il aimoit Alfrede, mais il n'aimoit pas moins la fortune ; il sçavoit la tromperie qu'il avoit faite au Roy, & il n'avoit garde de souffrir que sa femme vint le convaincre de mensonge & de trahison. Il s'excusoit donc sur la saison qui commençoit à devenir fâcheuse, il promettoit de revenir promptement, mais la nouvelle Espouse ne se payoit d'aucune de ces raisons. Elle l'accusoit tantost d'inconstance & tantost de mépris ; & ne luy laissant aucun repos, elle fit tant qu'elle luy arracha le recit de tout ce qui s'estoit passé.

Quel-

0304

Quelle confiance ? pour estre faite par un Mary à une jeune Personne dont le cœur n'est prevenu que de quelques jours d'un Amour conjugal. Ethelvold s'artendoit que cette narration étoufferoit le desir qu'Alfrede rémoignoit pour le suivre à Londres, & la tireroit de l'erreur où elle estoit, de n'estre pas assez aimée de luy. Mais hélas ! qu'il connoissoit mal l'esprit de la plus grande partie des femmes ; l'ambition leur est naturelle, & la dignité de Reine flatte l'ame la plus Philosophe. La Comtesse comprenant par ce discours, que non seulement Ethelvold l'avoit privée d'une Couronne florissante ; mais que cette action la privoit encore d'aller à la Cour, tant qu'Edoüard seroit au monde. Elle sentit naître en elle-mesme une horreur secrette pour cét Espoux indiscret, qui se luy rendit plus haïssable qu'il ne luy avoit paru charmant. En verité, après cét aveu il ne devoit plus craindre qu'elle le suivist malgré luy : Elle l'auroit vû partir pour la Vallée de Josaphat, qu'elle n'auroit pas prononcé un mot pour le retenir. Elle regardoit pitoyablement les murs de Devon, comme sa prison perpetuelle. Elle se faisoit redire par son Pere, & par les Domestiques nouveaux que le Comte luy avoit don-

donnez, les beautez de la ville de Londres, & les magnificences de la Cour d'Angleterre : & se representant qu'elle estoit bannie pour le reste de ses jours, ou du moins pour toute sa jeunesse, d'un lieu où elle regneroit alors, sans l'artifice d'Ethelvold ; Elle s'abandonnoit à une mélancolie, que rien ne pouvoit soulager. Le Duc son Pere, croyant que cette tristesse estoit causée par l'absence de son mary ; l'assuroit incessamment de son prompt retour. Il luy montrôit avec empressement les Lettres qui le luy faisoient esperer : Mais ce n'estoit plus de la venë d'Ethelvold dont il s'agissoit, la Comtesse la craignoit autant qu'elle l'avoit désirée autresfois. Comme elle avoit l'ame dans cette disposition, il passa un Peintre à Devon, qui alloit de Cour en Cour, recueillir les Portraits de toutes les belles Femmes de l'Europe, pour orner une galerie du Duc de Modene son Maistre. Le Peintre avoit ouy parler de la beauté d'Alfrede, par un François qu'il avoit connu à Rome, & qui avoit esté autresfois en Angleterre : Il creut sur le rapport de cét Estranger, qu'il ne pouvoit rien porter de plus rare au Duc qu'il servoit, que le Portrait de cette belle

Per-

0305

30 A N N A L E S
 Personne. Il se rend à Devon, & demandant au vieux Duc la permission de peindre la Comtesse, il l'obtint sans aucune difficulté. Ce Vieillard aimoit sa Fille passionnement; & ne sçachant rien de la tromperie de son gendre, il regardoit cette peinture comme une chose indifferente: Mais la Comtesse ne l'envisageoit pas de cette sorte, elle contribua de tout son pouvoir pour la rendre charmante: & s'appercevant qu'elle avoit réüssi dans son dessein, elle dit au Peintre que pour s'acquitter dignement de sa commission, il falloit qu'il allast à la Cour d'Angleterre. C'estoit bien l'intention de l'Italian. Les Angloises ont passé de tout temps pour les plus belles Femmes du monde: & quoy que le Peintre eut l'élite de l'Angleterre dans le Portrait de la nouvelle Comtesse, il vouloit encore celuy de Vilfrede, pour la reputation qu'elle avoit d'estre Maistresse du Roy. Il se rendit donc à Londres si-tost qu'il eut achevé ce qu'il avoit à faire à Devon; & Alfrede le faisant devancer par quelques personnes à sa devotion: elle fit semer sourdement un bruit par toute la Cour, qu'il arrivoit un Peintre Italien qui portoit des raretez admirables. Elle avoit oüy dire qu'Edoüard estoit fort curieux en Tableaux. Elle esperoit qu'il
 ver-

G A L A N T E S. I. P. 31
 verroit le sien par cette voye, & qu'elle le tireroit de l'erreur où le Comte l'avoit mise, sans qu'il parût qu'elle y eût rien contribué de sa part: Elle ne fut pas deceuë dans son opinion. Le Roy voulut voir les Tableaux du Peintre, si-tost qu'il apprit qu'il estoit arrivé: Et bien que le Duc de Modene luy eût ordonné de ne les montrer qu'à peu de personnes, la liberalité d'Edoüard surmonta cette difficulté. On refuse mal-aisement un Roy, quand il demande les choses en Monarque: c'est à dire, les mains chargées de bien-faits. Nostre Italien promit donc à Edoüard de luy montrer ce qu'il avoit de plus beau; ce Prince choisit la chambre de Vilfrede, pour cette veuë, estant bien-aise de luy faire part de ce divertissement: Et le Peintre l'ayant supplié qu'il y eust peu de personnes avec luy, le seul Ethelvoid jouit du Privilege de le suivre. Le premier Tableau qui tomba sous la main de l'Italian, ce fut celuy d'Eleonor fille du Comte de Guyenne, & depuis Femme de Louys, surnommé le jeune, Roy de France. L'Histoire a rendu la beauté de cette Princesse si fameuse, qu'il seroit inutile de la dépeindre: Ce fut elle qui charina le courage du brave Saladin Chef de l'Armée des Sarrasins; & qui luy ayant fait connoître
 tre

tre qu'elle ne croyoit les protestations d'Amour que dans sa langue, força ce grand Capitaine à cet effet d'Amour surprenant, d'apprendre la langue Françoisse dans quinze jours. Après Elle, suivit le Portrait d'Elvire, Maistresse de Ramire le conquerant, qui le premier erigea la Comté d'Arragon en Royaume. Ethelvold qui sçavoit tres-bien l'Histoire, & qui vouloit faire sa Cour à Vilfred, en racontant celle-cy. Cette Elvire, Seigneur, dit-il au Roy, est un exemple fameux, que l'Amour & la Gloire ne sont pas incompatibles dans le cœur des grands Hommes. Jamais il n'y eut un Prince plus grand que Ramire; on compte le nombre de ses Victoires par celuy des jours de sa vie: & cependant il croyoit l'Amour si necessaire à la valeur, qu'il avoit accoustumé de laisser sa Maistresse dans une Place foible, lors qu'il alloit combattre ses ennemis; afin que le desir d'empescher qu'elle ne tombast entre leurs mains, luy fist faire des actions plus extraordinaires dans la bataille. Ce trait d'Histoire plût infiniment à la Maistresse d'Edouard, elle en témoigna sa reconnoissance au Comte, par une inclination de teste; & se promettant qu'il citeroit de cette sorte tous ceux qui seroient avantageux à l'Amour,

elle

elle luy adressa la parole pour sçavoir ce que c'estoit qu'une Adelaïde, que le Peintre venoit de découvrir. Elle fut autresfois Reine des Lombards, Madame, reprit le Favory, & est morte depuis quelque temps Femme d'Othon, surnommé le Grand, qui occupe aujourd'huy le Trône Imperial d'Occident. L'habit d'Amasone que le Peintre luy a donné, convient merveilleusement aux actions de sa vie: car elle défendit une Ville en l'absence du Roy des Lombards son premier Mary, comme auroit pû faire le Capitaine le plus experimenté: & dans les Guerres que l'Empereur Othon à eues contre les Esclavons, & contre les Dalmates, elle le soulageoit autant que tous ses Generaux. Ces Actes de valeur sont rares dans une Femme, interrompit Edoüard; & je louë fort le jugement de ce sçavant Peintre, dans le choix des Personnes qu'il a représentées. Le Roy d'Angleterre, & sa Cour secrette, alloient discourant de cette sorte, sur les Portraits de l'Italien: Et le Comte s'appercevant qu'on prenoit un plaisir extrême à l'entendre, il n'y avoit caractère de beauté, trait d'Art, ou singularité d'avanture, qui ne luy fist faire un discours agreable. Lors que le Peintre

ar-

0307

arresta ce torrent de belle humeur, en découvrant le Portrait d'Alfrede, il fut frappé comme d'un coup de foudre à cet Aspect. La Comtesse ne luy avoit point mandé qu'elle eût esté peinte, & ainsi il n'avoit eu garde de prevenir un accident si peu attendu: Il pâlit, il fremit; & le Roy s'appercevant de ce trouble, & l'attribuant à une surprise qu'il partageoit avec luy. Est-il possible, dit-il au Peintre, que ce Portrait soit d'après nature? Ouy, Seigneur, interrompit Ethelvold, sans donner le loisir au Peintre de répondre, car c'est celuy de ma Femme: Mais il est si flaté, que si les autres Dames que vous avez veuës, ont esté traitées de cette sorte, j'oserois assurer vostre Majesté, qu'il n'y en a aucune dont elle pût connoistre l'original sur la copie. Le Peintre sçavoit bien qu'il ne luy estoit pas difficile de soutenir la fidelité de son art. Alfrede estoit plus belle encore que sa Peinture; & il ny avoit que trois ou quatre journées de Londres à Devon: Mais comme il vit que le Comte son Espoux, s'efforçoit de décrier sa beauté, il jugea prudemment qu'il avoit ses raisons pour parler de cette sorte; & ne voulant pas contredire un homme de cette autorité: Seigneur, luy dit-il froidement, je n'ay pas vû toutes les personnes dont je porte
les

les Peintures; les unes sont tirées d'après de simples Tableaux, comme Adelaïde & Elvire, qui ne sont plus au monde; les autres ont esté peintes par quelques-uns de mes Compagnons, qui m'aident à satisfaire l'impatience de nostre Maistre: Mais pour celles que j'ay peintes moy-mesme, j'oserois asseurer le Roy, que je n'ay rien ajoûté au naturel. Ce discours judicieux sembloit devoir tirer le Comte d'affaire: mais le Roy estoit si ensevely dans la contemplation du Portrait d'Alfrede, qu'il ne prestoit plus l'oreille à tout ce qui se disoit. Quoy, s'écria-t-il tout transporté, il pourroit estre vray que les traits de ce visage ne fissent pas la plus belle personne de la terre? De grace, Ethelvold, parlez-nous ingenuëment; vostre Femme a-t-elle ces yeux, cette bouche, ce trait de nez, & ce tour de visage? Ouy, Seigneur, répondit Ethelvold, que ces questions desesperoient; elle a tout cela: Et si vous vous souvenez du Portrait que j'ay fait d'elle à vostre Majesté autresfois, je vous ay dit que jamais une laide personne n'avoit tant eu dequoy estre belle que celle-la, elle a tous les traits admirables; mais l'agrément qui les lie dans ce Tableau, ne les lie pas sur son visage: L'air majestueux & animé que
C vous

vous luy voyez, est un present de l'ima-
 gination du Peintre, où la nature n'a au-
 cune part. Je veux voir ce prodige, in-
 terrompit le Roy brusquement : Car en-
 fin, s'il est vray qu'Alfrede ait les traits
 comme ce pinceau les represente ; &
 qu'elle soit laide, je ne sçay rien dans le
 monde de plus rare que cette Femme.
 Cette proposition d'Edouïard fit fremir
 Ethelvold, & Vilfredé : Et bien que le
 Comte fist des efforts inconcevables
 pour se contraindre, & qu'il répondist
 au Roy comme s'il n'avoit eu aucune
 émotion ; Que sa femme seroit fort ho-
 norée de sa visite. Il est certain toutes-
 fois, qu'il mit tout en usage pour rom-
 pre cette partie. Il avertit Vilfredé de
 ne rien oublier pour détourner le Roy de
 son dessein : Il se fit écrire des Lettres
 supposées, qui luy apprenoient que De-
 von estoit infecté de peste : Il ouvrit ces
 Lettres en presence du Roy ; il gagna
 ses Medecins pour s'opposer à ce voya-
 ge : mais tous ses efforts furent inutiles.
 Le Portrait d'Alfrede avoit inspiré une
 curiosité dans l'ame du Monarque qu'au-
 cune crainte ne pouvoit surmonter, il fit
 une partie de chasse pour une Maison
 qu'il avoit à une journée de Devon, d'où
 il se prepara à aller voir la Comtesse le
 lendemain, & tout ce que le Comte pût
 ob.

obtenir de luy, fut de le devancer de
 quelques heures pour avertir le Duc de
 son arrivée. Il est aisé de concevoir les
 pensées qui l'occupoient pendant ce
 voyage. L'Ambition, & l'amour le par-
 tageoient également, quand il confide-
 roit la faute qu'il avoit commise envers
 son Roy, en trahissant sa confiance &
 qu'il pensoit que cette trahison alloit
 estre découverte, il croyoit ne pouvoir
 moins faire que de livrer luy-mesme sa
 femme à Edouïard, pour obtenir le par-
 don de son crime: d'un autre costé quand
 il se representoit cette femme avec tou-
 tes les beautés dont elle estoit pourveuë,
 il se resolvoit à mourir mille fois plustost
 que de la voir posseder par un autre, &
 cette dernière resolution estant fortifiée
 par la veuë d'Alfrede, il fit tout ce qui
 luy fut possible pour l'obliger à faire la
 malade, & à se cacher aux yeux du Roy.
 Mais ô Dieu ! à qui s'adressoit-il pour
 faire cette priere? Alfrede auroit achepté
 de sa vie, la veuë dont il vouloit la priver.
 Elle representa au Comte que cette affe-
 ctation de se dérober à la curiosité d'E-
 douïard ne serviroit qu'à l'augmenter,
 que puis qu'il estoit Roy, & qu'elle estoit
 sa sujette, il la verroit tost ou tard s'il
 l'avoit resolu ; que c'estoit un pas dont il
 se falloit tirer promptement, puis qu'il
 C 2 estoit

0309

estoit impossible de l'éviter. Ces considerations desespoient le Comte, mais voyant beaucoup d'apparence de raison dans ce qu'Alfrede disoit, & jugeant d'ailleurs, que si le Roy ne la voyoit ce jour-là, il la verroit un autre, puis qu'elle y consentoit; Voyez-le donc s'écria-t'il à demy transporté, voyez-le ce trop curieux Monarque, il est le Maître, il veut vous voir, & je connois bien que ce desir vous plait: mais Alfrede ostez au moins à vostre Beauté, tous les charmes que vous pourrez luy ravir, soyez negligée & mesme mal-propre, ne parlez point ou parlez hors de propos. La belle Alfrede profita des leçons de son Espoux en femme habile, elle comprit ce qu'il falloit faire pour plaire, parce qu'on luy disoit de faire pour ne plaire pas.

MAXIME II.

*V*ous vous trompez trop credules Amans,
Quand vous esperez que les Dames
Immoleront au repos de vos Ames,
Leur Parure, & leurs Agrémens.
Accommodez vostre espoir temeraire
Au Triomphe de leur Beauté
Il ne leur faut parler que de Vaincre & de
Plaire,
Quand on veut en estre écouté.

Si

*Si vostre Amour soutient leur qualité de Belle,
Tous ses effets leur seront doux;
Mais si vos mouvemens jaloux
A l'esprit de conquête osent faire querelle,
Ce je ne sçay, quoy qu'on appelle
Vulgairement loy Naturelle
Triomphera toujours du Devoir, & de vous.*

Alfrede fut la preuve de cette Maxime, jamais elle n'eut tant de charmes, & jamais elle ne fit tant d'efforts pour les faire valoir, que pendant la visite du Roy. Il sortit d'auprés d'elle enchanté du tour de son esprit, & des graces de sa Personne, & ne pouvant cacher son ressentiment au Comte, pour la tromperie qu'il jugea bien qu'il luy avoit faite, il l'auroit fait emprisonner à cet instant, si la crainte de déplaire à la Comtesse ne l'avoit retenu. Il ne faut pas demander si Alfrede vint à la Cour bien-tost après cette visite. Edoüard l'avoit trouvée trop belle pour la laisser plus long-temps dans la solitude de la Province: Il combla le Duc son Pere de bien-faits, pour l'attirer auprès de luy, le Duc s'y rendit, & la jeune Comtesse voulut l'accompagner. Ethelvold défendit en vain à sa Femme de faire ce voyage, elle avoit un trop bon Protecteur contre la colere de son Mary, pour apprehender ses effets, il falut qu'il prist patience,

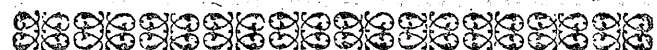
C 3

&

0310

& comme l'usage en est penible pour les Espoux amoureux de leurs Femmes; le Comte prit son infortune si à cœur, qu'on se fit une charité de la faire cesser. Il mourut moitié de chagrin, moitié par l'aide d'un secours plus violent, & la passion d'Edoüard n'estant plus retenüe par la presence de ce mary incommodé; elle parvint à un tel degré, qu'il ne fallut pas moins que le Trône de la Grande Bretagne pour la borner. La belle Alfrede y fut placée malgré les Artifices, qui sembloient devoir luy en interdire le chemin: les fureurs que son Ambition exerça dans ce rang éminent, font les traits les plus tragiques de l'Histoire d'Angleterre. Vilfredé empoisonnée, les Enfans qu'elle avoit eus du Roy égorgez, & Edoüard II. enlevé de ce monde pour aller estre un des plus grands ornemens du Ciel: tout cela dis-je, sont des incidens plus propres à composer des Annales Tragiques, qu'à servir de matiere aux Annales Galantes. Je supplie le Lecteur de permettre que je ne m'éloigne pas de mon sujet: aussi bien Dom Garcie se plaint que nous le laissons si long-temps se consumer en regrets pour la fuite de sa Femme sans rapporter aucun des effets, que ce juste regret produisit.

Suite



Suite de l'histoire de Dom Garcie.

CE bon Comte dont la confiance avoit esté si mal reconnuë, & qui ne pouvoit se servir du remede des Maris Prudens, qui est de cacher soigneusement les desordres Domestiques, voyant que sa honte estoit connuë de toute la Castille, & se trouvant assez digne de risée, pour soupçonner qu'on seroit de luy: Il resolut de reparer si bien l'injure qui luy avoit esté faite, qu'il en effaçast l'opprobre: Il établit son Oncle Alphonse de Castille Gouverneur de ses Estats, & partant de Burgos sans autre équipage que celuy d'un simple Gentilhomme, il suivit Madame Valerie à la trace jusques à la grande Ville de Paris. Il n'estoit pas aisé de deméler dans ce lieu-là, une Femme qui vivoit obscurément, & dont la langue naturelle estoit la Langue du País. Dom Garcie comprenant cette difficulté, crût avoir besoin d'un secours extraordinaire, pour réüssir dans son dessein: il fait un vœu solennel de retirer une Femme de la débauche, & de la placer sur le Trône de Castille, s'il plaisoit à Dieu de luy donner

C 4

ner

42 A N N A L E S
ner les moyens de se vanger de celle
qui l'avoit deshonoré si impitoyable-
ment. Que ce vœu ne surprenne pas les
Lecteurs, s'il leur plaît, il n'est pas
aussi fabuleux qu'il le paroist, non-
seulement il a esté fait & executé par
Dom Garcie Fernandez : mais il a pas-
sé jusques à sa posterité, c'est la devo-
tion ordinaire des Castillans, ils croyent
devoir le guain des Barailles à cette
bonne intention; & mesme de nos jours
on a vû les Seigneurs d'Espagne les
plus estimez, pratiquer cette maxime
comme une des plus pieuses qui soient
établies parmy eux. Le Comte de Ca-
stille voulant se mettre en devoir d'ac-
complir sa resolution, & jugeant d'ail-
leurs qu'il trouveroit plustost la Com-
tesse sa Femme dans la Compagnie
des Femmes commodes, que dans cel-
le des severes, il s'accoste d'une intri-
guante la plus fine & la plus fameuse
de Paris, luy montre assez d'argent pour
estre jugé digne d'une bonne fortune,
& la priant de luy montrer les jolies
Dames de la Ville qui estoient de sa
connoissance, elle luy fit passer comme
en revenü une vingtaine de Femmes,
routes belles, routes propres, & toutes
sous la protection de quelque riche Fi-
nancier, qui delivroit l'étranger des faux
frais

G A L A N T E S. I. P. 43
frais de l'avanture. Dom Garcie espe-
roit de trouver sa Femme, parmy ces
chastes Demoiselles, l'Eclipse qu'elle
avoit faite avec son Pelerin, ne luy pro-
mettoit pas moins qu'une telle rencon-
tre, mais la Dame gardoit plus de fide-
lité à son Hugues qu'elle n'en avoit gar-
dé au Comte de Castille : il ne la trou-
va n'y dans cet inventaire, ny dans plu-
sieurs autres de mesme espece qu'il fit les
jours suivans : Il crût devoir avancer l'ac-
complissement de son vœu, pour se ren-
dre la fortune plus favorable, & jettant
les yeux sur une jeune Brune nommée
Radegonde, en qui l'œuvre pieuse luy
parût plus meritoire qu'en nulle autre,
il fit entendre à l'intriguante que c'estoit
celle-là, qu'il desiroit *favoriser du Mou-
choir*. Sa liberalité échauffoit la Dame
pour son service, il avoit à peine parlé que
la victime fut conduite jusques au pied
de l'Autel, cette Fille estoit spirituelle,
jamais Demoiselle aussi sçavante qu'elle
l'estoit dans les mysteres de l'Amour,
n'avoit mieux sçeu l'Art de contre-faire
la nouvelle Echoliere. A l'entendre, il
avoit falu se servir d'Art Magique pour
la faire resoudre à cette complaisance;
& bien qu'elle eût un penchant naturel
à estre prodigue de ses faveurs, il eût fa-
lu que Dom Garcie eût usé de violence,
C 5 s'il

s'il avoit eu dessein de luy en arracher quelques-unes : mais ce n'estoit pas son intention , il n'avoit voulu voir cette Fille que pour la cathechiser , & luy ayant fait un Portrait du vice , que la Brune trouva plus vicieux que le vice mesme ; il luy promit ses Estats de Castille, pour le prix de sa Conversion. Le premier point du Sermon avoit fort estonné la Demoiselle qui l'écouloit , elle ne s'estoit pas attenduë à ce regale : mais la conclusion la fit revenir de son étonnement. La Dame la plus débordée promettrait d'estre Penitente pour moins , que pour estre Souveraine. Nostre Radegonde n'oublia donc pas son esprit au betoin : Elle se jette à genoux ; remercie le Seigneur de cette bonne rencontre , & jurant à Dom Garcie , avec une ingénuité qu'elle avoit souvent étudiée , qu'elle n'avoit jamais eu de complaisance , que par un excez de nécessité : Elle promit au Comte de se convertir si sincerement , qu'il seroit parlé de sa Pieté dans les Siecles à venir. Dom Garcie devoit estre Grec sur l'apparence , après ce qui luy estoit arrivé ; mais il est du temperament comme de la chatte metamorphosée en Femme , il faut toujours revenir à son naturel. Le bon Comte crût Radegonde une seconde Marie Egyptienne ; & luy racontant la

la cause de son vœu , il la conjura par l'interest qu'elle avoit à son accomplissement, de luy ayder à découvrir son Epouse. A la verité il ne pouvoit pas mieux s'adresser. Radegonde estoit Sœur propre de Hugues : Elle servoit la Comtesse sous le nom de Madame Valerie , en qualité de Demoiselle suivante , & les moyens du Gentil-homme estant des plus petits , & ceux de Valerie commençant à diminuer , la jeune Sœur du Pelerin, se servoit de son induttrie pour subvenir aux necessitez du menage. Il ne luy fut donc pas difficile de promettre à Dom Garcie l'accomplissement de ses desirs, mais comme Elle sçavoit que les Matelots font des vœux pendant la tempeste, qu'ils oublient au retour de la bonnace : Elle craignit que le Comte de Castille ne se fist pas un grand scrupule de luy manquer de parole , quand il n'auroit plus de raison de la luy tenir. Elle se contenta donc de flater son esperance , & courant trouver un Grand Seigneur de la Cour qu'elle avoit honoré des premices de ses faveurs , & qui par cette raison la protegeoit dans toutes les occasions ; elle luy conte son aventure , & le hazard où elle estoit d'estre la Comtesse de Castille, si elle sçavoit menager sa bonne fortune. Le Seigneur protecteur ne crût

point d'abord ce que cette fille luy disoit ; il la traita de chimerique ; mais Radegonde luy promettant de le faire parler à Dom Garcie, & luy donnant les mesmes enseignes pour le faire adjoûter foy à ses paroles, qu'elle avoit exigées du Comte pour adjoûter foy aux siennes ; il commença à se laisser persuader. Il luy conseilla de faire la découverte de la Comtesse beaucoup plus difficile qu'elle ne l'estoit, luy donna des leçons d'hypocrisie pour decevoir le zele du Castillan, & se faisant passer pour l'oncle de Radegonde, il vint trouver Dom Garcie & tire de luy une promesse par écrit d'épouser sa Niece prétenduë si elle luy livre Madame Valerie entre les mains. Le Comte accorda cette promesse sans resistance, tant parce que de bonne foy il avoit intention de la tenir en ce temps-là, que parce qu'il ne croyoit pas cet oncle supposé en estat de le contraindre à le faire s'il ne le vouloit pas. Il avoit pris un habit simple, n'estoit suivy d'aucun de ses gens, & jugeant bien que le nom qu'il portoit véritablement, épouventeroit le prometteur, il en avoit pris un si conforme à la qualité dont il feignoit d'estre, que Dom Garcie le regarda comme s'il n'avoit point esté. Radegonde se voyant si bien ap-

puyée,

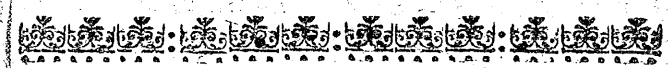
puyée, elle tient sa parole au Comte sans se mettre en grands frais pour cela ; elle n'eut qu'à luy livrer la clef de la maison où logeoit Valerie. L'Espoux irrité se fit escorter de quelques estaffiers à gages. Paris est un lieu où les gens qui ont de l'argent ne manquent de rien, & nostre Comte ayant trouvé le Pelerin & la Pelerine dans un mesme lit, il n'eut besoin que d'un seul coup pour se défaire de l'un & de l'autre. Lors que sa vengeance fut ainsi satisfaite, je pense qu'il auroit bien voulu n'avoir plus rien à faire à Paris, que de songer à son depart. Il commença à vouloir composer avec Radegonde, il luy offrit une somme d'argent pour se dispenser de sa parole ; & en effet j'aurois tenu sa conscience en grand repos quand il auroit borné les suites du vœu à cette reconnoissance. Mais l'oncle prétendu ne fut pas d'avis d'accepter ce change, la pensée de voir une de ses Maistresses de passade regner souverainement sur les Castillans, flatoit agreablement sa vanité ; il se montra tel qu'il estoit, & l'équipage où le Comte de Castille se trouvoit à Paris, n'estant pas propre à luy faire combattre le credit d'un des premiers hommes de France ;

il

il crût que c'estoit assez d'avoir esté la fable de toute l'Espagne par son premier Mariage, sans se rendre celle de Paris par le second. Il épousa Radegonde ainsi qu'il l'avoit promis, & le Mariage ayant esté ratifié à Burgos, tous les Grands de Castille assemblez, Radegonde fut donnée pour Souveraine aux Castillans sous les Titres que son frere avoit pris en ce Pais-là. Quelqu'un dira peut-estre que Dom Garcie auroit aussi bien fait d'accomplir son vœu dans la personne d'Ysabeau de Vermandois sa femme, que dans celle de Radegonde. Les sujets estoient également disposez : & femme casuelle, pour femme casuelle, il auroit pû se fier au repentir de la Comtesse, comme à la conversion de la simple Demoiselle; mais cette seconde alliance satisfaisoit mieux sa vengeance, que les remors de Madame Valerie; & d'ailleurs la débauche de la Comtesse estoit connuë en Castille, & celle de Radegonde ne l'estoit pas. On la livroit aux Castillans pour un exemple de vertu, pour une fille qui honteuse de la méchante vie de son frere, avoit élu de le livrer à Dom Garcie plustost que de voir sa Maison souillée d'une action comme celle qu'il avoit commise. Voilà comme les choses changent de nature selon les diverses

fa-

faces qu'on leur donne. Nous ne sçavons des intrigues que ce que l'imprudence des interressez nous en découvre : & telle personne nous paroist la honte de son sexe, par les impudicitez qu'on luy attribue, qui seroit plus sage peut-estre que celles qui l'accusent, si elle avoit aussi-bien sçeu cacher ses affaires que les autres ont caché les leurs.



HISTOIRE III.

*Othon III. petit fils d'Othon le Grand.
& Marie sa femme.*

L'Amour est un Dieu remply de diligence, qui fait beaucoup de chemin en peu d'heures. Il nous a mené des Estats de Castille en Angleterre, dans le cours d'une demy page de papier. Il nous a fait passer de Londres à Burgos, & de Burgos à Paris avec la mesme promptitude, & il va nous porter du cœur de la France dans le siege Imperial de l'Empire d'Occident, sans demander plus de temps que quelques lignes d'écriture pour faire un si long voyage.

Dans

0315

50 A N N A L E S

Dans les Histoires precedentes il a pris plaisir à triompher des devoirs de l'hymenée, dans celle-cy il va prendre le caractere de l'Hymen mesme.

M A X I M E I I I .

Il est des Maris si charmans
Qu'ils peuvent estre Epoux, sans cesser
d'estre Amans.

Lors qu'une ame rendre a l'adresse
D'assembler les devoirs de Femme, & de
Maistresse,

Ceux d'Amant & d'Epoux s'assemblent à leur
tour.

Quand par la loy du cœur une main s'est
donnée,

Le Ciel n'a pas fait l'hymenée,
Pour estre, comme on dit, le tombeau de
l'Amour.

J'avouë que les exemples de cette Maxime sont devenus rares, mais encore en est-il quelques-uns; & le Duc, & la Duchesse de Modene nous tombent à propos dans la memoire pour nous en servir. Ce Duc avoit aimé fort longtemps la Princesse de Bavieres, fille du Duc Henry, & cousine germaine d'Othon III. Empereur d'Occident. Sa passion l'avoit attaché à la suite d'Othon pen-

G A L A N T E S . I . P . 51

pendant toutes les guerres qu'il avoit eues contre les Sarrazins dans la Pouille, & contre Lothaire Roy de France dans l'Austrasie. L'Amour est une espece de Protée, qui prend toutes les formes que les ames veulent luy donner: S'il se trouve dans une ame basse, il devient l'auteur de toutes les bassesses qu'elle commet; mais quand il est assez heureux pour rencontrer des inclinations élevées, il se rend le motif des plus grandes actions, & le lustre des vertus les plus éclatantes. Il avoit pris ce caractere dans l'ame du jeune Duc de Modene: la Princesse de Bavieres estant le prix qu'il s'estoit proposé dans ses travaux, il avoit fait des prodiges de valeur pour la meriter. C'estoit pour elle qu'il avoit livré des combats, & qu'il avoit défendu des Villes. Sa belle idée l'accompagnoit dans les occasions les plus dangereuses; & regardant ses conquestes comme autant de degrez qui l'élevoient à la possession de la Princesse, & à l'alliance de l'Empereur, on peut dire qu'Othon devoit plus de victoires à l'amour du Duc de Modene, qu'aux armes de ses sujets, & à la conduite de ses Generaux. Un amour si glorieux ne pouvoit manquer d'estre couronné par la gloire. Le Duc de Modene obtint la Princesse de Ba-

0316

Bavieres, de la reconnoissance de l'Empereur : Ce mariage fut celebré à Aix la-Chapelle, où l'Empereur tenoit alors le Siege de l'Empire, & la nouvelle Duchesse estant digne de tout ce que le Duc avoit fait pour elle ; comme elle le jugea digne de tout l'amour que son jeune cœur estoit capable de concevoir, jamais espoux & espouse ne furent enchantez l'un de l'autre, comme l'estoient le Duc de Modene & la Princesse de Bavieres. Ils se rendoient les soins & les complaisances des Amans les plus ardens : ils affectoient de se mettre l'un auprès de l'autre comme s'ils n'avoient pû se parler qu'en public: leurs regards, leurs actions, tout exprimoit en eux la tendresse de leur cœur ; & enfin ils s'aimerent tant qu'ils inspirerent le desir d'aimer aux personnes qui les examinoient. L'Imperatrice Marie femme d'Othon, aussi digne de l'amour de l'Empereur son mary que la Duchesse l'estoit de celuy du Duc, ne trouvant pas dans le cœur de son Espoux, tout ce que la Princesse avoit trouvé dans l'ame du sien, commença à porter envie au bon-heur dont la Duchesse jouïssoit. Elle proposoit incessamment ce mariage à Othon, comme un exemple de ce qu'au-
roit dû estre le leur ; & les reproches des femmes estant le plus mauvais moyen
dont

dont elles puissent se servir pour réchauffer les desirs de leurs maris, l'Imperatrice ne fit que ralentir ceux de l'Empereur: Elle devint insupportable aux yeux d'Othon, comme il commençoit à le devenir aux siens : Ils se regarderent comme le fleau l'un de l'autre, & cette horreur secrette entre les espoux estant d'ordinaire la source de quelque nouvelle passion pour les estrangers, tout à coup l'Empereur & l'Imperatrice s'apperceurent que l'amour illicite s'établissoit sur les ruines de l'amour conjugal. L'Imperatrice ne pouvoit plus souffrir le Duc auprès de sa femme sans inquietude, elle inventoit toujours quelque pretexte de les separer, & sans songer que ces petits obstacles aux choses indifferentes rendent l'amour plus ardent sur les choses essentielles, elle alloit augmentant insensiblement ce qu'elle brûloit de desir de détruire. D'un autre costé l'Empereur trouvant presque toujours la Duchesse seule, parce que l'Imperatrice ne pouvoit plus vivre sans le Duc ; cette commodité acheva ce que les charmes de cette belle Dame avoient commencé ; il luy confioit les chagrins que la conduite de l'Imperatrice luy donnoit, & de cette confidence passant aux souhaits que Marie fust de l'humeur de la Duchesse ; ce souhait flatoit

54 A N N A L E S
si agreablement son imagination qu'il ne pouvoit en détourner sa pensée. S'il eust pû croire que ce desir deviendroit un jour une passion tres-ardente, & si l'Imperatrice avoit pû penser que ce qu'elle commençoit à sentir pour le Duc, luy feroit oublier entierement ce qu'elle se devoit à elle-mesme, sans doute que l'un & l'autre auroient fait de plus grands efforts pour s'opposer à ces foibles commencemens. L'Empereur estoit juste & reconnoissant, il sçavoit ce qu'il devoit au Duc, & l'Imperatrice estoit née avec des dispositions à la vertu; mais l'amour surprit ces deux cœurs sans qu'ils s'en deffiasent; ils ne le reconnurent que lors qu'il ne pouvoit plus estre chassé, & quand une fois cette passion s'est renduë la Maistresse d'une ame, tous les combats qu'on livre pour la détruire, ne servent qu'à establir sa puissance.

M A X I M E I V.

*A U moment que l'amour se montre
S'il se fait contre luy quelque exploit im-
portant.
C'est en évitant sa rencontre
Et non pas en le combattant.*

Com.

0317
G A L A N T E S. I. P. 55
Comme l'amour d'Othon pour la Duchesse & celuy de Marie pour le Duc, estoient nez presque en mesme temps, il plût à la bisarrerie du destin qu'il éclatast en mesme jour. Il y avoit alors un Peintre fameux à la Cour Imperiale, qui avoit trouvé une nouvelle maniere de peindre, tres-rare dans ce temps-là, & de soy tres-ingenieuse. Il n'employoit, ny toile, ny couleurs préparées à l'ordinaire, son ouvrage n'estoit point infecté de cette odeur d'huyle, qui dégoutte tant de gens de l'usage de la peinture, il ne se servoit que d'Eau, & d'un peu de gomme arrabique, pour lier les couleurs: sa toile estoit du Vélin, & sans autre embaras, que quelques coquilles de cristal, & quelques pinceaux delicats, dont il formoit des points presque imperceptibles, il faisoit des Portraits si ressemblans, qu'il ne leur manquoit que la parole. A la verité, il estoit un peu long, & autant par cette raison que pour la delicatesse de sa Peinture, il faisoit ses Tableaux tres-petits, mais dans un parchemin d'un pied en carré, il representoit les mesmes choses qu'un autre Peintre auroit pû représenter dans une toile de grandeur naturelle. La Duchesse qui aimoit extrêmement tous les Arts, voulut connoistre cét homme, &

56 ANN A L E S

& pour éprouver par elle-mesme s'il estoit aussi habile, que sa reputation le publioit, elle se fit peindre par luy, mais comme le Portrait de sa personne propre luy auroit esté odieux, s'il n'avoit pas contenu celuy de son cher Duc; elle dit au Peintre qu'il falloit qu'il trouvast le secret de les mettre dans le mesme Vélin. Il la representa donc comme on represente la Muse de la Peinture, assise sur un faisceau de Pinceaux, le Marbre, & la Palette posez auprès d'elle, & peignant de sa main un petit Tableau en Medaille, où estoit tracé le visage du Duc de Modene. Un amour soutenoit ce Portrait avec un Cordon de fleurs immortelles: deux ou trois autres amours voltigeans, monstroient les traits du petit Tableau & en faisoient remarquer la beauté, & outre l'imagination, qui brilloit dans cet ouvrage, les visages ressembloient parfaitement aux personnes qu'ils representoient. Ce Portrait fut apporté à la Duchesse pendant que le Duc n'estoit pas chez luy. Elle le mit dans un Cabinet pour le luy faire voir à son arrivée, & quelques affaires l'ayant obligée à sortir, l'Empereur entra chez elle, un moment après sa sortie. Il voulut profiter de son absence pour luy écrire quelque Galanterie, & s'estant fait ouvrir le

Ca

G A L A N T E S. I. P. 57

Cabinet de la Duchesse, le premier objet qui frappa ses yeux, ce fut le Tableau de cette belle personne: Il le trouva le plus beau & le plus ingenieux qu'il eût jamais veu, & l'amour estant accoustumé à tirer du profit de tout, il mit dans la teste d'Orhon de se servir de cette rencontre pour declarer sa passion. Il avoit déjà veu de la peinture de la maniere de celle-là, il sçavoit qu'elle s'efface avec de l'Eau, de sorte que mouillant le coin de son mouchoir avec de l'eau de fleur d'Orange, qu'il trouva par hazard sur une Table, il enleva entierement le Portrait du Duc de Modene, & il écrivit ces quatre Vers avec un crayon dans la place de la Medaille:

*Ce n'est plus ce Portrait, Duchesse incomparable
 Qui doit estre l'objet le plus cher pour ton cœur
 Si d'un peu de pitié ta belle ame est capable
 C'est celui de ton Empereur.*

L'Empereur sortit après avoir écrit ces Vers, & disant aux Femmes de la Duchesse, qu'il y avoit quelque chose dans ce Cabinet qui ne devoit estre vû que d'elle, il leur défendit d'y laisser entrer personne. Il fut obey ponctuellement, & la Duchesse estant revenue, on luy

dit

ANNALES

dit ce que l'Empereur avoit ordonné de luy dire. Elle alla voir ce que c'estoit qu'il avoit mis dans son Cabinet, mais trouvant d'abord son Portrait défiguré; elle fut si touchée de cet accident, qu'elle ne pût songer à aucune autre chose: Elle crût que ce mal-heur estoit arrivé par hazard, & regardant le Portrait de plus près pour s'en éclaircir, son estonnement augmenta d'une étrange sorte lors qu'elle vit les Vers de l'Empereur. Elle estoit encore dans sa première surprise quand le Duc entra dans le Cabinet, Ha; Seigneur s'écria-t'elle sitost qu'elle l'apperçeut, je croyois vous regaler par la veuë du plus joly Portrait qui fut jamais, mais hélas on l'a défiguré pendant que je n'estois pas icy, & pour comble de mal-heur, je juge que l'accident du Tableau est le moindre de ceux que cette rencontre nous doit faire apprehender. A ces mots elle luy dit comme ce Tableau avoit esté imaginé, comme elle l'avoit laissé dans son Cabinet lors qu'elle estoit sortie, & comme elle le trouvoit à son retour. Le Duc reconnoissant parfaitement l'écriture de l'Empereur. Quoy tout deux, s'écria-t'il, en mesme jour, & comme de concert? c'en est trop. Il s'arresta après ce peu de paroles pressé des reflections qui s'offroient

en

GALANTES. I.P. 59

en foule à son esprit, & fâché peut-estre d'en avoir tant dit. Un Homme d'honneur n'avouë pas sans rougir, l'Amour qu'une Femme luy témoigne de quelque caractere qu'elle puisse estre, & quelque indifferente qu'elle luy soit. De sorte que le Duc ayant à mettre cette Maxime en pratique pour la Femme de son Empereur, il n'eut pas si-tost lasché ce peu de mots qu'il auroit voulu pouvoir les retenir, mais il n'estoit plus temps de s'en repentir. La Duchesse estoit penetrante, qu'appellez-vous tout deux, & de consert, Seigneur? luy dit-elle: quoy vous avez esté traité par l'Imperatrice, comme je suis traitée par l'Empereur? Le Duc voulut dissimuler, il tâcha de donner une autre explication à ses paroles, mais voyant que la Duchesse ne prenoit point le change, & que son silence faisoit naître des soupçons dans son Ame qu'il estoit bien-aïse d'étouffer; il luy avoüa ingenuëment que l'Imperatrice luy avoit fait connoistre qu'il ne luy estoit pas indifferente. J'avois déjà quelques soupçons de la verité, ajoûta-t'il, mais il me semble qu'un honneste homme doit dementir ses sens dans ces sortes de rencontres: je m'appercevois bien qu'on avoit des empressements de me voir & de me parler, qui ne partoient pas de la

D

sim-

0320

simple civilité; on me regardoit à ce qu'il me sembloit, comme on regarde ceux qu'on aime, & on me loüoit beaucoup plus, que l'exacte bien-seance ne le permet: mais j'aimois mieux donner à l'estime quelque chose qui ne luy appartient pas, que d'accorder à l'amour ce que je voyois bien qui luy estoit deu. Dans cette pensée je me rendois chez l'Imperatrice, au moindre de ses ordres, & souvent mesme je les prevenois. Car je craignois qu'en refusant à sa passion les complaisances indifferentes, je ne la forçasse à m'en demander de plus particulieres. Cette Politique m'a fait aller chez l'Imperatrice, cét après-dîner, comme elle m'y avoit fait aller plusieurs autres: je l'ay trouvée seule avec ses Filles, qui luy aydoient à mettre des pierres par ordre pour faire des chaînes, & des brasselers. Par mal-heur une Boëte de Portrait de grand prix est tombée de dessus les Genoux d'une de ces Filles, comme elle s'est levée pour me saluer, j'ay couru la ramasser, & la presentant à celle qui l'avoit laissé tomber; j'allois luy dire une Galanterie sur le desordre que mon arrivée avoit causé; mais l'Imperatrice s'approchant de mon oreille, Gardez cette Boëte, Duc, m'a-t'elle dit; vous avez un pouvoir trop grand sur

l'oc

l'original, pour n'en avoir pas un absolu sur la copie. J'ay ouvert la Boëte pour voir ce qu'elle contenoit, & j'y ay trouvé ce que je m'estois bien attendu d'y trouver: c'est à dire le Portrait de l'Imperatrice. J'ay feint que je prenois son discours pour une épreuve de mon respect, & luy presentant ce Portrait avec beaucoup de soumission; Non, non Madame, luy ay-je dit, ne me soupçonnez pas de sacrilege, s'il vous plait: je suis si religieux observateur de mon devoir, que la copie mesme des originaux, devient une chose sacrée pour moy. Ne soyez pas si retenu, a repris l'Imperatrice, en me faisant signe de la suivre proche d'une fenestre. On est quelquesfois plus criminel envers les Dieux, en refusant les graces qu'ils nous communiquent; qu'en voulant leur arracher celles qu'ils nous refusent: & alors sa passion, achevant de vaincre tout ce qui s'opposoit à sa violence, cette inconsidérée Princesse m'a dit des choses si intelligibles, & ses yeux ont si bien exprimé ce qu'elle ne me disoit pas, que j'aurois souhaité d'estre privé de l'usage de mes sens, pour ne pas être convaincu d'une foiblesse si indigne de la maison Imperiale. La Duchesse de Modene écoutoit le discours du Duc son Mary avec

0321

une émotion qui se lisoit sur son visage, & le regardant avec des yeux mouillés de larmes, Ha Seigneur, luy dit-elle quand il eut cessé de parler: je voy bien que le Ciel porte envie à ma félicité, j'aurois esté trop heureuse pour une mortelle, si j'avois pû vous aimer, & estre aimée de vous toute ma vie sans obstacle & sans traverse: je ne suis pas née pour jouir d'un bon-heur si parfait, & l'Imperatrice a raison de le troubler. Et en quoy reconnoissez-vous qu'elle le trouble? interrompit le Duc precipitamment: ay-je esté sensible aux marques de sa tendresse? vous en fais-je un secret? en ay-je moins d'amour pour vous? Non Seigneur, repartit la Duchesse & je vous remercie de ces heureux commencemens, mais Seigneur ce que les charmes de l'Imperatrice n'ont pû faire, l'ingratitude de l'Empereur l'exécutera. Vous regardez dans cette Princesse la Femme d'un Maître reveré, & qui méritoit vostre veneration. Vous croyez devoir aux bontez d'Othon une genereuse resistance à l'infidelité de son Espouse, mais hélas aujourd'huy, que ce mesme Othon devient le plus grand de vos ennemis, qui défendra vostre cœur des charmes d'une jeune Princesse qui vous aime, & qui remplit la premiere place de l'Univers? Les vô-

tres

tres Madame, interrompit le Duc. Ces charmes si puissans, & si religieusement adorez, seront les garans de la fidelité du Duc de Modene. Reposez-vous sur eux de la pureté de ma foy, & ne craignez pas que le desir de me vanger de l'Empereur m'oblige à luy fournir un pretexte de se vanger de moy. L'Imperatrice me coûteroit trop cher, si je l'achetois par le prix de vostre fidelité, & vous auriez sujet de vous consoler de vos pertes, si je vous enseignoïs moy-mesme le moyen de les reparer. Ces tendres Espoux se rassuroient ainsi l'un & l'autre, contre les justes craintes que la conjoncture leur inspiroit, & l'amour sçachant bien qu'il n'auroit pas souvent des occasions, de faire éclater sa puissance sur des Amans de ce caractere, voulut rendre cét exemple aussi fameux qu'il estoit rare. Le Duc résista aux tendresses de l'Imperatrice avec une fermeté qui alloit jusques au mépris, & la Duchesse soutint les attaques de l'Empereur avec une resolution dont il fut épouventé, mais il est quelquefois dangereux de pousser sa victoire trop loin. L'Empereur donnoit une feste dans un jardin qu'il avoit à quelque distance de la ville, sur le bord de cette agreable riviere qui l'arrose. Il y avoit

D 3

peu

0322

peu que les arbres de ce jardin estoient plantez , ils ne donnoient pas beaucoup d'ombre , mais on avoit supplée à leur défaut , par des Cabinets couverts d'une espece de feuillage , qui vient plus promptement que les autres Plantes. Une partie de ces Cabinets estoient faits en forme de labirinte , les autres estoient doubles , quelques-uns simples , & tous de forme diverse. Othon avoit conduit la Duchesse de Modene dans un de ces Cabinets , & l'Imperatrice seignant d'estre lasse estoit entrée dans un autre accompagnée du Duc qui luy aidoit à marcher. Il est à croire que l'un & l'autre de ces Amans ne perdit pas cette occasion de se plaindre de sa destinée. L'Empereur parla , il gemit , il soupira : L'Imperatrice plus impetueuse , passa de la tendresse à la menace. Les froideurs du Duc estoient plus honreuses pour Elle que celles de la Duchesse , ne l'estoient pour l'Empereur. Un jeune Prince fait gloire d'estre galand , & une victoire amoureuse luy donne souvent autant de reputation , qu'une victoire sanglante : mais il n'en est pas de mesme d'une femme. Elle ne peut faire un pas d'avance , qui ne la charge de tous les frais de l'intrigue , & ce qui ne seroit qu'une indifference ordinaire d'une Dame à un Amant,

de

devient un mépris injurieux , d'un Cavalier à une Amante. Lorgueilleuse Marie, se voyant donc méprisée par un Homme qu'elle avoit crû combler d'honneur , en le favorisant de ses bonnes graces , conçeut un dépit si violent qu'elle ne pût le dissimuler : Elle commença à luy faire apprehender, tout ce qu'une Imperatrice irritée pouvoit entreprendre , & le quittant avec une action qui n'exprimoit que fureur & que ressentiment ; Elle luy fit juger , qu'il devoit se dérober à sa vengeance , s'il ne vouloit en éprouver les effets. D'un autre costé l'Empereur voyant que sa passion augmentoit la tiédeur de la Duchesse , au lieu de la vaincre , la quitta aussi mal satisfait d'elle , que l'Imperatrice estoit mal satisfaite du Duc. Tous deux firent quelques pas seuls , pour dissiper le trouble que leur conversation leur avoit causé , & tous deux remarquerent , que le Duc & la Duchesse sortoient des Cabinets où ils les avoient laissez , pour rentrer ensemble dans un autre , où ils soupçonnerent , qu'ils alloient se rendre compte de ce qui s'estoit passé. Ce Cabinet estoit de ceux qui estoient doubles , on pouvoit se glisser entre les Palissades sans estre veu de ceux qui estoient dedans , ny de ceux qui estoient dehors. Un mouvement de curiosité poussa nos

D 4

A-

Amans irritez à se cacher dans cette es-
pece de Corridor, & bien qu'Othon ne
sçeut rien de la passion de Marie, & que
Marie n'eust qu'un leger soupçon de cel-
le d'Othon, l'amour les porta comme
de concert, à deux endroits differens,
d'où sans se voir l'un & l'autre, & sans
estre veus de personne, ils pouvoient en-
tendre ce qui se diroit. La conversation
fut terrible pour tous les quatre. L'Es-
poux, & l'Espouse concevant le danger
où les mettoit la perseverance de ceux
qu'ils appelloient leurs Persecuteurs,
exprimoient leur crainte dans des ter-
mes, qui faisoient mourir de jalousie,
les curieux qui les écoutoient, mais
quand, du simple recit ils passerent aux
imprecations; qu'elle Satire le Duc ne
fit-il point de la passion de l'Imperatri-
ce! Il la qualifia des noms les plus inju-
rieux qu'il pût inventer, la Duchesse se-
conda la colere du Duc, par un Elo-
ge pareil à l'avantage de l'Empereur,
ils se parloient avec liberté, car ne sça-
chant point la maniere dont ce Cabi-
net estoit composé, ils croyoient n'a-
voir à se garder que de ce qu'ils voy-
oient, & d'ailleurs l'Empereur & l'Im-
peratrice les ayant quittez en colere,
ils ne s'attendoient pas au retour qu'ils
avoient fait. Cependant ceux dont ils
par-

parloient, ne perdoient pas un mot de
leurs discours, & je laisse à juger au
Lecteur combien ils furent surpris d'ap-
prendre tant de nouvelles de leurs affai-
res. L'Empereur n'aimoit pas l'Impera-
trice, & l'Imperatrice aimoit trop le
Duc de Modene, pour aimer beaucoup
l'Empereur; mais la gloire, & la jalousie,
firent dans leur cœur l'office de l'a-
mour. Othon ne pût apprendre sans res-
sentiment les mauvaises intentions de
Marie, & Marie ne pût apprendre sans
rage le triomphe de la Duchesse sur tous
les cœurs où elle avoit interest: Elle sor-
tit toute furieuse du lieu où elle estoit,
& peut-estre que dans l'impetuosité de son
premier mouvement, Elle se fût portée
à quelque action, plus conforme à son
desespoir, qu'à son sexe; mais l'Empe-
reur sortant en mesme temps, poussé
peut-estre, par le mesme desir, ils se
rencontrerent, & ils furent si surpris de
leur veüë qu'ils n'eurent pas la force de
faire un pas, ny de dire une seule pa-
role. Le Duc & la Duchesse sortirent
aussi dans cet instant, & voyant l'Em-
pereur, & l'Imperatrice dans un lieu,
d'où ils jugerent qu'ils pouvoient les a-
voir entendus, il se fit une scene muet-
te entre ces quatre personnes, qu'il est
plus aisé de concevoir que d'exprimer.

D § L'Em-

0325

de l'Imperatrice; de sorte que pour ne pas se méprendre au choix de ses victimes, elle resolut de les immoler toutes deux. Je ne rapporteray point icy les moyens dont elle se servit pour y parvenir. Les Catastrophes tragiques ne sont pas du caractere des Annales Galantes, & je renvoye le lecteur à l'histoire pour apprendre comment la vindicative Duchesse ayant perdu l'Imperatrice par le ressentiment de l'Empereur, obligea les Creatures de cette Princesse à sacrifier l'Empereur aux Manes de l'Imperatrice. Pourquoy cette fureur? dira quelqu'un, que ne s'arrestoit-elle au milieu de sa course? La mort de l'Imperatrice estoit juste, la Duchesse, se la devoit, elle l'accusoit du meurtre de son Espoux, & quand elle n'auroit pas esté l'unique instrument de sa mort, elle en estoit toujours la cause secrette, puis que si elle n'avoit point aimé le Duc, Othon ne se fût pas fait un honneur d'oster du monde un homme trop aimé de sa femme: Mais pour l'Empereur, il ne devoit pas estre compris dans cette vengeance, il pouvoit estre innocent, & quand il auroit esté coupable, il falloit luy faire racheter sa vie par le don d'une Couronne Imperiale. J'avoué que cette objection n'est pas hors de propos.

Mais

*Mais en amour chacun a son caprice;
 Heureux est le mortel que les destins amis
 Ont daigné partager d'un caprice permis,
 Et de qui le transport devient une justice.
 Quand de ce don du Ciel un cœur est revestu,
 Quoy qu'il ose, quoy qu'il cherisse,
 C'est toujours à l'honneur qu'il fait un sacrifice;
 Mais si d'un sort contraire il estoit combattu,
 Le foible feroit pour le vice
 Tout qu'il fait pour la vertu.*

La Duchesse de Modene avoit esté prevenüe de cette heureuse constellation, & sa chimere estoit autorisée par la foy conjugale. Elle auroit peut-estre fait pour un Amant ce qu'elle fit pour un Espoux: les ames aussi tendres & aussi constantes que celles-là sont capables de grandes entreprises; mais comme elle marchoit sous l'estendard du devoir, ce qui auroit esté une fureur criminelle dans une autre conjoncture, est un exemple de vertu dans celle-cy. Laissons-la jouir du bon-heur d'avoir eu une passion dont la violence estoit une vertu; & passons à quelque incident qui nous delasse d'une constance si opiniastre.

Fin de la premiere Partie.

0326



ANNAALES
GALANTES.
SECONDE PARTIE.

HISTOIRE IV.

Les Beaufreres.



A Chronologie historique ne s'accorde pas avec la Chronologie Galante; il y a tel siecle où il ne se trouve pas une seule intrigue amoureuse; il y en a tel autre dont l'amour fait tous les incidens. Mes Annales ne contenant que des traits de galanterie, je ne puis pas estre juste dans l'observance des temps, je tâche à mettre les gens de mesme siecle dans le cours d'une mesme année Galante; mais je passe d'un siecle à l'autre, en passant d'une année à cel-

0327

celle qui la suit. Je commenceray donc cette troisieme, par le regne d'un Prince qui ne vivoit que cent ans après l'Empereur dont je viens d'écrire les amours. La Castille estant trop florissante pour demeurer long-temps sous le titre de Comté, Dom Garcie Fernandez dont nous avons parlé au commencement de ces Annales, fut le dernier de ses Comtes. Elle prit le titre de Royaume sous Sanchez le Grand, successeur de Garcie Fernandez; & ce Royaume ayant passé successivement jusques à Sanchez III. il tomba par sa mort sous la domination d'Alphonse Roy de Leon son frere, qui depuis cette succession fut appelé Alphonse de Castille. Ce Prince fut travaillé de diverses guerres au commencement de son Regne; les Maures & les Sarrasins l'attaquerent & le reduisirent dans une telle extrémité, qu'il fut contraint d'implorer le secours des Rois Chrétiens contre ces ennemis communs de leur foy. Plusieurs Chevaliers de nations différentes se rendirent auprès de luy. La Françoisse fut la plus fortunée comme la plus belliqueuse. Raymond fils de Guillaume Duc de Bourgogne, Raymond Comte de Toulouze, & Henry de Lorraine fils de Guillaume Comte de Boulogne frere de Godefroy de Bouillon,

lon, firent des exploits si fameux, qu'Alphonse crut ne pouvoir donner un meilleur appuy à sa Couronne qu'en arrestant ces trois guerriers auprès de luy. Il avoit trois filles, une legitime & deux naturelles; il maria la premiere nommée Urraca à Raymond de Bourgogne, & luy donna pour dot la Principauté de Galice; Therese l'aînée des deux naturelles, épousa Henry de Lorraine, & reçeut pour son partage les conquestes du Portugal: & la jeune Elvire beaucoup plus belle & plus aimée du Roy son Pere que les deux autres, fut donnée à Raymond Comte de Toulouze, avec une promesse secrette d'Alphonse de luy assurer les Estats de Castille & de Leon après sa mort. Voila un commencement d'Année Galante bien peu galand en apparence, l'amour de ces six personnes debutte par le Sacrement. A peine se sont-ils veus qu'ils sont épouzez, & cét endroit seroit plus propre à servir de sommaire à une Chronologie historique, qu'à servir de preparation à une intrigue amoureuse.

*Tout-beau censeurs, halte à la conjecture,
L'amour eut de tout temps ses decrets & ses loix,
Et pour qui le connoist, il n'est point d'avanture*

Qui

*Qui ne puisse estre de ses droits.
 De la plus fine politique,
 Du traité le plus authentique
 Il se rend quelquefois le secret instrument,
 Et tel par l'effet de sa brigue
 A perdu biens, honneurs, gloire, établisse-
 ment,
 Qui jusqu'au jour du denouement
 N'avoit jamais pensé que dans toute l'in-
 trigue
 On songeast à luy seulement.*

Elvire estoit si complaisante aux vo-
 lontez du Roy son pere, & la tendresse
 dont il estoit prévenu pour elle, devenoit
 si visible, qu'Urraca qui estant la seule
 legitime, avoit seule interest à cette pre-
 ference, commença d'en apprehender
 les effets. Elle recevoit des avis secrets
 tous les jours qu'Alphonse destinoit à la
 Comtesse les Estats de Castille & de
 Leon; & jugeant qu'il estoit nécessaire
 que le Prince son mary ou elle, se ren-
 dissent auprès du Roy pour éclairer ses
 actions; ils confererent ensemble pour
 resoudre sur lequel des deux le sort du
 voyage devoit tomber. Il tomba sur le
 Prince Raymond. Jamais un François de
 son âge, & de son esprit, marié par poli-
 tique, n'a laissé échaper une occasion de
 promenade. Urraca demeura donc en

Ga-

Galice pour gouverner ce nouvel Estat
 en l'absence de Raymond, & le Prince
 se rendit à la Cour du Roy de Castille.
 Le pretexte de la visite estant l'inquietu-
 de pour sa santé, il est aisé de juger que
 l'audience ne se tourna pas sur l'explica-
 tion. On ne parla que de réjouissances
 & de festes. Raymond n'estoit pas là
 pour se plaindre, il n'estoit que pour ob-
 server ce qui se feroit. La jeune Elvire
 aimoit beaucoup les divertissemens, &
 à son âge on ne les haït guere. Elle avoit
 une joye extrême de ceux que son Beau-
 frere luy procuroit, & elle n'oubloit ny
 civilitez ny carettes pour le retenir long-
 temps à la Cour de Castille. A dire vray
 elle n'avoit pas besoin de faire un grand
 effort pour l'y arrester; Cette Comtesse
 estoit une des plus belles personnes du
 monde; Raymond l'avoit toujours trou-
 vée mieux faite qu'Urraca, & bien
 qu'Elvire n'eust pas veu le Prince long-
 temps avant qu'il fust marié, elle l'avoit
 trouvé beaucoup mieux fait que l'Epoux
 qu'on luy preparoit; mais les personnes
 de ce rang ne suivent pas leur inclination.
 Les avantages que le Prince Raymond
 avoit trouvez dans l'alliance d'Urraca la
 luy avoient fait preferer à la jeune Elvire,
 & le choix d'Alphonse estoit tombé sur
 le Comte de Toulouse pour sa cadette.

Com-

Comme les mariages faits de cette sorte preoccupent rarement les époux sur le merite de leurs épouses, le Prince de Galice trouva sa belle sœur aussi charmante sous le titre de la Comtesse de Toulouse, qu'il l'avoit trouvée sous celui d'Elvire de Castille. Les voila donc dans une intelligence parfaite, la Comtesse prenoit un plaisir singulier dans la conversation du Prince de Galice, & le Prince avoit une complaisance aveugle pour les volontez de la Comtesse de Toulouse. Le Comte son mary, qui pour estre de mesme nation que le Prince son beau-frere estoit experimenté sur le fait de la galanterie, fut le premier à s'appercevoir des démarches du Prince de Galice. Il prend la Comtesse en particulier, & après luy avoir fait une longue enumeration des malices des hommes, il conclud ce discours dogmatique par un avis serieux de se garder des pieges du Prince de Galice. Du Prince de Galice ? s'écria la Comtesse toute surprise : hé Seigneur, il est le mary de ma sœur. Et pour estre le mary de vostre sœur ! Madame, reprit le Comte, sera-t'il moins l'Amant de la Comtesse de Toulouse ? Croyez-moy, Madame, ces alliances-la n'empeschent de rien, au contraire l'excez du peché en fait souvent le ra-

goust,

goust, & je scay des gens qui ont aimé leurs plus proches parentes jusques à la folie, qui ne les auroient pas regardées si elles ne leur avoient rien esté. La jeune Elvire avoit esté élevée dans une retenue qui ne luy permettoit pas de preferer le mot d'inceste sans fremir, elle auroit juré qu'il ne s'en estoit point commis dans le monde depuis celui de Loth & de ses filles ; & si le Prince de Galice luy avoit dit ce que le Comte son mary luy disoit, il est certain qu'il ne le luy auroit jamais persuadé : mais voyez ce que c'est que l'imprudence des époux, ils sont souvent les auteurs de tout le mal qui leur arrive, & telle femme a connu l'amour jusques à tenir école pour le faire connoistre, qui n'auroit jamais sçeu comme il est fait, si le reproche d'un mary, ou quelque trait de prevoyance inutile n'avoit pris le soin de le leur dépeindre. La Comtesse regardant le Comte avec un estonnement qui exprimoit son innocence : Hé, Seigneur, luy dit-elle, apprenez-moy de grace à quoy vous remarquez que le Prince de Galice a de l'amour pour moy ? Je voy bien qu'il affecte de me plaire, mais je suis persuadée que c'est par la consideration d'Urraca, & je trouve si peu vray-semblable qu'un homme soit

amou-

80 A N N A L E S

amoureux de la sœur de sa femme, que Raymond de Bourgogne me diroit cent fois qu'il m'aime, que je ne le croirois pas : Il ne faut pas qu'il vous le dise une seule s'il vous plaît, Madame, interrompit le Comte, ce n'est que pour vous obliger à éviter cette declaration que je vous avertis de ce qu'il pense; tâchez à ne vous trouver pas seule avec luy, rompez tous les discours que vous jugerez qui pourroient se tourner sur l'amour, & ne luy permettez pas de se prevaloir d'une innocence dangereuse. Il vous aime, Madame, & c'est moy qui vous en assure: ne voyez-vous pas comme il est de tous vos avis, qu'il vous regarde incessamment, qu'il affecte d'estre auprès de vous dans les assemblées, & qu'il soupire quand il est obligé de s'en separer? Il fut mesme si inconsideré il y a quelques jours, qu'en faisant devant moy le Portrait de la beauté qui luy plairoit le plus, il dépeignit une brune brillante & enjouée toute telle que vous estes. La Comtesse n'avoit point remarqué cette circonstance, elle estoit encore trop novice en amour pour s'appercevoir d'une chose pareille; mais sa curiosité augmentant à mesure que son mary parloit: Quoy, Seigneur, luy dit-elle, vous appelez de l'amour cette petite galan-

G A L A N T E S. II. P. 81

lanterie, & que trouvez-vous de criminel dans cette innocente maniere de divertir une compagnie? Pour moy j'avois toujours envisagé l'amour comme une chose tres-dangereuse; mais si tous ses effets sont aussi peu blâmables que celuy qui vous donne tant d'alarmes, il n'est pas si terrible que je l'avois pensé. C'est tres-bien prendre ce que je vous dis, reprit le Comte à demy en colere: De grace, Madame, ne vous fiez pas à vous-mesme sur une chose si importante: tous les commencemens de l'amour ne sont que des bagatelles, mais ces bagatelles produisent de grands malheurs dans les suites; & alors enfilant un long recit de quantité d'avantures amoureuses, qu'un autre qu'un époux n'auroit osé luy raconter; il les appuya d'exemples originaux, & il la rendit plus sçavante par cette conversation qu'elle ne l'auroit esté par dix années d'experience.

M A X I M E VI.

M Aris voicy vostre leçon:
 Si de quelque mal-heur vous voyez l'apparence,
 Cachez-en plus tost le soupçon,
 Que de tirer vos femmes d'ignorance.
 Dans un cas si mystereux,

Si

0331

*Si l'époux n'est judicieux,
Il se rend de ses maux l'auteur ou le complice,
Et de quelques desirs qu'un cœur soit combattu,
C'est un méchant moyen d'enseigner la vertu,
Que de la faire voir par le portrait du vice.*

L'amoureux Prince de Galice ne sachant rien des soins officieux que le Comte de Toulouse avoit pris d'apprendre sa passion à la Comtesse sa femme, cherchoit avec empressement les occasions de luy dire ce qu'on luy avoit déjà dit : Il trouvoit Elvire seule assez souvent ; ses manieres ne luy paroissent point cruelles, & le Cavalier ne manquoit ny de hardiesse ny d'esprit ; mais le peu d'experience de la Dame luy faisoit peur. Il craignoit que son ame ne fust pas assez ferme pour entendre prononcer le mot d'amour, & d'amour incestueux sans trembler ; & n'osant confier un secret de cette importance à une jeune personne scrupuleuse, il se consumoit en souhaits superflus, lors que l'amour luy fournissait un moyen de les accomplir. Il n'a guerre accoutumé d'abandonner ses fidelles dans une extremite si pressante ; & quand il ne faut plus que parler pour estre entendu, la moitié de l'aventure est consommée. Il arriva à Burgos en ce temps

temps-là un Astrologue, ou du moins un homme feignant de l'estre, dont on publioit quantité de merveilles. Ces sortes de gens estoient plus rares aux siècles passez qu'ils ne le sont devenus dans le nostre, on croyoit autrefois qu'on ne pouvoit predire l'avenir sans magie ; mais aujourd'huy tout le monde s'ingere de le faire. Nostre Astrologue, ou soy disant tel, ayant donc fait afficher le Panegyrique de sa science ; le bruit qu'elle fit parvint bien-tost des Officiers d'Alphonse jusques à luy mesme. Il voulut voir cet homme, & outre plusieurs choses admirables qu'il luy predict pour l'avenir, & dont il luy répondoit sur sa teste, il luy fit voir dans un livre le nom des Maistresses qu'il avoit eues autrefois, & les principaux accidens de sa fortune amoureuse. Il n'en falut pas davantage pour introduire l'Astrologue à titre de Magicien dans l'esprit du bon Roy de Castille. Il defend à sa fille & à toute sa maison d'avoir aucune communication avec cet homme, assure que ce qu'il luy a veu faire est surnaturel, & regardant le livre qu'il luy avoit montré comme un extrait de la bibliothèque de Lucifer, il renonce à la veüe de ce livre comme on renonceroit au pacte le plus averé. Le Prince de Galice qui ne croyoit pas qu'on pust com-

0332

muniquer si facilement avec les Demons, ne conceut pas tant de frayeur pour l'Astrologue que le Roy son beau-pere avoit voulu luy en inspirer. Il l'envoie chercher, & apres l'avoir menassé de le perdre s'il ne luy parle sincerement; il luy promet une recompense extraordinaire s'il luy decouvre le secret de son livre. Cet homme touché de la crainte d'estre mal-traité autant que de l'esperance du gain, avoué ingenument au Prince, qu'il ne connoist ny Signes, ny Planetes; qu'il doute mesme qu'il y ait aucune personne sur la terre qui les connoisse assez bien pour tirer un argument certain de cette connoissance; & que pour son livre, il doit sa reputation à une eau qu'il sçait faire, qui cacheoit l'écriture quand on vouloit la cacher, & qui se dissipoit si-tost qu'elle estoit exposée aux rayons du Soleil: A l'aide de ce secret, Seigneur, pour suivit le feint Astrologue, j'écris dans mon livre ce que je sçay des intrigues du monde, je cache cette écriture avec la composition dont je vous parle, & je la fais paroistre quand je le trouve necessaire pour ma fortune ou pour ma reputation; Mais, luy dit le Prince, vous ne rencontrez donc guere souvent; car, il n'est pas possible que vous sçachiez toutes les intrigues du monde. Seigneur, re-
par.

partit l'homme, je mets un prix si considerable à l'experience de mon livre, que le peuple ne peut pas me demander à le consulter: il n'y a que les Souverains, ou les personnes d'un rang éminent qui puissent m'accorder la recompense que j'exige; & pour les gens de ce caractere-là, vous sçavez, Seigneur, que leurs intrigues les plus secretes sont connuës; ainsi ils n'ont garde de manquer à trouver ma science infailible. Le Prince de Galice fut fort satisfait de la sincerité de l'Astrologue, & jugeant par cette épreuve de bonne foy qu'il estoit homme à qui on pouvoit se fier; il resolut de s'en servir pour declarer son amour à la Comtesse de Toulouse. Il luy fait un present si magnifique qu'il pouvoit tout se promettre de sa reconnoissance, & passant à la chambre de la Comtesse, il fut si heureux qu'il la trouva seule. Il commence la conversation par l'éloge de l'Astrologue pretendu, proteste qu'il luy a dit des choses qu'il ne peut avoir apprises sans miracle; & ayant sçeu d'Élvire qu'elle n'avoit point veu cet homme prodigieux, il luy offre de l'amener chez elle quand elle le luy ordonnera. Helas, repartit Elvire innocemment, je voudrois de tout mon cœur pouvoir accepter l'offre que vous me faites; mais le Roy est

0333

si persuadé que cét homme communique avec les diables, qu'il m'a défendu de luy parler. Comment défendu de parler, Madame ? reprit le Prince. Est-ce à une personne telle que vous qu'on doit défendre quelque chose ? si vous estiez un enfant, ou que vous n'eussiez ny l'esprit, ny la prudence que vostre âge demande, le Roy pourroit user de son autorité de cette sorte ; mais à vous, Madame, à une des plus spirituelles & des plus prudentes personnes du monde, luy interdire une curiosité indifferente ; croyez-moy, Madame, vous meritez ce traitement si vous le souffrez sans murmure ; & quand ce ne seroit que pour apprendre au Roy la maniere dont il doit agir avec vous ; je veux vous amener l'Astrologue, & je me charge de justifier cette desobeissance. Ce discours flatoit agreablement la vanité de nostre Elvire ; il y avoit long-temps qu'elle souhaitoit de mettre Alphonse sur le pied de ne point se mêler de ses affaires ; mais un reste de timidité d'habitude l'empeschoit de secoüer le joug qu'on luy avoit imposé. Elle résista encore quelques momens à la proposition du Prince. Il voyoit bien qu'elle avoit un desir extrême de l'accepter, mais elle n'osoit suivre son inclination. Tantost elle disoit qu'elle n'avoit point de

foy

foy pour ces sortes de choses ; d'autres fois, qu'elle n'avoit rien dans le cœur surquoy elle deût consulter les Astrologues ; & pour dernier retranchement elle craignoit l'humeur du Comte son mary. Il estoit terrible, & elle n'osoit faire une chose de cette importance sans demander sa permission. Ce fut sur cét article où Raymond de Bourgogne étala son éloquence. Il dit à Elvire que c'étoit porter la puissance d'Epoux jusques à la Tyrannie, que d'entrer dans le détail de ces sortes de choses, qu'une femme de vertu comme elle l'estoit, devoit estre abandonnée à sa propre conduite ; & luy proposant l'exemple d'Urraca, qu'il avoit laissée maîtresse absolüe de ses actions ; il fut tant qu'il la fit résoudre à voir l'Astrologue pretendu. Ils choisirent le lendemain pour cette entreveuë : le Roy & le Comte donnoient audience ce jour-là à quelque Deputez de Toulouse & cette ceremonie devant les occuper tout l'après-midy, la Comtesse estoit en pleine liberté de voir l'Astrologue sans craindre d'estre surprise. La partie estant liée de cette sorte, le Prince se retire dans sa chambre, il renvoye chercher son Astrologue, que nous appellerons Abdemelec, & après luy avoir fait un long discours remply de pretextes fabuleux,

E 4

&

& de confidences affectées, il luy dit qu'il vouloit faire une tromperie à la Comtesse de Toulouse, & qu'il le prioit de luy aider à y réussir. L'Astrologue luy offre son service sans reserve; il s'estoit trop bien trouvé de sa liberalité pour negliger une occasion d'en recevoir les effets; il auroit voulu estre necessaire à toutes les affaires du Prince, & jamais il n'avoit tant souhaité d'estre aussi sçavant qu'on le croyoit, que dans cette rencontre. Raymond le voyant si bien intentionné, il luy avouë qu'il veut faire une declaration d'amour à sa Belle-sœur, & qu'il a dessein de se servir de son livre pour cette galanterie. Il colora son intention de tout ce qu'il jugea qui pouvoit la faire trouver innocente. Il disoit que c'estoit un jeu concerté entre le Comte de Toulouse & luy, qu'il entroit dans cette iutrigue du deffi & de la gageure. Abdemelec sçeut bien ce qu'il devoit penser, il avoit du jugement & de l'experience, & on ne voit guere de gens sans esprit concevoir le dessein de tromper les autres. Il promet donc au Prince de s'acquiter dignement de sa commission, il luy met entre les mains un de ces livres blancs, que les ignorans croyoient si mysterieux: Le Prince écrivit dedans ce qu'il avoit dessein que la Comtesse y

trou-

trouvast, & l'Astrologue se chargeant de tout le reste, il laissa nostre Raymond dans une impatience extrême de profiter de cette ruse. L'histoire ne dit point s'il dormit d'un sommeil tranquille la nuit qui preceda cette declaration; mais j'oserois avancer sans craindre le reproche d'un jugement temeraire, qu'il ne la passa pas sans inquietude. L'heure tant desirée estant venuë, Raymond va prendre Abdemelec chez luy & le mene à l'appartement de la Comtesse de Toulouse. Ils s'enferment tous trois dans un cabinet, & l'Astrologue jouant son personnage en homme entendu, il demande à Elvire l'heure & le jour de sa naissance, examine sa physionomie, prie la Comtesse de luy dire les principaux accidens de sa vie; & jugeant qu'il avoit fait assez de grimaces pour donner une impression avantageuse de sa science, il commence à tirer le livre dont le Prince de Galice avoit parlé. Elvire fremit en le voyant: Elle avoit soutenu avec assez de hardiesse la veuë & les questions du Magicien pretendu; mais quand il parla de ce livre dont on publioit tant de miracles, & qu'Alphonse assuroit contenir l'Art Magique en racourcy, la resolution commença de l'abandonner. Le Prince la rassura le mieux qu'il luy fut possible, &

E 4

il

0335

il luy montra les feüillets du livre où il n'y avoit rien d'écrit dedans. L'Astrologue le reprit des mains de Raymond, après que la Comtesse l'eut feüilleté, & s'estant approché d'une fenestre, ou sur le pretexte de faire ses observations il exposoit son livre aux rayons du Soleil, quand il jugea que sa chaleur avoit dissipé la composition qui cachoit l'écriture, il rapporte le livre ouvert à la Comtesse, les feüillets tournezz vers elle, afin qu'elle pust lire plus facilement l'écriture qu'il venoit de découvrir: Mais cette jeune personne effrayée de voir quelque chose de tracé, où elle estoit assuree qu'il n'y avoit rien un moment auparavant, fit un grand cry; & au lieu de lire ce qu'on luy presentoit, elle courut vers la porte pour sortir du cabinet. Le Prince de Galice la retint par sa robe, & l'assurant qu'il n'y avoit rien que de tres-naturel dans tout ce qu'elle voyoit, il la ramena presque par force jusques auprès d'une table où le livre estoit posé: C'estoit une chose plaisante à voir, que la terreur de l'innocente Comtesse. A peine la curiosité luy faisoit faire un pas vers la table, que la crainte luy en faisoit faire un autre vers la porte. Elle faisoit des questions si ingenuës au Prince & à l'Astrologue, qu'ils avoient une peine extrême à s'empescher de rire.

Mais

Mais mon frere, disoit-elle à Raymond, si la lecture de ce qui est écrit dans ce livre me mettoit dans la puissance des Demons, & qu'ils allassent m'enlever après que j'auray leu. Hé, mon Dieu! ils ne vous enleveront point, reprenoit le Prince en souriant, approchez sur ma parole. Ha, il n'y a point de parole contre les malins esprits, disoit la Comtesse d'un air défiant, vous pourriez m'en donner cent qu'ils ne se payeroient d'aucune. Mais, Madame, repliquoit le Prince, que l'impatience devoit, le Diable m'a-t'il emporté, moy qui ay veu & consulté ce livre plusieurs fois? croyez-vous qu'il emporte ainsi qui il luy plait. Helas, il n'a pas le pouvoir d'enlever ceux qui se donnent à luy, comment auroit-il celuy d'emporter ceux qui ne s'y donnent pas? Venez, vous dis-je: & alors la poussant proche de la table, elle leut toute tremblante les vers qui suivent.

*Veux-tu que ton bon-heur passe ton esperance?
 D'un Prince qui t'adore appaise la souffrance.
 Si d'un aveugle Hymen la rigoureuse loy,
 Engage ailleurs les dehors de sa foy,
 C'est une erreur du sort que l'amour rectifie,*

E s L'ex-

0336

*L'experience justifie
Qu'il n'est au monde que pour toy.*

Au bas de ces vers il y avoit écrit en gros caracteres ,

**CE PRINCE EST
RAYMOND DE BOURGOGNE.**

Ha vrayment , s'écria la Comtesse après avoir leu le nom de Raymond , si c'est là toute la science de l'Astrologue , je me serois bien passée de le voir , & il y a long-temps que sans consulter les Astres le Comte de Toulouse m'avoit predit ce qui m'arrive aujourd'huy. Le Comte de Toulouse , Madame ? interrompit le Prince de Galice tout surpris , quoy il s'est chargé du soin de vous faire remarquer la passion que j'ay pour vous ? Oüy , repartit Elvire , il me l'a fait remarquer , & il a fait plus encore ; car il m'en a persuadée. Certes , adjoûta Raymond de Bourgogne en sôûriant , je ne croyois pas estre si obligé au Comte de Toulouse. Le Comte entra dans ce cabinet comme le Prince achevoit de prononcer son nom. Il avoit appris des espions secrets qu'il tenoit auprès de sa femme , que le Prince de Galice estoit avec elle , & qu'il luy avoit mené l'Astro-

lo-

logue ; & comme il estoit d'un temperament défiant , & que les gens du caractere d'Abdemelec luy estoient suspects ; il avoit feint de se trouver mal à l'audience , & il venoit en personne rompre une partie dont il prevoyoit la consequence. Son arrivée estoit si peu preveuë , & son entrée fut si brusque , qu'elle ne permit pas à l'Astrologue de reprendre le livre qui estoit sur la table. Le Comte s'en saisit d'abord , & trouvant dedans ce qu'il apprehendoit si fort d'y trouver , il fit connoître au Prince de Galice qu'il n'estoit pas d'humeur à souffrir ces sortes de galanteries. Raymond voulut tourner la chose en raillerie : Il avoit eu le temps de se remettre pendant que le Comte avoit leu. Il tâcha de luy persuader que cette declaration d'amour estoit une malice innocente pour punir Elvire de sa curiosité. Mais le Comte ayant témoigné par un branlement de teste qu'il ne donnoit point dans un piege si mal tendu ; il pria le Prince avec tout son serieux de ne plus se divertir à faire de pareilles malices ; & sans doute qu'il auroit fait payer les frais de l'avanture à celuy qui en avoit esté l'ajusteur , s'il n'avoit prevenu ce peril par une prudente retraite. Cét homme avoit du bon sens. Il avoit compris par le trouble qui avoit paru sur le visage du

E 6

Prin-

0337

Prince, à l'arrivée du Comte, qu'ils n'estoient pas de concert dans cette intrigue, comme on avoit voulu le luy persuader. Il sçavoit que pour l'ordinaire les petits patissent de la querelle des grands; de sorte que se glissant hors son cabinet pendant que le Comte lisoit, il ne le trouva plus lors qu'il le chercha, je croy mesme qu'il l'auroit fait chercher dans toute la ville fort inutilement. Il ne dût pas y faire un long séjour après cet accident; Et si dans une pareille rencontre un homme demandoit mon avis, je n'aurois pas besoin de consulter les Astres pour luy conseiller de s'éclipser. Depuis la journée de l'Astrologue le Comte de Toulouse devint si jaloux de sa femme, qu'il ne luy laissoit aucun moment de repos. Il luy faisoit des sermons journaliers; il luy interdisoit les divertissemens les plus innocens; elle ne faisoit plus un pas sans estre observée. Les gens qui sçavent ce que c'est que le monde, jugeront si ces precautions sont d'un grand secours pour raffermir une vertu chancelante. Les commandemens injustes sont des sources inépuisables de revolte pour les sens; & jamais une femme ne souhaite rien avec tant de passion que ce qu'on luy refuse. Mais c'estoit là destinée du Comte de Toulouse d'avancer

er luy-mesme les affaires du Prince de Galice; ce que les charmes de Raymond auroient entrepris vainement. Le desir de punir le Comte de sa défiance le luy accorda. Cét Epoux imprudent accomplit la felicité de l'Amant de sa femme par ses soupçons, comme il l'avoit commencé par ses avis: Et pour dernier effet de la bonne fortune de Raymond, jamais le Comte de Toulouse n'avoit eu tant de confiance en ses precautions qu'au moment qu'on en triomphoit.

MAXIME VII.

*C'est l'assaisonnement au goût d'une conquête,
 Que d'en devoir le fruit aux soupçons d'un jaloux.
 Des plaisirs que l'amour appreste,
 Les dérobez sont toujours les plus doux.
 D'Amans trompant la commune croyance:
 On en voit assez chaque jour.
 Mais tromper d'un jaloux la vaine prevoyance,
 C'est un sort qui n'est dû qu'aux élus de l'amour.*

L'intrigue de nos Amans demeura secrette quelque temps, avec un merveilleux contentement de l'un & de l'autre, Raymond se rendoit souvent à la fe-

ne

0338

neftre d'un petit cabinet qui n'eftoit qu'à hauteur d'appuy , & qui donnoit fur une terrasse peu frequentée. Cette fenestre eftoit grillée ; mais la Comteffe avoit trouvé le fecret d'y faire faire une grille qui fe demontoit à viffes. Cét artifice eftoit prefque imperceptible ; & cet endroit du Palais eftant de foy fi bien fortifié qu'il n'avoit pas befoin d'eftre gardé ; on n'y pofoit jamais de fentinelle. Elvire alloit donc tous les foirs à ce cabinet fans autre fuite qu'une Duaigne gagnée qui luy tenoit un flambeau. On fçavoit qu'elle avoit accouftumé de lire quand elle y eftoit : de forte que fes femmes n'eftoient pas furprifes de l'y voir demeurer des heures entieres. Elle demontoit la grille fi-toft qu'elle avoit fermé la porte , & recevant le Prince , qui fautoit fort bien fur la fenestre fans avoir befoin d'échelle , ils fe voyoient commodement dans cet endroit fans que le jaloux s'en défiast. Ils avoient encore trouvé un autre expedient : Il y avoit un Convent de filles à Burgos où la Comteffe alloit fouvent : Elle y menoit très-peu de perfonnes , feignant de ne vouloir pas détourner les filles de leur retraite. Le Prince de Galice avoit suborné une Portiere qui l'introduifoit dans le Monaftere en habit de Jardinier. Il voyoit la Comteffe dans les

en.

endroits du Jardin les plus reculez , & c'eftoit à ces entreveuës qu'ils convenoient des moyens d'en avoir de plus particulieres. Cette commodité de vifites fecrettes difpensant le Prince de rechercher les vifites generales, il ne voyoit plus la Comteffe en public que très-rarement ; & le Comte de Toulouse jugeant de fon amour par fon emprefsement commençoit à dormir avec tranquillité. Mais il n'y a rien de fi caché que le temps ne découvre ; on a beau conduire fes affaires avec prudence , il arrive toûjours quelque fâcheux contre-temps qui détruit ce qu'un long ufage de precaution avoit estably. Un foir que le Comte de Toulouse revenoit du coucher du Roy de Castille , la porte d'une terrasse de communication par où il avoit accouftumé de passer , s'estant trouvée fermée il passa par celle où donnoit la fenestre du cabinet. Tout autre que le Comte de Toulouse n'auroit osé prendre cette liberté ; car cette terrasse eftant la promenade ordinaire de la Comteffe , & de fes filles, elle eftoit sacrée pour les gens indifferens. Le Comte apperçut de la lumiere à la fenestre en passant : il s'en approcha & fit demeurer ses gens quelques pas derriere. Par mal-heur la Comteffe ouvroit la grille dans ce moment pour faire

for-

0339

fortir le Prince de Galice, & voyant les flambeaux de son mary, non seulement elle remit la grille; mais elle tua sa bougie si promptement, que cette grande lumiere & l'obscurité qui la suivit donnerent du soupçon au Comte; il courut à l'appartement de sa femme pour s'éclaircir de cette rencontre. Il n'y trouva plus le Prince, car on avoit eu le temps de le faire sauver; mais il s'estoit sauvé avec tant de precipitation qu'il avoit oublié à prendre ses gands. Le Comte les reconnut d'abord pour estre au Prince de Galice. Le voila aux plaintes & aux imprecations; il fait fouïller dans cét appartement; il menace de fer & de poison tout ce qui se presente à ses yeux; & se faisant donner des flambeaux pour examiner la grille du cabinet; il la regarda de tant de costez qu'enfin il apperçeut le secret avec lequel on l'ouvroit. S'il avoit trouvé la Comtesse sa femme, il se seroit porté à quelque fâcheuse exsremité contre elle; mais elle s'estoit refugiée auprès du Roy son Pere; & la frayeur où elle estoit avoit touché ce Monarque d'une telle compassion, que quand le Comte vint luy faire ses plaintes de la mauvaise conduite de sa fille, il n'en reçeut que des reproches & des menaces. Se voyant donc si mal ré-

ga

galé, il partit de Burgos secrettement, & abandonna sa femme à sa destinée. Son premier dessein fut de se rendre en France, d'y lever des troupes, & de se mettre en estat de demander raison, les forces à la main, des affronts qu'il avoit reçeus; mais se souvenant d'avoir ouy dire qu'Urraca estoit une Princesse imperieuse, & pleine de courage, il s'imagina qu'elle seroit peut-estre assez sensible à l'infidelité de son mary, pour épouser l'interest de sa vengeance. Il s'achemine vers Compostelle avec diligence, & à la verité il ne pouvoit choisir un lieu plus propre à se vanger du Prince Raymond que celuy-là. La Princesse de Galice estoit d'un temperament susceptible; l'absence du Prince son espoux commençoit à l'ennuyer. Le Comte de Toulouse estoit bien fait, & il estoit de nation François. Nation si favorisée de l'amour aux pais estrangers, que le nom seul d'un François est une preparation suffisante pour mettre un cœur dans le chemin de la tendresse. Urraca ne vit donc pas si-tost le Comte son beaufrere, qu'elle s'apperçeut de la force de l'ascendant François. Elle luy promit tout ce qu'il luy plut d'exiger d'elle. Elle luy donna un pouvoir absolu dans la Ville de Cōpostelle. Ce ne sont que protestations &

& que complaisances de part & d'autre : Urraca n'estoit pas si belle qu'Elvire ; mais Elvire estoit femme du Comte de Toulouse, & de plus une femme infidelle. Voila donc nos deux Beau-freres sur le pied de reprefailles. Raymond de Bourgogne ne prestoit rien au Comte de Toulouse en Castille, que le Comte de Toulouse ne luy rendist en Galice : & on peut dire mesme qu'il le luy rendoit avec usure : car l'intrigue d'Elvire & de Raymond estoit secrette, on n'en sçavoit que ce qu'il plaisoit au mary d'en publier ; mais celle d'Urraca & du Comte, fut d'abord si divulguée, qu'il n'y eut aucun des nouveaux sujets affectionnez du Prince de Galice qui ne luy donnast avis de ce qui se passoit. Cette offense est de celles où on se cherche toujourns plustost soy-mesme que tout autre. Que la femme soit aimée, ou qu'elle soit indifférente ; son infidelité est toujourns également fâcheuse pour un homme de cœur. Raymond se rend en diligence en Galice : Il croyoit qu'il n'avoit qu'à se montrer pour dissiper cét orage ; mais on ne trouva pas à propos de le recevoir à Compostelle. Le nouveau Commandant luy refusa la porte, & luy fit dire, comme par maniere de harangue militaire, qu'il avoit trouvé dans le livre de l'Astro-

lo.

logue, qu'il devoit estre l'Amant d'Urraca, comme Raymond de Bourgogne estoit l'Amant de la Comtesse de Toulouse. Si le compliment parut extraordinaire au Prince de Galice, c'est ce qu'il est aisé de s'imaginer : Il sçavoit qu'il avoit donné l'exemple de ce qu'on pratiquoit contre luy : mais au moins il avoit gardé quelques mesures de bien-seance. Il ne tenoit qu'au Comte d'ignorer ce qui se passoit. On avoit fait tout ce qu'on avoit pû pour le luy cacher, mais de voir l'Amant d'une femme refuser publiquement à l'Espoux l'entrée de sa propre maison, c'est ce qu'on n'avoit jamais veü pratiquer. Raymond, outré de cette audace ; n'oublia rien pour en reprimer l'excez : Il depesche en Castille pour demander au Roy Alphonse la possession libre de la Principauté qu'il luy avoit promise par Contract de mariage : Il envoie en France demander du secours au Duc de Bourgogne son Pere, & à tous ses alliez. Le Comte de Toulouse voyant qu'il prenoit cette voye suivit son exemple. Il se plaint au Roy de Castille de l'outrage qu'il a receu de sa fille. Ecrit à Loüis, surnommé le Gros, Roy de France, pour luy demander sa protection. Voilà toute la Castille troublée ; les Princes François des-unis ; les Estats de Galice

lice

0341

lice prests à devenir le siege d'une sanglante guerre, & tout cela pour l'amour: ce petit sedicieux est de toutes intrigues, & de tous partis. Tel pense murmurer contre l'ambition & contre la politique, qui fait des reproches à l'amour sans s'en appercevoir. Henry de Lorraine mary de Therese de Castille, Prince des conquestes du Portugal, estant d'une maison où la generosité est aussi naturelle que la vie, apprit avec une douleur extreme les desordres de la maison Royale de Castille. Un autre que luy auroit tâché d'en profiter: les mécontentemens d'Alphonse contre deux de ses filles ne pouvoient manquer d'estre avantageux à la troisieme: Mais les Princes de la race de Henry ne sont pas capables d'une consideration si interessée. Il part de Lisbonne en diligence; se rend auprès du Roy son beau-pere, & entreprend d'estre le mediateur entre les deux maris de ses Belle-sœurs. Comme les Dominations nouvelles son d'ordinaire chancelantes, Henry craignit que son absence n'apportast quelque préjudice à son autorité. Il fit un grand secret de son voyage; & laissant Fernand Paës, de nation Portugaise, pour aider à la Princesse à gouverner le Portugal, & il partit si inopinément, qu'à pei-

ne

ne Therese eut le temps d'écrire un mot au Roy son Pere. Or pour éclaircir ce qui se passa dans la Castille à l'arrivée du Prince Henry, il est bon de raconter ce qui s'estoit passé en Portugal avant son départ. Ce Fernand Paës qu'il avoit laissé pour le chef du Conseil de la Princesse, avoit déjà pris cette qualité dans son cœur il y avoit long-temps. Henry estoit un jeune Prince plus passionné pour le rang de Therese, que pour les charmes de sa personne. Notre Paës aimoit autant sa beauté que sa puissance; & il est doux pour les femmes de regner sur un cœur par elles-mesmes. Voilà donc Paës en intrigue liée avec la Princesse de Portugal. Mais comme cet amour estoit traité discrettement, le Prince Henry n'en avoit aucune connoissance. Paës servoit assez bien le Prince dans les affaires estrangeres, pour n'estre pas soupçonné de le servir si mal dans les affaires domestiques. Therese gardoit toutes les apparences de modestie qu'on pouvoit exiger d'elle; mais par malheur le jour avant le départ de Henry il y avoit eu quelque petite explication entre ces deux Amans. La Princesse estoit sujette à des reflections Chrestiennes, qui mettoient Paës au desespoir. Il luy avoit écrit une lettre sur ce sujet:

&c

& Therese avoit esté si pressée par le Prince de clore son paquet pour la Cour de Castille, qu'elle avoit enfermé la lettre de Paës dedans, au lieu de celle qu'elle écrivoit au Roy Alphonse. Cette méprise ne fut apperceuë que trois ou quatre heures après le départ du Prince. On avoit esté occupé aux précautions & aux harangues pendant tout ce temps-là ; mais quand la Princesse fut seule dans son cabinet, & qu'elle se souvint de lire la lettre de Paës qu'elle croyoit avoir laissée toute fermée sur la table, elle fut bien surprise de ne l'y trouver plus, & de trouver en sa place une lettre qu'elle avoit écrite au Roy de Castille. Si on jetta des pleurs, & si on poussa des sanglots, c'est ce qu'il est aisé de s'imaginer. La Princesse vouloit mourir, Fernand ne pouvoit la consoler, & il avoit luy-mesme grand besoin de consolation : mais enfin il falut prendre patience. L'exemple des autres filles d'Alphonse fortifia celle-cy. Il ne pouvoit luy arriver pis qu'à ses sœurs. Cependant nostre Henry se rendoit à Burgos chargé de la lettre de Paës sans le sçavoir. Le bon Alphonse fut consolé de ses disgraces par la veuë d'un gendre si cher, & qui meritoit si bien d'estre cher ; & regardant déjà Therese comme l'unique heritiere de l'amitié dont Elvire

&

& Urraca se rendoient indignes, il sentit que les larmes luy venoient aux yeux quand il vit les lettres que le Prince luy presentoit de sa part. Il ouvre ce paquet avec autant de joye que de tendresse, & croyant qu'il n'y avoit rien dans le cœur de sa fille, dont le Prince son mary ne pût estre confident, il commença d'abord à lire tout haut ; mais remarquant que cette écriture n'estoit pas du caractère de Therese, il s'arresta à la premiere ligne, & il jeta les yeux sur le dessus pour voir si c'estoit bien à luy que cette lettre estoit adressée. Il trouva qu'il y avoit, *Au Roy de Castille*, & que ce titre estoit écrit de la main de Therese. Il crut donc qu'elle avoit eu ses raisons pour emprunter un caractère étranger ; & s'approchant d'une fenestre, il leut ces paroles, que nous avons traduites d'Espagnol en nostre langue, pour nous accommoder à toute sorte de Lecteurs.

*Q*ue vous estes insupportable avec vos remors, ma Princesse ! ne vous ay-je pas dit cent fois qu'on ne doit aux maris que le soin de leur honneur ? Il faut choisir un Amant discret, & sauver le nom d'un Espoux de scandale, en traitant l'intrigue prudemment. Mais ces apparences-là gardées, croyez-moy, Madame, vous ne devez rien au Prince

Hen-

0343

Henry. Surmontez un repentir qui n'est plus de saison, & pour l'étouffer dès sa naissance; permettez que j'aie ce soir vous donner de nouvelles raisons pour le combattre.

Jamais surprise ne fut égale à celle d'Alphonse, à la lecture de cette lettre. Il devoit estre accoustumé à voir ses filles faire l'amour. Elvire ne s'en estoit pas refusée la licence, & Urraca la portoit jusques à la débauche publique. Mais le Roy de Castille estoit encore si bon Pere, qu'il accusoit l'imprudence de ses gendres de tous les mal-heurs de sa maison. Il ne pouvoit croire que ce fût le temperament qui precipitast ces jeunes personnes dans une faute si indigne de leur naissance, & de leur education. L'une c'estoit la jalousie de son mary qui l'avoit mise au desespoir. L'autre le desir de se vanger l'avoit seduite: mais pour Therese, il n'y avoit rien à dire en sa défense. Henry estoit un Prince tres-accomply; il avoit introduit les maximes Françoises dans sa maison. Therese vivoit à Lisbonne, comme au milieu de Paris: Il estoit liberal, confiant, & mesme fidele. Aussi le bon Alphonse fut si transporté de douleur pour l'outrage qu'on faisoit à ce Prince, qu'il ne pût estre le maistre de son premier mouvement. Il estoit de

sa prudence de cacher à son gendre le dereglement de sa fille: mais la colere l'emportant sur le bon sens, le Roy de Castille jette cette lettre contre terre, joint les mains l'une contre l'autre, leve les yeux au Ciel, comme un homme sensiblement affligé; & répondant à sa pensée comme s'il avoit parlé à Therese mesme: Tu mourras, lâche fille, s'écria-t'il, tu mourras, & quand ton mary seroit assez indulgent pour te laisser la vie, je te l'arracherois de mes propres mains plustost que de laisser ta trahison impunie. Le Prince de Portugal pensa tomber de son haut, à cette imprecation du Roy son beau-pere, il ne pouvoit comprendre ce qu'il avoit trouvé dans la lettre de sa fille & qui l'obligeoit à s'emporter de cette sorte. Et luy demandant tout surpris, de quelle trahison il accusoit la Princesse Tenez, luy dit le Roy, en ramassant la lettre & en la luy présentant; voyez vous-mesme le sujet de ma colere, & avouez que ce sont des monstres, & non pas des filles, que j'ay mis au monde. Henry prit la lettre de Paës de la main du Roy; il en reconnût le caractere, & la lisant à demy haut, il demeura si estonné de cette lecture, qu'à peine il sçavoit s'il dormoit ou s'il estoit éveillé. Il n'estoit pas si peu sçavant dans

sa F le

0344

le commerce du monde qu'il ne sceût que la vertu des Dames est une chose dont il ne faut répondre que sur de bons gages. Il connoissoit ce sexe par son experience, & il sçavoit que c'est d'ordinaire par les meilleurs amis qu'on est mis au nombre des époux disgraciez. Mais de voir qu'on l'eust rendu le porteur du poulet, c'est ce qu'il ne pouvoit concevoir. Son mal-heur estoit assez commun pour estre croyable; mais la circonstance dont il estoit accompagné ne l'estoit pas: Et c'estoit moins la lettre de Paës qui luy paroissoit surprenante, que la commission qu'il avoit reçeuë de la porter. Cette reflexion le rendit immobile pendant quelques momens. A cette premiere surprise succeda l'emportement; sa fureur s'alluma à celle du Roy son Beau-pere, ce ne furent que menaces & resolutions violentes: mais enfin cet orage s'appaisa. De ce siecle là comme de celui-cy, le titre de mary trahy estoit assez commun, pour consoler ceux qui le portoient, du mal-heur d'en estre revestus. Cette disgrâce est de celles dont il n'y a que l'éclat qui fait la honte. Quand l'infidelité d'une femme est publique, il n'y a rien de si injurieux pour un époux, si elle est secrette ce n'est qu'une bagatelle. Nostre Henry trouva donc

nir aucun commerce avec elle, sur peine de son indignation. Mais jugeant qu'en matiere d'affaires establies, la resistance ouverte les avance plustost qu'elle ne les détruit; il se resolut d'employer la ruse avant que d'en venir à la violence. Il fait espier son fils soigneusement; il apprend qu'il sortoit presque toutes les nuits, il le fait suivre, & trouve qu'il alloit au Convent de Constance. Et pour achever l'éclaircissement, il vit une lettre de cette fille sur la table du S. Pere. Il reconnût l'écriture pour estre la mesme que celle du Billet. Le voila donc persuadé que Constance est l'Amante de son fils; mais il ne pouvoit accorder connoissance avec l'avanture de la Damemasquée. La dignité de Constance, la reputation de vertu qu'elle avoit à Rome, & la profession qu'elle avoit embrassée; tout cela dis-je s'accordoit si peu avec la Mascarade, qu'il n'avoit pas si-tost formé le soupçon de la verité, que sa raison le détruisoit: Mais enfin venant à considerer, que quand une Religieuse s'oublie assez pour aimer quelqu'un plus qu'elle ne devoit, elle peut bien s'oublier jusques à venir voir un Spectacle: il pensa que peut-estre Constance n'avoit pas trouvé tant de difficulté à accommoder sa profession avec

avec le déguisement, qu'il en trouvoit luy-mesme. Il se rend à son Convent pour consulter le rapport de ses sens, sur une aventure si extraordinaire: Et à peine Constance ouvrit la bouche pour le remercier de sa visite qu'il trouva dans le son de sa voix tout ce qu'il avoit trouvé dans celui de la Dame masquée. Il penetra au travers de son habit de Religieuse, cette taille, & cette majesté, qui luy avoient paru si surprenantes sous son habit de masque. Ses yeux avoient le mesme feu dont le cœur de Frederic avoit esté embrasé, & bien que la modestie monachale, ne permit pas à Constance, d'avoir le mesme agrément dans l'esprit que l'Empereur luy avoit trouvé le soir de l'assemblée; il luy trouva toutesfois le mesme tour, & la mesme facilité à s'exprimer. Il avoit veu cette personne plusieurs fois à des ceremonies du saint Pere, il sçavoit qu'elle estoit belle, & qu'elle chantoit bien, mais l'ayant regardée comme une Religieuse, dont les talents estoient inutiles pour le monde, il ne s'estoit pas avisé de remarquer tous ses charmes: le voilà donc le plus amoureux, & le plus jaloux de tous les Amans. Dans un jeune homme l'amour est une evaporation de jeunesse, que la raison tempere avec le temps; mais quand il s'em-

s'empare d'une ame qui devoit estre meure, & qu'une raison formée n'a pas la force de s'opposer à ses premiers progres, les suites ne font que les augmenter, & jamais un homme ne guerit d'une folie, qui luy prend dans l'âge où il devoit estre sage. Cette premiere conversation de l'Empereur, ne fut que de choses indifferentes, il ne voulut pas faire éclater ses desseins, tant qu'il auroit en teste un homme aussi capable de les faire avorter que l'estoit son fils, mais ne manquant pas de pretextes pour l'éloigner, il luy donna ses ordres des ce mesme soir, & luy commanda de se tenir prest pour le voyage d'Allemagne dans vingt-quatre heures. Le Prince s'estoit attendu à ce commandement, il y avoit longtemps, mais cependant, il ne pût le recevoir sans changer de couleur. Il chercha quelques raisons de faire differer son départ, mais l'Empereur ne se payant d'aucune, il falut partir, & tout ce qu'il pût obtenir de son industrie, ce fut d'avoir une conversation particuliere avec Constance. L'adieu de ces amans fut tendre, & accompagné de grandes protestations de fidelité. Cét endroit seroit une beauté merveilleuse dans un Roman, & je me garderois bien de le passer sous silence si c'estoit un Roman que

cette Histoire, mais le stile d'Annales ne s'accorde pas avec ces sortes d'ornemens, & je renvoye le Lecteur curieux des Adieux passionnez, au Cirus, ou à la Clelie. Si-tost que l'Empereur fut delivré de la presence du Prince, il se défit aussi de la dissimulation où elle l'avoit contraint. Il retourna voir Constance ouvertement, & jugeant bien que la profession de cette Fille ne permettoit pas, qu'on traitast une intrigue avec elle dans les formes, il declara d'abord à nostre Belle voilée ce qu'il sçavoit de ses affaires. Si la Dame fut surprise de ce compliment, c'est ce qu'il est aisé de s'imaginer. Elle se retrancha sur la Negative, & elle creut qu'elle empescheroit la Mascarade d'avoir esté, si elle juroit qu'elle n'estoit pas: mais Frederic, ayant dequoy la convaincre par ses propres yeux, il luy fit voir sa lettre confonduë dans celle du Prince, & il la menaça de la montrer au saint Pere, si elle ne le forçoit à se taire par un motif de reconnaissance. Cette menace fit fremir Constance, elle a recours aux sanglots & aux larmes; elle supplie l'Empereur de ne pas perdre une personne d'un sang illustre, dont la reputation estoit absolument entre ses mains: qu'à la verité la curiosité qu'elle avoit eue estoit indis-

cret-

crette; mais que dans le fonds elle estoit innocente; & que quant à l'intrigue de son fils & d'elle, c'estoit un amusement de jeunes gens, qui avoit pour but unique le divertissement de l'esprit, & le plaisir d'écrire des lettres galantes. Frederic feignit d'estre persuadé de tout ce qu'elle luy disoit. Il estoit trop rusé pour témoigner aucun soupçon d'un crime qui auroit mis un obstacle invincible à ses desirs: mais plus il confessoit Constance chaste, & plus il s'opiniastroit à vouloir la seduire. Si vous aviez eu une intrigue consommée avec mon fils, Madame, luy disoit-il, je mourrois mille fois avant que de vous proposer d'en avoir une avec moy. Je suis bon Pere, & je ne suis point impie, mais Madame, la Galanterie qui a esté entre vous, ayant eu des bornes si estroites, elle ne vous empesche de rien, & vous ne sçauriez me refuser d'avoir un peu d'indulgence pour moy. Ces propositions estoient brusques, & Constance ne pouvoit les entendre sans horreur, elle reclamoit en secret le secours de son cher Prince, elle s'accusoit d'imprudence de l'avoir laissé partir, & elle employoit tout ce qu'elle avoit d'éloquence pour rendre l'Empereur moins pressant. Mais c'estoit un homme d'expedition, qui ne prenoit pas le change facilement, & qui

auroit crû faire tort à sa gloire s'il avoit fait ce qu'on appelle filer le parfait amour auprès d'une Religieuse. De le desesperer c'estoit autoriser sa vengeance ; de le satisfaire , & les droits divins & humains s'y oppoient. Constance ne pût donc faire autre chose , que de demander du temps , on le luy accorda plus bref qu'elle ne l'auroit désiré , mais il falloit se contenter de ce qu'il plaisoit à Frederic de luy donner , & elle n'estoit plus en état de faire les conditions. Lors qu'elle fut delivrée d'un entretien si penible, elle assemble le conseil de ses trois Compagnes , & après leur avoir appris le danger où elles estoient d'estre decouvertes, elle les conjure de vouloir luy aider à sortir d'un passage si perilleux. La plus timide des trois opina d'abord à la satisfaction de l'Empereur , il luy estoit indifferent quelle victime on immolast à la destinée, pourveu qu'on la rendist favorable ; mais Constance fût morte mille fois plustost que de consentir à cette proposition : Elle aimoit le Prince , & le procedé tyrannique de Frederic le luy rendoit detestable. Il fut donc arresté , qu'on l'amuseroit de belles esperances , jusques à ce qu'on eust tiré de ses mains la lettre qui pouvoit convaincre Constance , & que si une fois , on pouvoit parvenir à la luy

luy faire rendre , on le puniroit comme on le jugeroit à propos , de l'attentat qu'il vouloit commettre. Constance travaillant sur cette deliberation , elle fit deux choses en mesme temps , toutes deux opposées , & toutes deux dignes de l'adresse de son esprit. Elle écrivit au saint Pere que les visites frequentes de l'Empereur alarmoient leur Communauté , & la détournoient de ses exercices , & qu'elle le supplioit de luy défendre de la voir ; & faisant sçavoir secrettement à Frederic qu'elle souhaitoit sa veuë ; elle le mit dans la necessité de desobeir au Pape , & se fournit un pretexte de devoir , de ne recevoir plus ses visites. Cét expedient broüilla le saint Pere & l'Empereur ; en sorte que Constance jouit de quelques jours de trêve : Mais Frederic estant un Prince opiniastre , qui ne se rebutoit pas pour le premier obstacle , il s'avisa d'une contre-batterie au pouvoir du Pape. Il confondit Constance dans le nombre , & il se rendit le bien-faicteur déclaré du Convent où elle estoit. Il ne se passoit aucune nuit , où il ne fust honoré de quelque revelation celeste , qui luy apprenoit qu'il devoit augmenter ce Monastere. Un Dortoir est commandé, une Chapelle est resoluë ; la Superieure ne regarde plus l'Empereur , que comme

L'Ange tutelaire de son Ordre , & le S. Pere mesme donnant dans une apparence si specieuse, accable Frederic de loüanges, & blâme Constance d'avoir si mal expliqué les bonnes intentions de l'Empereur. Quand ce Prince se vit si bien justifié, il commença à presser Constance de prendre une derniere resolution. Les bastimens faisoient des brèches au Convent; il estoit au pouvoir de la Dame de luy accorder des conversations particulieres par cette voye; & il juroit de satisfaire sa vengeance, si on refusoit de satisfaire son amour. Constance le voyant si resolu, crût qu'il falloit apporter le dernier remede à un mal qui devenoit desesperé. Elle tombe d'accord d'une assignation nocturne avec l'Empereur. Il entre dans le jardin par une des bresches: & les choses estant bien preparées, & au dehors & au dedans, Constance se rend où Frederic l'attendoit. Elle luy fait un grand éloge de la confiance, luy dit que c'est le chemin assuré de son cœur: & luy ayant juré qu'elle suivroit l'exemple qu'il luy donneroit, elle le conjura de luy rendre sa lettre, & de vouloir bien tenir ses faveurs de sa pure volonté, plustost que d'une crainte indigne de luy & d'elle. Tant que cette lettre sera dans vos mains, Seigneur,

ajou-

ajouta-t'elle, vous croirez toujours n'obtenir que par elle, ce que vostre merite seul doit vous faire esperer. Cette imagination troublera vostre joye, & je vous croy l'ame trop delicate, pour vouloir regner en Tyran, sur un cœur, où vous pouvez regner en Prince legitime. Rendez-moy cette lettre, je vous en conjure, je vous la demande au nom de ce que vous avez de plus cher, & je vous promets que ma reconnoissance suivra de si près vostre generosité, que vous n'aurez pas sujet de vous repentir d'en avoir esté capable. Cette proposition déplût à Frederic: Il vouloit obliger Constance à faire les premiers pas; & il disoit qu'elle devoit avoir la mesme confiance en sa parole, qu'elle souhaitoit qu'il eût en la sienne: Mais cette adroite fille sçeut se plaindre avec tant d'art de l'injure qu'on faisoit à sa sincerité: Elle estoit si touchante, & l'Empereur estoit si amoureux, qu'il luy fut impossible de refuser la grace qu'on luy demandoit. Il tire cette lettre de sa poche, & il la luy remet entre les mains: Mais il fut bien surpris de voir qu'elle fuyoit avec le papier, & qu'au premier pas qu'il fit pour l'atteindre, il entendit crier par tout le Convent; Au meurtre, au secours, on enleve Constance. Ce bruit estoit causé par

les trois Compagnes apostées : Elles estoient tombées d'accord ensemble de cette alarme ; & l'Empereur ne se défiant pas de cette ruse , voulut s'avancer vers la maison , pour examiner d'où ce bruit pouvoit venir : mais la confusion y estoit si grande , & ses gens , qui du poste où ils estoient au dehors , entendoient retentir par tout les noms de Frederic & d'Empereur , luy persuaderent si fortement qu'il ne faisoit pas bon pour luy dans ce jardin , qu'il en sortit en diligence , & reprit le chemin de son Palais , si outré de rage pour le tour qu'on luy faisoit , que s'il avoit suivy les premiers mouvemens de sa colere , il auroit esté mettre le feu au Monastere de Constance , afin de l'immoler , elle & toute sa Communauté , à son juste ressentiment. Mais ne se croyant pas le plus fort dans Rome en ce temps-là , il n'osa commettre cette violence , & puis il luy auroit esté difficile de l'exécuter ; car au premier bruit qui courut dans la ville , & au Palais d'Alexandre , qu'on enlevoit la Nièce de sa Sainteté , le Monastere fut entouré d'un si grand nombre de soldats , qu'il eût esté difficile de luy faire aucune insulte. Le Pape envoya un de ses Officiers s'informer des particularitez de cet attentat : Constance y donnoit des cou-
leurs

leurs si apparentes , qu'il n'y avoit celuy qui ne crût qu'elles estoient veritables. Elle disoit qu'on l'avoit tirée par force de sa Cellule ; & transportée jusques dans le jardin , où on alloit la contraindre à passer par une brèche sans les cris de quelques-unes de ses Compagnes , qui avoient entendu les siens , & apperçû la violence qu'on luy faisoit. Cette fable estoit si bien inventée , & les indices contre l'Empereur estoient si apparens , que le Pape ne douta pas un moment qu'il ne fust l'auteur de cette entreprise. Constance s'estoit plainte de ses affidutez il y avoit long-temps : Elle assuroit d'avoir entendu sa voix dans la mêlée ; il estoit fort de chez luy cette mesme nuit , suivy de quantité d'hommes armez. Il avoit mesme esté rencontré dans la rue avec sa suite par quelques-uns des gens du S. Pere. Voila donc Alexandre au dernier excez de colere contre ce Prince temeraire. Il fait mettre sa garde sous les armes , envoye investir le Palais Imperial , pour tirer vengeance de l'injure qui luy avoit esté faite en la personne de sa Nièce. Mais Frederic avoit prévenu sa diligence. Il s'estoit retiré avec sa maison à l'un des quartiers de ses troupes , d'où il se plaignoit de l'attentat dont on l'accusoit , comme Alexandre

se plaignoit du crime supposé. Ce fût de là que prit naissance cette fameuse guerre des Guelphes, & des Gibelins, qui a si long-temps desolé l'Italie, & qui a divisé tous les Porentats de l'Europe. Le pretexte public de cette sedition fut le refus que le saint Pere avoit fait à l'Empereur de l'Evesché de Ravenne pour le plus cher de ses favoris: Mais le motif secret fut le mépris de Constance pour l'amour de Frederic; & cette passion s'estant tournée en rage, par la piece que la fine Nonne avoit faite au credule Empereur, on ne scauroit assez bien exprimer les effets que cette rage produisit. Rome pillée, le Pape contraint, d'abandonner le saint Siege pour chercher un azile en France, des Anti-Papes élus, les foudres de l'Eglise lancez: Tout cela, dis-je, ont esté les suites funestes d'un amour si fatal: Mais de tant d'incidens fameux qui sont rapportez par les Historiens, peu de gens se sont avisez d'en attribuer la cause à l'amour. L'ambition de Frederic, & l'opiniastreté d'Alexandre, ont esté accusées de ces desordres. On a blâmé le dernier d'une severité hors de propos: on a blâmé le premier d'une convoitise criminelle pour les terres de l'Eglise: Le *super Aspidem & Basiliscum*, d'Alexandre III. est marqué

en lettres capitales dans toutes les relations de ce temps-là; mais il y a peu de memoires, où on ait donné à l'Amant de Constance, ce que l'histoire attribüe au Protecteur de l'Anti-Pape Victor. Voila comme nous scavons les affaires du monde. Elles ont toutes diverses faces, & nous ne voyons jamais que celle qu'il plait à un Auteur de nous montrer. Mais sans craindre de nous écarter davantage du droit chemin, nous pouvons toujours mêler un peu d'amour aux incidens qui nous paroissent les plus éloignez de cette passion; car à prendre bien les choses, il n'y a guere d'avanture, quelque tragique qu'elle paroisse, dont les Annales Galantes ne pussent devenir la Chronologie historique. Comme Constance étoit la cause secrette de la guerre, il estoit juste qu'elle aidast au Pape son oncle à la soutenir. Elle écrivit au Prince Henry toutes les violences que l'Empereur son pere avoit eu dessein de luy faire, & les remedes où elle avoit esté contrainte de recourir pour les éviter. La jalousie a esté de tous temps une maniere de pomme de discorde, qui n'épargne pas les unions les plus sacrées. L'Empereur en avoit une violente pour le Prince son fils, tant du costé de la gloire, que du costé de l'amour, il voyoit que l'armée l'ado-

roit, & il attribuoit l'injure que Constance luy avoit faite, à la passion qu'elle avoit pour son rival; de sorte que les mécontemens secrets du Prince agissant comme de concert avec la mauvaise disposition où estoit l'esprit de Frederic, ils commencerent à se regarder avec desconfiance; à cette desconfiance succeda l'aigreur; & enfin l'entiere des-union. Le Prince se retira auprès du Pape, qui ayant déjà interdit Frederic pour les attentats qu'il commettoit contre le S. Siege, offrit au jeune Henry de le Sacrer Empereur, bien que son Pere fust encore vivant. A la verité il mit une petite condition à cette offre, ce fut d'épouser Constance de Sicile sa Nièce. Il disoit qu'il ne pouvoit se fier à la parole du Prince sans cette seureté. Mais en effet, c'est que les intrigues de cette fille commençoient à venir à sa connoissance, & qu'il en trouvoit la garde penible. Henry auroit bien souhaité que la generosité du Pape eût esté entiere. Il aimoit Constance avec passion; mais comme chacun sçait,

MAXIME IX.

A L'aspect de l'hymen il faut que l'amour cesse.

Le

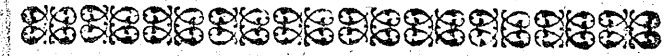
*Le dégoût est un mal commun,
Et si l'on confondoit la femme & la maistresse,
Trop d'estats differens seroient unis dans un.*

Le S. Pere ne s'effraya point de cette Maxime; & moins encore de la difficulté d'accorder une dispense à une personne qui avoit quatre ans de profession. Il fallut que le Prince Henry se soumist à cette necessité. Il voulut du moins se donner des compagnons, afin de se consoler de sa disgrâce par celles des autres. Il proposa aux Amans des amies de Constance, de suivre son exemple. Ils avoient esté aussi amoureux que luy, il leur offroit des avantages considerables, & le saint Pere estoit devenu si liberal de dispenser cette année-là, qu'il en auroit accordé au Convent entier de sa Nièce, si on le luy avoit demandé. Mais aucun des Camarades d'intrigue ne voulut devenir Camarade de Sacrement. Ils dirent au Prince que quand on estoit aussi accompli qu'il l'estoit, on pouvoit tout entreprendre sur la foy de son merite: Mais que pour eux, qui n'estoient pas si favorisez de la nature, ils ne pourroient s'empescher de craindre, que les loix de l'hymenée ne fussent aussi aisées à violer que les regles du Convent; qu'on ne pou-

0352

pouvoit prendre trop de seuretez sur une affaire si delicate ; & qu'au pis aller , s'il falloit qu'ils se retolussent a faire un mariage si perilleux , il faudroit qu'il leur valust comme a luy la Couronne Imperiale d'Occident. Le Prince ne trouva pas a propos de pouffer sa charité pour les Nones jusques a renoncer a l'Empire en leur faveur. Il les laissa dans leur Monastere deplorer a loisir l'ingratitude des hommes , & il franchit seul ce passage, où ses Courtisans luy avoient fait envisager tant de difficultez. Il épousa Constance de Sicile , & fut sacré Empereur sous le nom de Henry VI. Un Abbé fameux de ce temps-là , qui est mort en odeur de sainteté , a proferé de grandes imprecations contre cette alliance : & en effet les mal-heurs qui l'ont suivie, ont justifié ses propheties ; mais quoy qu'il luy ait plû de dire , tous les chemins qui meinent à la premiere place de l'Univers , sont toujours tres-bons à tenir. Laissons le nouvel Empereur avec la nouvelle Imperatrice , & faisons une revue par le monde pour voir si nous n'y trouverons point une avanture du siecle de celle-cy , qui puisse achever nostre année Galante.

HIS-



HISTOIRE VI.

Jacques Roy d'Arragon & Eleonor de Castille.

Jacques Roy d'Arragon, doüé de beaucoup de chasteté naturelle , & d'une experience de seize années de vie , fut marié a cet âge a Eleonor de Castille, Tante du Roy qui regnoit alors dans ce Royaume , qui par le nombre des ans, comme par l'inclination , estoit aussi sçavante en amour , que son jeune époux estoit ignorant. Cette Princesse avoit une intrigue avec un Seigneur Castillan qu'elle aimoit passionnement. Elle luy avoit donné sa foy , & elle avoit accompagné ce don d'assez de sermens pour devoir craindre la justice du Ciel si elle les transgressoit. Elle fit donc tout ce qu'il luy fut possible de faire pour ne point épouser le Roy d'Arragon. Elle se jetta mille fois aux pieds du Roy de Castille , bien qu'il ne fût que son Neveu : Elle pleura, elle gemit, elle menaça de se laisser mourir de faim : mais ses plaintes & ses prieres ne firent pas plus d'effet que ses menaces. Il avoit semblé bon aux Conseils de Castille & d'Arragon, que ce mariage se

0353

se fist : Eleonor eut beau s'y opposer , les Princesses de son rang sont des victimes de politique , dont on ne consulte jamais l'inclination. La nouvelle Reyne se voyant forcée à un hymen qui luy donnoit tant de scrupules , & qui luy caufoit tant de repugnance , s'avisâ d'un secret de Maistresse constante pour se conserver à son amant. Elle gagna un vieux Medecin qui fit croire au jeune époux qu'il ne pouvoit estre mary d'Eleonor , & qu'il y avoit des obstacles invincibles qui s'opposoient à la consommation de leur Mariage. Le jeune Monarque qui n'estoit qu'à peine fort de la premiere enfance , qui n'avoit jamais regardé de femme que la Reyne sa mere , ou ses Gouvernantes , & qui avoit toujours entendu dire qu'Eleonor estoit une Princesse tres-spirituelle , crût bonnement ce qu'elle luy disoit ; & se souvenant d'avoir ouy souhaiter plusieurs fois qu'il donnast bien-tost des successeurs à la Couronne d'Arragon ; il comprit que c'estoit un grand mal-heur , & une grande honte pour luy , de ne pouvoir accomplir les souhaits de ses sujets. Cette reflexion le rendit si melancholique , qu'il ne pouvoit souffrir la veüe de personne. Il demouroit des journées entieres enfermé dans son cabinet : S'il alloit à la promenade il vouloit estre seul ;

&c

& lisant dans les histoires des Royaumes , quelle douleur les Rois avoient ressentie lors qu'ils n'avoient point eu d'enfans , & quels malheurs le defaut d'heritiers attiroient sur les Estats qui en estoient privez ; ce jeune Roy qui avoit l'esprit au dessus de son âge , & qui aimoit ses sujets , s'envisageoit comme estant déjà l'objet de leur hayne , & de leur mépris. Ceux qui avoient le soin de sa conduite , le voyant changer d'humeur & de visage , luy faisoient souvent des questions pour tirer de luy le secret de sa mélancholie : mais il ne leur répondoit qu'avec des soupirs : & la Reine le faisant fortifier de jour en jour dans l'erreur où elle l'avoit jetté , il fut le premier à proposer à Eleonor de vivre comme elle le souhaitoit. Cette Reine avoit auprès d'elle une jeune personne nommée Therese de Bidaura , qui avoit de l'enjoüement & de la beauté , & à qui la personne du jeune Roy n'estoit pas si indifferente , qu'elle l'estoit à la Reine sa femme. Elle estoit originaire de Castille : la Princesse Eleonor l'avoit amenée avec elle en Arragon ; & nostre Therese ayant d'abord trouvé le Monarque fort à son gré , elle avoit étudié toutes ses actions , & elle faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour luy plaire.

Elle

0354

148 A N N A L E S

Elle inventoit des danses & des jeux avec les Compagnes , pour divertir sa mélancholie. S'il luy faisoit l'honneur de luy parler , elle luy disoit toujours quelque chose qui le faisoit rire , & l'amour produisant d'ordinaire son semblable , Bidaure devint aussi chere au Roy d'Arragon , que le Roy d'Arragon avoit paru charmant à Bidaure. Il commença à luy faire de petites confidences de ce qu'il pensoit des Seigneurs de sa Cour. De ces confidences indifferentes , il passa à de plus importantes ; & enfin il luy découvrit le secret de son mariage , & comme il n'estoit le mary d'Eleonor que de nom. Bidaure fut surprise au dernier point d'un discours si peu attendu : Elle regarda le Roy fixement , comme pour chercher dans ses yeux la verité de ce qu'il luy disoit ; & ne voyant rien dans sa personne qui ne semblast l'accuser de mensonge , elle osa bien l'assurer qu'on l'avoit trompé , & que ce qu'on avoit voulu luy persuader , estoit une chimere. Helas , dit le jeune Roy tristement , cette chimere n'est que trop réelle pour mon repos , un Medecin fameux me l'a juré , & Eleonor le confirme : Quel interest auroit-elle à me faire cette tromperie ? elle en auroit au contraire à me convaincre d'erreur. Bidaure faisant reflexion à

ce

GALANTES. II. P. 149

ce que luy disoit le Roy , elle luy demanda le nom du Medecin qui l'avoit persuadé de son incommodité , & ayant appris que c'estoit un Castillan , qu'on sçavoit estre à la disposition entiere de la Reine , elle rêva quelque temps , comme pour rappeler sa memoire , & puis se réveillant tout à coup , & frappant de ses mains l'une dans l'autre : Courage Seigneur , dit-elle au Roy , courage , vous serez bien-tost guery , car la cause de vostre maladie est découverte. A ces mots elle luy dit ce qu'elle sçavoit des intrigues d'Eleonor avec le Seigneur Castillan. Comme toute la Castille les croyoit mariez secrettement , & se souvenant que le Medecin dont la Reine s'estoit servie pour jeter le jeune Roy dans son erreur , avoit esté toute sa vie au service de l'Amant d'Eleonor ; Elle representa au Roy l'apparence qu'il y avoit que cette ruse fût inventée pour conserver la Reine d'Arragon à son véritable mary. Le Monarque estoit fort éclairé , comme nous l'avons déjà marqué , il voyoit beaucoup de vray-semblance à ce que Bidaure luy disoit , & il auroit donné la moitié de son Royaume pour estre guery du mal dont il croyoit estre malade. Il courut donc trouver Eleonor , & luy parlant du doute de

Bi.

Bidaure, comme d'une chose averée, il en tira sans beaucoup de peine l'aveu de la verité. Mais ce fut avec des protestations si fortes qu'elle n'auroit pû se dispenser d'en user de cette sorte, sans violer tous les droits divins & humains, & avec des prieres si instantes de vouloir la proteger contre la Tyrannie du Roy son Neveu; que le jeune Monarque bien loin de luy vouloir du mal d'avoir abusé de sa credulité, & de son peu d'experience, la loüa de la fidelité qu'elle avoit gardée à son Amant, & luy promit la protection qu'elle luy demandoit. Cependant Bidaure commençoit à joindre dans son cœur l'ambition à l'amour; elle n'avoit aspiré d'abord qu'au rang de Maistresse; mais voyant que celui de Reine d'Arragon alloit demeurer vacant, elle comprit qu'elle parviendroit peut-estre jusques à le remplir. Elle s'efforce de faire agir ses charmes à propos. Elle redouble ses soins & ses complaisances, & ayant réduit le Roy aux termes de luy demander quelques experiences de sa guerison, elle sçeut se renfermer dans des bornes de bien-seance si estroites, qu'elle le mit comme de luy-mesme dans le chemin du Sacrement. Le mariage d'Eleonor & de luy n'estoit point encore rompu; il est vray qu'il n'avoit

voit jamais esté consommé, & que le Conteil d'Arragon avoit déjà envoyé en Castille & à Rome pour en demander l'entiere dissolution: Mais les affaires de Roy à Roy ne se traitent pas en si peu de temps. La manie d'Eleonor pour son Amant pouvoit bien cesser; & si une fois l'ambition & le bon sens eussent pris la place de l'amour, il auroit esté plus facile de rompre son mariage pretendu avec le Seigneur Castillan, que celui qu'elle avoit contracté publiquement avec le Roy d'Arragon. On pouvoit donc dire qu'Eleonor estoit la femme de Jacques jusques à nouvel ordre de sa Sainteté. Mais le Roy pressé par les charmes de Bidaure, ne crût pas devoir preferer cette formalité aux desirs de son jeune cœur. Il épousa cette fille secrettement: & comme ce mariage estoit aussi blâmable qu'inégal, il mit dans ses conditions que jamais il ne seroit déclaré. Cette proposition déplût à Therese, & elle fit ce qui luy fut possible pour la changer; mais voyant que le Roy estoit opiniâtre, elle jugea qu'il falloit toujours accepter un Roy, à quelque condition qu'il se donast. Voicy quelques-unes de celles qu'ils firent ensemble, qui peut-estre ne seront pas inutiles aux Lecteurs qui se trouveront dans une pareille conjoncture.

Ar-

Articles du Mariage clandestin.

Nous Amans que l'amour destine
 Au mariage clandestin,
 Promettons rareté de faveur clandestine,
 L'abondance des mets dégoûte du festin.

D'aucun amour d'obéissance
 L'épouse ne suivra les loix ;
 Et l'Époux renonçant à sa toute-puissance,
 En figure de dons recevra tous ses droits.

En cas qu'un jour l'Époux pretende
 Arracher au devoir un tribut de plaisirs,
 Il permet à l'Épouse un fâcheux de commende,
 Un obstacle à propos éguise les desirs.

S'il nous vient un dessein en teste
 De quelque publication,
 Nous en déclarons la requeste
 Une pure tentation.

Comme femme discrète est rare,
 De nostre hymen futur voicy le fondement,
 S'il faut que par l'Épouse un jour il se déclare,
 Il sera nul dès ce moment.

Ces articles furent observez religieusement de la part du Roy d'Arragon. Son mariage secret avoit tous les agréments

mens de la simple galanterie, & n'en avoit pas les remords ; & bien que le mariage d'Eleonor avec luy fût rompu solennellement, & elle laissée pour femme à celui à qui elle s'estoit donnée, jamais Therese de Bidaure ne pût obtenir du Roy de luy faire remplir la place vacante. Elle eut le plaisir de ne la voir jamais remplie par aucune autre, & de mettre des enfans au monde qui estoient en passe de pouvoir regner quelque jour sur les peuples d'Arragon : mais elle n'eut pas le pouvoir de vaincre la resolution du Roy. Il s'estoit si mal trouvé du mariage public, qu'il ne pouvoit se résoudre à renoncer à l'avantage du secret. Bidaure avoit beau mettre les Ministres dans ses interests, & s'acquiescer tous les devots du Royaume, le Roy ne répondoit aux propositions qu'on faisoit, que par cet Article.

Comme femme discrète est rare,
 De nostre hymen voicy le fondement,
 S'il faut qu'un jour il se déclare,
 Il sera nul dès ce moment.

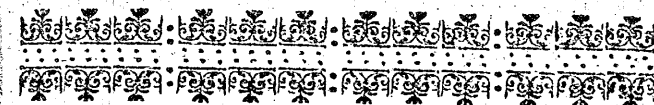
Mais c'est trop occuper nostre loisir à une aventure si sterile : La Chronologie nous conduit insensiblement à une histoire plus divertissante, & il est temps de

154 A N N A L E S
mettre l'amour sur la scene, sous la forme
la plus plaifante qu'il ait encore em-
pruntée.

Fin de la deuxieme Partie.



155



A N N A L E S

G A L A N T E S.

TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE VII.

Les Fraticelles, ou Frerots.



Out le monde tombe d'accord, que la contrainte inspire le desir de la liberté, nous ne voulons rien si fortement, que ce qui nous est interdit, & cependant on ne sçauroit guerir certains maris de l'erreur de garder leurs Femmes. Les Italiens estant les espoux les plus susceptibles de cette manie, sont aussi les plus sujets aux accidens qu'elle fait naitre. On raconte des effets de la vengeance de leurs épouses, qui passeroient pour des prodiges dans
H les

les lieux où la captivité ne les autoriseroit pas. Mais le plus plaisant que l'Histoire ait jamais cité, c'est ce qui arriva entre les Dames Romaines, & les Fraticelles, ou Frerots. Ces honnestes Messieurs estoient un nombre de jeunes gens qui vivoient, il y a près de quatre cent ans. De leur temps il estoit grande année de Galanterie, dans la ville de Rome, les Amans couroient les ruës toutes les nuits, on y faisoit des rondes devant les *Faloufies* les plus illustres, & le bruit des proüesses amoureuses ayant donné l'alarme aux Maris soupçonneux, ils augmentèrent le nombre des espions, en sorte que le commerce en fut absolument interrompu. Les jeunes gens dont nous avons parlé, furent fort affligés de cette reforme, ils n'avoient eu aucune part, au fracas que les autres Amans avoient fait, & il leur estoit fâcheux de partir pour l'indiscretion d'autrui. Voyant donc que l'éclat, & la galanterie déclarée avoient été la cause du sordre, ils résolurent de traiter l'amour à la sourdine, & de sauver les apparences qui effarouchoient les Maris. Ils affectèrent de vivre dans la retraite, ils étudièrent un extérieur mortifié, & formant un nouvel Ordre de Religieux sous le nom des Fraticelles ou Frerots, ils furent bien-

toit

toit si reverez pour la pieté apparente qu'ils pratiquoyent, qu'on ne parloit plus d'eux que comme de nouveaux Anacorettes. Quelques Espoux des plus inquiets, & des plus mal partagez de chastes Espouses, eurent la curiosité de voir ces devots Personnages; les gens travaillez du soucy domestique, font un grand usage des conferences, & trouvant la conversation des Fraticelles fort édifiante, il n'y en eut aucun qui n'esperast de leurs charitables remontrances l'entiere conversion des Epouses les plus coquettes. Ils avoient impatience d'estre chez eux pour venter la nouvelle institution, & les Femmes regardant tous les pretextes de visites, comme autant de pas vers la liberté, elles témoignèrent autant de desir de voir les Fraticelles qu'on en avoit de les leur montrer. Voilà donc nos Freres agreablement visitez, & les Maris contents des visites qu'on leur rendoit. Car pour establir leur nouvelle domination, ils ne prêchoient que la fidelité à la foy conjugale, l'obeissance des Femmes envers les Maris, & quantité d'autres preceptes, tous fort utiles pour la tranquillité du ménage, & de grande édification pour Messieurs les Espoux: mais comme ce qui estoit bon à dire pour les uns, n'estoit pas agreable pour les au-

H 2

tres,

tres, ils exhortoient les Dames à venir les voir en particulier, *Afin* disoient-ils, *de mettre la coignée à la racine des Arbres, & de travailler utilement à leur entiere conversion.* Ils n'eurent pas de peine à obtenir d'elles cette marque de leur déference, elles aimoient bien mieux venir aux Sermons que de ne sortir point, & les instructions secretes des Fraticelles, ne leur paroissant pas aussi difficiles à suivre, que celles des Directeurs ordinaires, elles les recevoient avec docilité, & elles s'y soumettoient sans repugnance. Voyez-vous, ma Fille, disoit un jour le plus entendu des Freres à la plus aymée de ses penitentes; les apparences sont des filles de l'esprit prudent, qui ne coûtent rien à garder, & qui sont d'un usage merveilleux pour la société civile. Quel plaisir trouvez-vous dans le desordre qui accompagne les soupçons d'un Mary: Helas il est si aisé de le decevoir, un petit baiser donné à propos luy cache quelquefois la venue d'une rougeur qui luy auroit donné martel en teste. Un chagrin affecté en le quittant, l'oblige à precipiter vostre sortie. Car enfin toute Femme est fragile, & nous ne pretendons pas que vous deveniez de marbre entre nos mains; mais nous voulons accoustumer à étudier si bien l'humeur de vos Maris,

que

que quoy qu'il vous plaise de faire, ils ne se plaignent jamais de vous. Aimez ce que vous trouverez aimable, écrivez des poulers, donnez des rendez vous, il n'importe, ce ne sont pas ces choses qui soient criminelles, c'est la connoissance que vous en donnez qui fait le crime: & qu'ainsi ne soit, ne connoissez vous pas la *Segnora Petronilla*, cette Dame qui loge au coin de *Via Appiana*? Ouy sans doute je la connois, reprit la Penitente, mon Mary me la propose tous les jours pour un exemple de vertu, & en effet c'est bien la plus sage personne qui soit dans Rome. Que vous estes abusée, ma bonne Fille! poursuivit ce bon Apostre: elle a eu dix intrigues en sa vie dont je sçay toutes les particularités. Le Marquis *Cocles* a esté son Galand deux ans entiers, c'est à son occasion que le brave *Brundivisi* a esté tué; l'argent qu'elle feint de donner aux Pauvres, un *Templier* de ses amis & de miens, le porte secrettement au Cadet *Ursini*, qu'elle commence à trouver à son gré; & ce Pere à longues manches que vous voyez si souvent avec elle, a esté un de nos Freres, que nous avons banny d'avec nous pour ses méchantes mœurs, & qui menage une avanture amoureuse avec elle, sur le pretexte d'avoir des

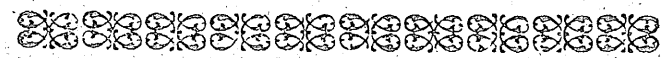
H 3

Con-

Conferences pieuses ensemble, mais l'hypocrite a du jugement. Elle déguise ses sentimens, sous un extérieur modeste; elle accable son Mary de caresses; elle affecte une complaisance aveugle pour ses volonteZ & luy fait porter un respect profond par ses domestiques. Voilà comme il faut se conduire avec les Espoux, & voila comme je voudrois que vous fussiez faite, deût-il m'en coûter le bras droit, tant je me trouve épris d'une véritable charité pour vous. Des Preceptes si judicieux ne pouvoient manquer de produire des effets éclatans, dans toutes les familles divisées. La Femme la plus contre-disante devenoit un miroir de complaisance, & on ne voyoit que troupes de Maris, qui venoient remercier les Fraticelles, du repos qu'ils leur avoient procuré. Quand les Freres virent leur reputation fort bien establee, ils commencerent à travailler pour establir aussi leur felicité particuliere. Ils eleurent entre-eux un Superieur appellé Frere Conrard, homme d'esprit, & éloquent, dont la phisionomie imposoit au public, & qui metamorphosoit son extérieur ainsi qu'il luy plaisoit. Ce nouveau Superieur choisit parmy les Freres vingt jeunes hommes des plus discrets, & des plus agreables, & renfermant l'esprit de l'Ordre

dre dans ce petit nombre, il jetta les yeux sur autant de Penitentes, & moitié par sort, moitié par choix, il pourveut chaque *Frerot* de sa *Frerotte*. Ce chapitre secret estant ainsi disposé, ils dividerent le reste de leur Congregation en deux seconds Ordres, dont l'un pleinement ignorant de ce qui se passoit, croyoit les Fraticelles, aussi devots en effet, qu'ils témoignoient l'estre en apparence, & s'occupant au soucy domestique de la maison, apprestoient les restaurans, dont les favoris de Conrard se nourrissoient. Le troisiéme Ordre de cette Hyerarchie terrestre, estoit composé d'un nombre de vieillards, qui n'estant plus capables de porter envie à la felicité d'autrui, & trouvant du soulagement aux miseres de leur menage dans la magnificence des Freres, alloient de place en place, faire l'éloge de leur sainteté, attirer de nouvelles Penitentes, & seduire quelque Notaire, pour leur faire tomber en partage l'aubaine d'un Testament. Ces derniers Disciples des Fraticelles, estoient appelez les Confreres seculiers. Le Patron de la Confrairie estoit un nommé Hermâne qu'ils qualifioient du titre de Bien-heureux, & qui estoit le premier d'entr'eux qui se fust avisé de l'institution des Fraticelles. C'estoit dans cette

mesme Confrairie, que s'enrolloient les Penitentes Fraticellites; & comme cét Hermâne avoit esté taché d'autant d'heresies dans sa croyance, que de dereglemens dans ses mœurs, les Fraticelles se servoient de son nom, & de ses opinions, pour appuyer les fausses explications qu'ils donnoient à l'Ecriture, & les preceptes qu'ils alloient semant parmy les personnes credules. Un Ordre si bien imaginé, ne devoit pas estre sans Regle, & sans constitutions. Celles d'un Saint fameux, dans l'Eglise furent proposées aux freres Ignorans, & observées par eux avec beaucoup de rigueur, & les Freres privilegiez composerent une Regle particuliere, dont voicy quelques Fragmens, que nous avons recouverts avec beaucoup de peine, des Bibliothèques curieuses de nostre siecle.



Regle, & Constitutions à l'usage des Fraticelles.

LE jeune homme appelé à la vocation de la vie Fraticellite, s'éprouvera premierement luy-mesme sur le secret, & sur la mortification exterieure. Puis ayant esté livré à une seconde épreuve, entre les mains du Fra-

icelle choisi pour cét office, il sera reçu dans la communauté secrette, aux conditions cy-aprés déduites.

I.

D'aimer & honorer la Dame qui luy sera donnée à diriger, comme si elle estoit la chair de sa chair, & les os de ses os, car ceux que l'amour unit ne sont qu'une ame divisée en deux corps.

II.

Il conservera l'honneur de cette Femme par toutes les voyes possibles, soient elles licites, ou illicites; naturelles, ou contre la nature. Car le premier de ses devoirs, est de sauver les apparences contraires à la reputation de sa Communauté.

III.

Il entretiendra une union parfaite entre la Femme, & le Mary, en sorte que la confiance de l'Espoux assure la felicité de l'Amant. La Prudence est le fondement solide d'un commerce amoureux, & le cœur d'une Femme est assez vaste, pour contenir un amour permis, & un amour défendu sans que l'un embarrasse l'autre.

IV.

Il ne prononcera jamais le mot d'amour, en public, si ce n'est sous l'apparence de l'amour divin. Le secret est le sel d'une intrigue, & c'est un sacrilege digne de mort, que de faire part des mysteres amoureux aux gens indifferens.

V.

Il aura toujours deux langues dans la bouche, comme le souffleur de la Fable : il saura écrire de deux caracteres differens, & de deux stiles opposez, en sorte que de la mesme main dont il trace un point de meditation aux jeunes Freres, il puisse tracer un Madrigal à sa Maîtresse.

VI.

Il étudiera incessamment, tous les mouvemens de son visage, & le changera comme s'il se démontroit : car les yeux dont on regarde la maîtresse, ne doivent estre pris que pour elle, & il en faut de baissez vers la terre, ou de tendus vers le Ciel, pour tout le reste du monde.

Ces pieuses Constitutions furent gravées sur une table de cuivre, & appendues

GALANTES. III. P. 165
 duës dans la chambre de Frere Conrard ; tant afin qu'il pût y changer quelque chose de son autorité privée (s'il le jugeoit à propos) que pour estre celuy de la Communauté, qui avoit besoin de les reduire mieux en pratique. Après avoir mis un si bon ordre au dedans de la maison, on travailla à ce qui regardoit le dehors. Le soin du menage occupoit les Dames une partie du matin : trop de gens observoient les Conferences de l'après-midy : il fut donc arresté qu'on choisiroit la nuit pour s'assembler, & le pretexte de ces veilles estant l'Oraison, les Maris les plus soupçonneux sollicitoient eux-mesmes leurs Femmes à s'y trouver. De cette precaution Frere Conrard passa au denombrement des nouvelles Penitentes. Il trouva qu'elles excedoient de beaucoup le nombre des Freres privilegiez. Cette surabondance de biens les embarassoit, ils ne pouvoient vaquer à tout l'office de Directeurs qu'on exigeoit d'eux : Il fut donc arresté qu'on augmenteroit la Communauté ; mais les revenus estant mediocres, on jetta les yeux sur quelques Dames des plus riches, & des plus eminentes de Rome, afin de tirer d'elles, les secours necessaires, pour soutenir cette augmentation. Hortence Sœur du Pape Boniface VIII.

qui occupoit alors le saint Siege, fut la premiere sur qui les Freres dresserent leur intention. Elle estoit Veuve, & déjà hors de la premiere jeunesse, mais elle ne laissoit pas d'estre encore tres-bien faite, elle estoit riche & liberale, & pour derniere qualité recommandable, elle avoit un pouvoir absolu sur l'esprit du saint Pere, & les Freres esperoient obtenir des graces de luy par son moyen. Ils s'employèrent donc tous unanimement à trouver le secret de l'enrôler dans leur Confrairie. Cette Princesse avoit une sœur de lait nommée Valentine, qui estoit une des plus zelées Penitentes de la Communauté : elle avoit beaucoup de simplicité : le nom de Dieu luy sembloit bien employé, à quelque usage qu'on le mist, & elle estoit échue au Frere Robert, le plus cher des amis de Conrad, & le plus capable de tenir la place qu'il occupoit, s'il arrivoit jamais qu'elle devinst vaquante. Frere Robert prend à tâche l'innocente Valentine : Il luy dit qu'il faut bien que la Confrairie du grand Hermâne ne luy paroisse pas aussi sainte qu'elle en fait semblant, puis qu'elle n'a point inspiré à Hortence le desir d'en estre. Qu'il s'estonnoit de voir qu'ayant un pouvoir si grand sur l'esprit de la premiere Princesse de Rome, & faisant

pro-

profession d'estre amie des Fraticelles, elle ne l'avoit encore amenée à aucune de leurs assemblées; & mêlant les flatteries aux reproches, ainsi qu'il le jugeoit à propos, il mit l'esprit de cette Femme dans une si bonne disposition, qu'elle avoit impatience d'estre auprès d'Hortence, pour rendre aux Fraticelles le service qu'ils luy avoient demandé. Elle cite leur nom dans deux ou trois discours, où il n'estoit aucunement necessaire: quand elle sortoit d'auprès de la Princesse, c'estoit toujours pour aller aux Fraticelles; si elle rentrait dans sa chambre, elle revenoit de ce Convent; toutes les heures qui sonnoient estoient quelques-unes de celles de l'observance des Freres, les choses les plus indifferentes avoient une relation avec cet Ordre, & rompant sans cesse la teste d'Hortence de ce nom de Fraticelles, elle fit tant qu'elle l'obligea à luy demander, qui estoient ces gens dont elle estoit si préoccupée. Ce qu'ils sont Madame? reprit Valentine d'un ton d'exclamation: ce sont des Tableaux vivans de la Penitence, des miroirs de la vie Apostolique; Enfin c'est toute la devotion de la terre renfermée dans un petit nombre de Religieux. Voilà bien des éloges, interrompit Hortence en souriant.

Ha

Ha Madame, poursuit Valantine, on ne sçauoit trop en donner à ces saints Personnages. Mais encore interrompit la Princesse, que font-ils de si extraordinaire pour meriter les loüanges que vous leur donnez ? Ils font un exercice de charité perpetuelle, repartit Valantine : ils vont de famille en famille appaisant les desordres domestiques, calment les scrupules de l'ame, par des discours qu'on pourroit appeller Angeliques ; & montrent des chemins si faciles à tenir pour aller au Ciel, qu'on n'a qu'à vouloir estre sainte pour le devenir. Hortence estoit une personne de beaucoup de jugement, & douée d'une singuliere pieté. Helas, ma fille dit-elle à Valantine, c'est en vain qu'on figure le chemin du Ciel facile à tenir, on n'y arrive point sans peines & sans travaux. Je ne suis pas encline à de grands vices, graces à Dieu, mais je ne trouve rien de si difficile à faire que de se sauver dans le monde. Quand je fais reflection sur les preceptes de l'Évangile, & que je considere combien ils sont opposez aux actions les plus indifferentes des mondains, je vous avoué que je tremble, & qu'il n'y a que la misericorde de Dieu qui me rassure. Mon Dieu Madame, reprit Valantine d'un air chagrin, j'en croyois autant que

que vous, avant que d'avoir connu les Fraticelles : Les Confesseurs ordinaires m'avoient si bien embrouillé la cervelle avec leurs scrupules, que je croyois estre damnée si-tost que je faisois le moindre mensonge, ou que j'écoûtois une fleurette avec plaisir, mais les Fraticelles sçavent bien guérir une ame de ces erreurs. Ils disent que le peché n'est que dans la Loy ; Non, dit Valantine en se reprenant ; ce n'est pas comme cela, c'est que la Loy n'a esté faite que pour le peché ; qu'avant la Loy le peché qui est peché n'estoit point peché : Enfin je ne sçay comme ils arrangent cela, je ne sçauois bien dire comme eux. Voyez-les vous-mesme Madame, au nom de Dieu, & puis vous me ferez l'honneur de me dire ce que vous penserez d'eux. Hortence ne promit pas à Valantine pour ce jour-là de voir les Fraticelles. Elle disoit que naturellement elle n'aimoit pas les nouvelles connoissances, qu'elle avoit assez de gens à voir pour occuper tout le loisir que ses affaires luy laissoient. Mais cette Femme sçeut la persecuter d'une telle sorte, & la Princesse estoit d'un temperament si doux & si complaisant, qu'enfin elle obtint d'elle qu'elle verroit les Freres une fois en sa vie. Le jour pris pour cette visite, & Frere Con-

rard

rard averty par Valentine de l'heure où elle devoit se faire ; il ne faut pas demander s'il fit de son mieux pour relever sa bonne mine. Il prit une robe neuve, fit faire sa barbe, nettoya ses dents, décrassa ses mains, & allant au devant de la Princesse, pour la remercier del'honneur qu'elle leur faisoit, il n'oublia aucune des grimaces qu'il crût necessaires, pour rendre sa harangue plus agreable. Il estoit un des hommes du monde le mieux fait : Il avoit l'esprit insinuant, & il avoit attrapé le bel air de Bigoterie, comme un Courtisan attrape le bel air de la Cour. Hortence fut donc fort satisfaite de sa veuë ; & après les premiers discours la Princesse l'ayant prié de vouloir luy expliquer l'esprit de son Ordre : Madame, luy dit-il, nostre Ordre n'a pour but que la charité : Nous estudions les défauts des hommes dans le silence, & dans l'esprit de compassion, & nous tâchons à les corriger par de petits exemples familiers : si le vice d'un Mary est la jalousie, nous luy en faisons connoistre l'inutilité par le nombre presque infiny des Espoux soupçonneux, dont les soupçons n'ont servy qu'à les rendre plus miserables. Si le défaut d'une Dame est la coquetterie, nous luy representons plusieurs Coquettes que ce vice a precipitées dans le mal-

heur,

heur, & dans l'ignominie ; & comme nous avons remarqué par une longue experience, qu'il est plus aisé de détruire la nature par la nature, que d'élever une ame audeffus d'elle-mesme par des raisonnemens surnaturels, nous prenons des armes pour combattre le vice dans le vice, & c'est par le portrait du monde que nous reformons le monde. Mais mon Frere, interrompit Hortence, n'entre-t'il point un peu de médifance dans cette conduite de direction ? car en citant les exemples d'autruy de cette sorte, vous declarez les imperfections du prochain à ceux qui ne les sçavoient peut-estre pas. Madame, reprit Conrad, il est quelquesfois bon de faire un petit mal pour en retirer un grand bien. Lors qu'un homme ne connoist pas ses défauts dans sa personne, il faut les luy faire voir dans son prochain où l'amour propre ne les luy déguise pas ; & pour peu que de l'examen d'autruy on le fasse rabattre sur luy-mesme, on le fait convenir par sa propre raison qu'il est honteux de pratiquer ce qu'il condamne dans les autres. Et ne pourroit-on pas, reprit la Princesse, le faire convenir de cette maxime, par les preceptes de l'Evangile, & par les exemples generaux, sans entrer dans le détail des demonstrations

par-

particulieres ; car sur quelque fondement qu'on establiſſe la publication des vices du prochain, je la tiens toûjours dangereuſe. Il y a de certaines Histoires que l'imprudencce des intereſſez a commiſes au public, ſur leſquelles on n'eſtoit pas obligé de garder de grandes meſures, mais celles qui ſont encore ſecrettes, ou qui ne ſont ſçeuës que de peu de gens, croyez-moy mon Frere, c'eſt une eſpece d'homicide que de les declarer. Nous menageons le tout prudemment, Madame, repliqua le Frere, & le ton que nous donnons aux choſes, en change le ſens. Ce qui ſeroit une mediſance criminelle dans la bouche d'un mondain, paſſe pour une inſtruction charitable dans celle d'un homme de pieté. Le Privilege de la Devotion enferme de grandes permiſſions, & ſi cela n'eſtoit pas, Madame, comment un Directeur public pourroit-il manier tant d'ames differentes, & concilier tant de ſentimens oppoſez ? Il faut bien qu'il luy ſoit permis de piller tantotſt ſur la vertu, & tantotſt ſur le vice, ce qu'il juge neceſſaire à l'accompliſſement de ſon deſſein. Quand un Penitent ſe confie à l'integrité de ſes mœurs, & à la connoiſſance qu'il a des preceptes divins, il faut l'épouvanter ſur la bonne opinion de luy-meſme, afin de le rendre docile. Il

pour-

pourroit pratiquer la vertu dans ſa plus haute perfection, qu'il faudroit luy dire qu'il eſt dans le chemin du vice, parce (comme remarque tres-bien noſtre grand Hermâne) que tout homme qui marche ſans la conduite d'un Directeur, eſt toûjours en danger de s'égarer, & ainſi pour accoûtumer le Penitent à ſe laiſſer conduire aveuglement, il faut ſoûmettre toutes ſes connoiſſances à celle du devot personnage qui le dirige. La ſoûmiſſion aux ordres du Directeur eſt un ſaint eſclavage qui ne laiſſe rien de libre à celuy qui veut eſtre dirigé : il faut qu'il croye ſans voir, qu'il ſe laiſſe perſuader ſans entendre, qu'il obeïſſe ſans repliquer. Mais Madame, plût à la bonté du Ciel que je puſſe reduire en pratique avec vous, les petits enſeignemens que je prens la liberté de vous donner aujourd'huy : quelle joye extrême ſeroit-ce pour noſtre Ordre, & pour le moindre de tous les Fraticelles, voſtre tres-reſpectueux ſerviteur Frere Conrard, que de reduire à la ſainte ſoûmiſſion (dont je parle) la grande, l'éclairée, & la route parfaite Princeſſe Hortence ? Ha ! que nous édifierions un riche Temple à la Vertu, ſur le fondement de vos belles inclinations, & que l'accroïſſement d'une Plante ſi rare apporteroit de gloire à ce-

luy

0367

luy qui seroit assez heureux pour la cultiver. Frere Conrard faisoit ce qu'en commun Proverbe on appelle mordre à la grappe, quand il tenoit ce discours à la Princesse Rom. ses yeux petilloient d'un feu extraordinaire: son teint estoit animé d'un incarnat éclatant, & Frere Robert voulant le faire remarquer en cét estat à la belle Hortence; Voyez, disoit-il, comme la charité transporte nostre Superieur. Hortence ne pût apprendre que cette legere partie de la Doctrine des Fraticelles pour ce jour-là: car elle avoit une affaire importante, qui l'appelloit auprès du saint Pere; mais quelques jours après elle eut une occasion d'en sçavoir beaucoup davantage. Il y avoit à Rome en ce temps-là un Devot personnage de l'Ordre de saint Dominique, qui est mort Archevesque de Florence, & qui a esté une des plus grandes Lumieres de l'Eglise. Il se nommoit Antonin, & bien qu'il ne fust pas encore arrivé au degré de perfection où il est parvenu depuis: il avoit de si grandes dispositions à y parvenir, que la pieuse Hortence l'estimoit au dernier point. Il vint luy faire une visite quelques jours après celle qu'elle avoit faite aux Fraticelles; & la Princesse ayant accoustumé de rendre compte à Antonin, lors qu'elle le voyoit de ce qu'elle avoit

avoit fait depuis qu'elle l'avoit veu; elle luy dit comme elle avoit esté aux Fraticelles; & elle s'apprestoit à luy raconter la conversation de Frere Conrard & d'elle; mais Antonin interrompant au premier mot; Pour Dieu, Madame, luy dit-il, ne voyez point ces gens-là: Ils ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent; & je ne croy pas mourir sans les voir exterminer par tous les foudres de l'Eglise. Hé pourquoy? s'écria la Princesse toute surprise: je ne leur ay rien entendu dire qui merite cette Prophetie. Ils ont une conduite de direction particuliere, & il entre peut-estre autant d'interest que de charité, dans le soin qu'ils prennent de pacifier toutes les familles de Rome. Mais Antonin? à dessein de s'établir, n'est pas assez criminel pour attirer sur eux les foudres dont vous les menacez; & si nous examinions rigoureusement les Communautz les plus regulieres, il n'y en a peut-estre guere que nous ne trouvassions tachées de ce défaut. Il est vray, Madame, reprit Antonin, que l'avarice est devenuë un mal commun: je la trouve detestable dans les gens consacrez à Dieu, qui doivent s'abandonner au soin de la Providence, & pour qui ont esté prononcez en particulier ces passages *des oyseaux du Ciel & des lis de la Terre,* mais

mais comme vous l'avez tres-bien remarqué; tant de Communautéz sont sujettes à ce défaut, que je ne l'imputerois pas aux Fraticelles comme un vice particulier, si je ne les accusois que de celuy-là. Mais Madame, je les accuse de bien d'autres. Ils pratiquent une hypocrisie pernicieuse qui cache l'amour d'eux-mêmes sous un extérieur mortifié. Ces gens qui contre-font les Anacorettes, & qui souffrent qu'on les flate de ce titre, ne voudroient pas s'estre refusée la moindre des commoditez de la vie: leur bouche ne s'ouvre que pour médire; & sur le pretexte de combattre des vices qu'ils pratiquent en secret, ils nous découvrent impitoyablement toutes les foiblesses du prochain. A quoy est bonne cette ostentation de prieres nocturnes? n'est-il pas de l'exemple qu'on doit au public, de se trouver aux assemblées generales des Chrestiens? si on veut prier la nuit, qu'on prie en secret & en silence, & qu'on n'éveille point tout son voisinage pour avertir celuy qui dort, des veilles qu'on va faire. Les prieres de ces heures-là ne sont permises qu'aux Religieux, ou aux personnes qui font profession ouverte d'estre consacrées à Dieu, & ce ne peut estre que par le motif d'une vanité criminelle, que les Fraticelles assujettissent les

les Femmes du monde à cét usage. Mais, interrompit Hortence, ces choses qui seroient abominables, si elles cachoient une méchante intention, peuvent en avoir une bonne. Pourquoi ne voulez-vous pas que les Fraticelles soient en effet tels qu'ils se montrent en apparence? C'est parce, repartit Antonin, que ceux qui sont pieux veritablement, s'efforcent de cacher leur pieté, & que les Fraticelles s'efforcent de faire paroistre la leur. Le caractere de la charité est simple & modeste: ne voyez-vous pas avec quelle humilité le Fils de Dieu défendoit aux Lepreux nettoyez, de dire qu'il les avoit gueris? Examinez la conduite des Fraticelles: suivent-ils cette voye du Seigneur? au contraire ils font sonner la moindre de leurs actions, comme un prodige: Ils appellent du nom de Conversion le pas le plus ordinaire vers la Penitence: A les entendre, il n'y a d'Hospitaux soutenus que par leur moyen, sans leurs soins & sans leurs predications, tous les pauvres de Rome mourroient de faim: les familles les plus illustres seroient divisées, si leurs conseils ne les maintenoient dans l'union. Hé; Madame, à parler en vraye charité, qu'ay-je affaire de sçavoir que mes Freres sont durs aux necessitez des pauvres,

&

& qu'une telle & une telle estoit mal avec son Mary : qu'ils fassent le bien s'ils en trouvent l'occasion, mais qu'ils ne se vantent pas de l'avoir fait, de peur qu'en m'apprenant le remede dont ils ont esté contrains de se servir, ils ne m'apprennent la nature de la maladie. L'eloquence d'Antonin estant animée d'un zele véritablement Chrestien, & soutenue par l'estime qu'Hortence avoit fait pour ce grand homme, fit un effet admirable sur l'ame de la Princesse. Elle repassa dans sa memoire ce qu'elle avoit vû faire à frere Conrard; combien ses discours estoient conformes à la vanité & à la distraction qu'Antonin attribuoit à cet Ordre; comme Frere Robert faisoit observer les actions de son Superieur, & tombant d'accord que si ces Religieux estoient tels qu'Antonin les representoit, c'estoit une chose utile au bien de l'Eglise, que d'exterminer leur secte; elle proposa au S. Homme de les examiner avec beaucoup de soin & d'employer tout le credit qu'elle avoit sur l'esprit du saint Pere, pour les perdre si elle trouvoit qu'ils pratiquassent les vices dont il les croyoit capables. Antonin avoit un interest particulier à la perte des Fraticelles que la Princesse ne sçavoit pas, & que sa discretion l'empêchoit de luy declarer.

Ces

Ces hypocrites avoient seduit une sœur qu'il avoit, & sur le pretexte d'appaiser quelques legers debats qu'elle avoit avec son Mary, que le temps & la raison auroient appaisez sans l'aide de personne, ils s'estoient impatronisez dans cette famille, dispoisoient des biens & des revenus comme de leur propre; & gouvernant à leur gré l'esprit du Mary & de la Femme, ils attiroient sur eux les railleries de tous les gens de bon sens, & les murmures de tous leurs domestiques. Il est donc aise de juger qu'Antonin laissa pas oublier à Hortence la promesse qu'elle luy avoit faite: il en pressa l'execution de tout son pouvoir, & la Princesse autant à sa priere que par un motif de pieté, voulant examiner la conduite secrette des Fraticelles, ne passoit presque pas un jour sans aller à leur Convent. Frere Conrard attribuant cette assiduité à une cause toute opposée à la veritable, cultivoit de son mieux ce commencement de bonne fortune. Il envoyoit des fleurs ou des fruits à la Princesse tous les matins: il n'y avoit aucune des Penitentes des Freres, qui ne fust occupée à faire quelques petits ouvrages pour Hortence, ou qui à son défaut ne fist travailler toutes les Religieuses qu'elle connoissoit dans Rome. Toutes ces avances de respect

I

pect

pect & de soins officieux, confirmoient la Princesse dans l'opinion qu'elle avoit conceüe d'abord, que les Fraticelles méloient beaucoup de politique à leur charité apparente: elle trouvoit mesme qu'il entroit une médisance delicate dans toutes leurs conversations; mais elle ne remarquoit encore aucune des abominations dont Antonin ne cessoit de les accuser. Frere Conrard qui sçavoit que de l'estime d'Hortence dépendoit l'entier establissement ou la ruine des Fraticelles, ne s'ouvroit qu'à demy avec elle sur les erreurs dont il infectoit les autres. Mais enfin, la Princesse leur ayant rendu assez de visites pour leur persuader qu'elle estoit pleinement dans leurs intérêts, & les necessitez du Convent pressant Conrard de mettre la main à l'œuvre; il commença à louer la beauté d'Hortence, avec plus d'empressement qu'à l'ordinaire: il cherchoit des termes galans pour luy expliquer les mysteres les plus serieux. Et un jour que la Princesse alloit en pelerinage à une Nostre Dame qui est à quelques milles de Rome, où elle avoit bien voulu permettre que Frere Conrard l'accompagnast, les Religieux estant fort reverez en Italie: les personnes de la suite de la Princesse crurent devoir au Superieur des Fraticel-

celles le respect de le laisser seul auprès d'elle. Cette commodité le tenta: il prit le parasol d'Hortence des mains d'un estafier qui le portoit, & il la supplia de permettre qu'il luy rendist ce petit service. La Princesse y consentit, & Frere Conrard se tenant tres-honoré de ce consentement; Certes, Madame, luy dit-il en forme de remerciement, on a raison de dire, que la Beauté est un rayon de la Divinité: car on ne voit point de personnes admirablement belles, qui ne soient aussi infiniment bonnes. Il semble que ces deux choses soient inseparables, & le Createur a si bien voulu faire connoistre la complaisance qu'il a prise dans les belles Creatures, qu'il leur départ d'ordinaire les deux attributs qui luy sont les plus propres. Hortence sourit du compliment du faux Frere, & jugeant bien que cette conjoncture estoit propre, pour éclaircir les doutes d'Antonin; J'avois crû jusques icy, reprit-elle, que la Beauté des corps estoit une qualité dont Dieu ne faisoit guere de compte. La rencontre de quelques Astres, ou la disposition de la nature sont les personnes belles ou laides; mais cette laideur ou cette beauté sont si peu utiles à la gloire de Dieu, que nous voyons d'ordinaire que les plus belles Femmes sont les plus

sujettes à l'ingratitude envers le Createur. Qu'appellez-vous ingratitude envers le Createur? interrompit Conrard froidement. J'appelle ingratitude, reprit la Princesse, de faire servir les talens qui nous ont esté donnez de Dieu pour manifester sa Puissance, au culte de ses ennemis, comme le font tous les jours la plus grande partie des belles personnes. Ha Madame, s'écria le Frere, que vous comprenez mal ce que c'est qu'ingratitude. Tant s'en faut que ce soit offenser Dieu, que de se servir des talens qu'il nous a donnez, que le peu d'usage qu'on en fait, est-ce qu'on peut appeller veritablement ingratitude envers le Createur. Car, comme dit tres-bien nostre grand Hermâne; pourquoy le Seigneur auroit-il créé la beauté, si ce n'estoit pour plaire? & pourquoy auroit-il donné aux Belles ce pouvoir de charmer, si c'estoit un crime que d'estre charmé? La Princesse voyant le Frere Conrard en si belle humeur de causer, ne voulut pas luy faire une réponse qui luy imposast le silence, au contraire elle crût qu'il falloit profiter de cette occasion. Mais mon Frere, luy dit-elle, vous me citez si souvent vostre Hermâne: Je vous prie expliquez-moy bien sa doctrine. Je sçay que vous la préchez plus clairement à quelques autres personnes que vous

vous ne me l'avez préchée, & j'estois résoluë à me plaindre de cette réserve, le premier jour que je me trouverois seule avec vous. Frere Conrard tressaillit de joye à cette curiosité de la Princesse: il y avoit long-temps qu'il l'attendoit à ce passage. Madame, luy dit-il avec une allegresse qu'il ne pouvoit dissimuler, nous ne sommes ny réservez pour vous, ny vous ne manquez d'aucune des dispositions qui sont necessaires, pour bien comprendre les secrets de nostre doctrine; mais le bien-heureux Hermâne a dit des choses si nouvelles, & il faut les écouter avec une soumission si profonde, que je doutois si vous voudriez bien vous assujettir à l'obeissance requise pour les bien entendre. Ouy mon Frere, je m'y assujettiray, repartit la Princesse, & à ces mots s'esseyât au pied d'un arbre où il y avoit un gazon ombragé, Mettons-nous là, poursuivit-elle, je suis lasse, & nous pourrons donner une heure à la conversation sans craindre de manquer de temps pour achever nostre voyage. Frere Conrard s'assit aux pieds d'Hortence, si transporté de joye, qu'à peine il pouvoit la contenir dans son cœur, & les gens de la suite de la Princesse s'estant assis quelques pas derriere, d'où ils ne pouvoient entendre les discours du Fraticelle, il commença son Sermon de cette sorte.

L'Amour est aussi naturel à l'homme que la vie. Le monde n'est fait & ne se soutient que par luy, & cette Venus des Anciens, qu'ils pretendoient animer toute la nature, n'est autre chose que le desir qu'on voit dans chaque Creature de s'unir à ce qui luy est propre. Ce desir degene en instinct dans les animaux; il devient une pente naturelle vers le centre dans les choses inanimées, & il est la marque visible de l'ame dans l'homme. Il ne luy est pas plus naturel de dormir, de manger, & de faire les autres fonctions de la vie, que d'aimer, & si l'amour est naturel aux gens du monde, que tant d'autres passions tyrannisent & que tant d'occupations appliquent, combien doit-il l'estre à nous autres, qui delivrez de l'activité continuelle des mondains, passons toute nostre vie dans une bien-heureuse oisiveté? Nous sommes aujourd'huy ce que nous serons demain, aucune dignité ne nous donne d'envie, aucune crainte de manquer ne nous chagrine: si nostre gourmandise est bornée, nostre subsistance est assurée. Ha; Madame, est-il rien au monde de pareil à un Religieux, pour recevoir parfaitement les impressions de l'amour? C'est cette disposition physique & morale, qui peuple le Ciel de Saints depuis si long-temps, car le Religieux se trouvant ce desir naturel d'aimer, que chacun apporte en venant au monde, ce desir n'estant

stant point traversé par l'ambition, par la vengeance, & par tant d'autres passions qui troublent le cœur des mondains; il aime de toute sa force, de toute son ame, de toute son application, comme S. Paul l'enseigne. Mais comme parmy les Animaux il y en a qui sont propres à la course, & d'autres à la charge; parmy les Religieux les uns sont propres à aimer d'une espece d'amour, & les autres d'une autre. Le Religieux destiné à aimer Dieu, abandonne son cœur à l'amour divin, & voilà ce qui a fait tant de Martyrs, & tant de Confesseurs. Le Religieux qui n'est pas prevenu d'une inclination si violente pour le Ciel, s'éleve au Createur par la contemplation des creatures, & voilà ce qui compose la vocation des Fraticelles. Nous aimons Dieu de tout nostre cœur, mais nous l'aimons répandu dans les choses d'icy-bas: les commoditez de la vie nous font admirer sa bonté: Vostre beauté, Madame, poursuit le faux Frere en regardant Hortence avec beaucoup d'amour, me fait adorer sa toute-puissance: quand je voy le charme qu'il a répandu sur vostre personne, & dans vos actions, je comprends qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse vous avoir créée si parfaite, & remontant ainsi au principe Eternel de toutes choses, par les effets naturels qui en sont émanez, je jouis pour ainsi dire des delices du Ciel, & des plaisirs de la terre, en mesme temps mon cœur se partage entre l'amour

*Divin, & l'amour profane, sans sacrilege :
& cherchant Dieu par tout & en tout, je puis
dire que mon Hermâne m'apprend à le trou-
ver dans les choses qui semblent luy estre les
plus opposées.*

Voilà une doctrine bien particuliere, reprit Hortence, & vous avez raison de dire qu'elle comprend de grandes nouveutez; mais mon Frere, comment l'accommodez-vous avec la doctrine orthodoxe de l'Eglise? car il me semble que je la trouve toute contraire à celle que vous enseignez. L'Evangile nous apprend qu'il faut regarder cette vie comme un passage: le Fils de Dieu ne nous préche autre chose que le détachement des creatures: il faut renoncer aux richesses, & aux parens pour le suivre: & vous autres Fraticelles, vous le trouvez au milieu de tout ce qu'il commande de fuir pour arriver jusques à luy: faites-moy comprendre ce secret, je vous en conjure. Il est grand, Madame, repartit Conrard, & bien digne de la subtilité de vostre esprit. Nous cherchons les desseins de Dieu dans tous ses ouvrages, & comme nous jugeons qu'il a eu dessein de créer l'homme heureux, puis qu'il l'a fait à son Image, nous travaillons à establir sa felicité par toutes les choses qui peu-

vent

vent la rendre parfaite. A la verité, comme tous les hommes n'ont pas esté capables de ce raisonnement, & qu'il y en a eu d'assez inhumains pour faire des loix, & pour establir des maximes tres-contraires à la felicité de la vie. Nous accommodons nostre extérieur au plus grand nombre, & nous paroissions tels qu'il faut paroistre; mais c'est toujours dans la veüe d'establir nostre bon-heur: car nous envisageons l'estime publique, comme une des conditions necessaires à le rendre parfait. La Princesse ne crût pas avoir besoin d'écouter Frere Conrard plus long-temps, pour demeurer persuadée des crimes qu'Antonin avoit attribuez aux Fraticelles, le discours qu'on venoit de luy faire étoit rempli de tant d'erreurs, & l'hypocrisie dont le Frere estoit tombé d'accord en le finissant, estoit si formelle, qu'il ne falloit rien y ajoûter. Elle se leva comme si elle avoit appréhendé que le temps ne fût trop court pour achever son voyage, & dissimulant l'horreur qu'elle avoit conçeuë des preceptes d'Hermâne, elle laissa concevoir de grandes esperances à Frere Conrard, qu'elle alloit devenir la plus zelée de ses Sectatrices. Mais certes, il estoit bien deceu dans son opinion. La Princesse ne fut pas si-tost revenue à Rome, qu'elle alla trouver le saint

I 5

Pe-

0314

Pere, & l'assurant avec toute la probité dont il sçavoit qu'elle estoit pourueü, que les Fraticelles estoient des heretiques, & des impies qui cachoit une vie débordée sous un exterieur estudié, elle conjura instamment sa Sainteté, de faire interroger ces gens sur leur doctrine, & de remedier aux desordres qu'elle alloit apporter dans l'Eglise, si on ne se hastoit d'en arrester le cours. L'accusation d'Hortence estoit importante, & elle avoit un grand pouvoir sur l'esprit du saint Pere, mais il estoit si prevenu à l'avantage des Fraticelles, que le credit de la Princesse échoüa contre cette prevention. Deux officiers du Pape, des principaux de sa maison & des plus chers de luy, dont l'un estoit le Beau-frere d'Antonin, avoient épousé deux femmes d'un âge qui n'assortissoit pas au leur. La sœur d'Antonin estoit une jeune personne tres-belle, & tres-enjouée, son mary estoit un Philosophe melancolique, qui estoit presque sexagenaire, & la sœur de cét homme à peu près de son humeur, & d'un âge approchant du sien, avoit épousé un jeune Chevalier Romain, qui l'avoit prise pour son bien, & qui estoit pourveu de beaucoup de mépris pour sa personne: la jeune épouse se plaignoit incessamment des froideurs du vieux mary, & la

vieil

vieille femme ne pouvoit supporter les mépris du jeune époux. Les Fraticelles trouverent le secret d'appaier ce desordre, ils remirent la paix dans ces deux familles, où la guerre sembloit devoir estre aussi longue que la vie des-interessez; & ce trait de prudence leur ayant acquis l'estime particuliere de ces deux hommes, ils avoient mis le saint Pere dans leurs interests. Il reprit donc Hortence aigrement de la facilité avec laquelle elle recevoit ces impressions desavantageuses, & luy défendant de parler jamais des Fraticelles qu'avec respect, il la mit dans une telle colere de voir son autorité balancée, qu'elle jura de n'avoir aucun repos qu'elle n'eût exterminé cette secte: elle redouble ses assiduités aux prieres, & aux assemblées. Bien que le Frere Conrard n'osast encore luy faire part des mysteres secrets, qui se traitoient dans les conferences nocturnes, elle crût en voir assez pour deviner ce qu'elle ne voyoit pas: elle rendoit un compte fidelle à Antonin de ce qu'elle remarquoit, & tirant des aveus ingenus de Valentine, qui confirmoient ses doutes, elle n'attendoit qu'une preuve authentique de ce qu'elle sçavoit, pour se rendre dénonciatrice declarée contre les Fraticelles, lors que le Frere Conrard

16

la

0375

la luy fournit. On estoit alors en ce temps de l'année où suivant la coûtume de Rome on va souhaiter longues années aux personnes de qualité, & on accompagne d'ordinaire ces souhaits de petits presens. Frere Conrard comme le plus regulier, & le plus empressé, fut des premiers à s'acquitter de ce devoir: Il envoya faire son compliment à la Princesse, & luy fit presenter de sa part, un Portrait d'Hermâne, dont la bordure estoit travaillée avec beaucoup d'Art & enrichie de pierres precieuses. Ce nouveau Saint du Paradis d'Epicure, estoit vestu en Fraticelle, il estoit dépeint à genoux devant un Crucifix, le front couronné d'épines, & il tenoit une teste de Mort entre ses bras. Ces mots estoient écrits en gros caractere au bas du Tableau:

QUI L'APPROUVE
DOIT L'IMITER.

Antonin estoit auprès d'Hortence lors qu'elle reçeut ce present, & la Princesse le regardant tendrement; Voyez Antonin, luy dit-elle, comme ces hypocrites abusent des Tableaux de la Penitence; à quelles personnes ils les appliquent, & quels exemples ils nous proposent à imi-

imiter. Ceux qu'ils voudroient que vous suivissiez, Madame, reprit Antonin; mais il ne faut pas les laisser plus longtemps dans la liberté de vous les proposer, il faut presser une perte si necessaire au bien commun de l'Eglise, & les momens que nous differons, sont autant de conjonctures favorables dont nous leur donnons les moyens de profiter. Je n'oserois vous dire ce que je découvre tous les jours de l'abomination de ces miserables: je ne veux pas imiter leur indiscretion en vous declarant des crimes que vous ne sçavez pas: mais croyez-moy, Madame, il n'y a plus de menagement à garder dans cette affaire, & vous répondrez à Dieu des Ames qu'ils corrompent depuis le moment que vous pourrez les perdre justes à celuy où vous les aurez perdus. Mais Antonin, repartit la Princesse toute effrayée, puis-je faire autre chose que ce que j'ay déjà fait? Je leur ay donné l'occasion de me déclarer leurs erreurs: je les ay rapportées au saint Pere, & je les ay appuyées de mon témoignage. Il faut faire plus encore, interrompit Antonin: il faut faire des avances de confiance, qui attirent la leur, & si j'en suis crû, vous écrirez un remerciement à Conrard pour le present qu'il vous

vous a envoyé, qui l'obligera à vous répondre quelque galanterie, & qui le conduira insensiblement dans le piège où il faut tâcher à le faire tomber. Cette proposition fit fremir la sage Hortence, elle enfermoit une espece de trahison dont son ame estoit incapable, & elle ne pouvoit se résoudre à voir une de ses lettres dans les mains de Conrard par quelque motif que ce fust; mais Antonin sçeut si bien luy représenter les necessitez qu'il y avoit d'arrester le cours d'une secte si pernicieuse, & bien que la charité ne luy permist pas de luy dire tout ce qu'il sçavoit des assemblées des Fraticelles, il luy en donna une idée si horrible, qu'elle prit la plume au mesme moment, & écrivit ces mots à Frere Conrard.

D'où vient mon Frere que vous me proposez à imiter des mortifications & des exemples de penitence à suivre? est-ce là le chemin de cette felicité, que vostre Hermâne nous promet? & ne dois-je pas vous accuser d'une défiance injurieuse, quand je voy les marques visibles de vostre estime, si peu conformes à ce que je sçay de vos sentimens.

Qui pourroit exprimer le ravissement de Frere Conrard à la reception de ce billet? Il fit des extravagances que les mon-

mondains les plus emportez auroient honte de faire: & ne voulant manquer cette occasion de déclarer ce qu'il avoit dans le cœur; il fit cette réponse à la Princesse.

Vous jugez mal des sentimens de mon ame, Madame, si vous croyez qu'elle puisse se déguiser avec vous. Penetrez les apparences qui vous abusent, & vous trouverez que c'est mon cœur luy-même, qui s'est dépeint dans le Tableau que vous avez reçu.

Celuy qui apportoit ce billet à la Princesse, avoit ordre de luy dire qu'elle passast une éponge mouillée sur le Tableau d'Hermâne, & comme Antonin avoit voulu attendre la réponse de Conrard, la Princesse & luy firent ce que le Frere avoit mandé de faire, mais ils furent bien surpris de remarquer qu'à mesure qu'ils frottoient le Tableau avec l'éponge, ils en changeoient la forme. L'Hermâne qu'il representoit, n'estoit qu'en détrempe, & dessous cette figure il y avoit un amour couché sur un gazon, dont la teste estoit couronnée de roses, & qui au lieu de la teste de mort du Penitent, embrassoit un panier de fleurs autour duquel estoient écrites ces parolles:

Moins des jardins, que de mon cœur.

Le

Le mot d'Hortensia, signifie chez les Italiens la Déesse du Jardinage, & ainsi ce panier de fleurs faisant allusion au nom que la Princesse portoit, exprimoit une declaration d'amour tres-juste & tres-intelligible. Sans mentir s'écria le pieux Antonin, lors qu'il eut fait cette remarque : Voilà une galanterie bien fine, pour estre d'un Moine. Il est aisé de juger que ce n'est pas son apprentissage ! mais hélas ; poursuivit-il d'un ton plus serieux : il a dit plus vray qu'il ne pensoit, lors qu'il a mandé que ce Tableau estoit le Portrait de son cœur. Quand on regarde les actions des hypocrites en détrempe, ce n'est que croix & que mortifications, mais si on passe l'éponge de la penetration sur ces apparences trompeuses, on découvre qu'elles cachent les vices les plus detestables. A ces mots il prit le Tableau & le billet des mains de la Princesse & il la supplia de trouver bon qu'il les portast à son Beau-frere, afin de commencer par luy à détromper les gens préoccupez. Le zele d'Hortence la poussoit à faire voir ce Tableau au saint Pere plustost qu'à aucun autre, comme estant celuy qui devoit punir les faux Freres de leur hypocrisie ; mais outre qu'Antonin ne croyoit pas le Tableau suffisant pour détromper sa Sain-

Sainteté, il craignoit de faire tort au mary de sa sœur, s'il déclaroit son erreur sans luy avoir donné le temps de prevenir les reproches qu'elle meritoit. Cette precaution fut mesme utile à plus d'un usage : car le Beau-frere trouva d'abord des raisons si apparentes, pour défendre Frere Conrard, qu'il auroit rompu ce second coup comme le premier, s'il avoit parlé en presence du saint Pere. Ce qu'Hortence publioit des impietez de ces Freres, estoit, disoit-il, des points de doctrine qu'elle avoit mal expliquez : le Tableau estoit un emblesme pieux, qui exprimoit que les veritables Penitens trouvoient des fleurs dans les mortifications les plus austeres : Les paroles qui étoient écrites autour du panier l'embarassoient un peu, mais il assuroit que Frere Conrard y donneroit un sens innocent, si on le luy demandoit, & poussoit la patience d'Antonin à bout par cette opiniatreté. Mais, luy dit le S. Homme, voulez-vous que je vous fasse entendre Frere Conrard parlant d'amour à la Princesse Hortence, & luy disant des choses directement opposées à la doctrine de l'Eglise ? Vous ne sçauriez avoir fait cela, luy dit le Beau-frere, le Superieur des Fraticelles est trop pieux & trop avisé pour estre capable de cette faute. Mais enfin si je fais ce que

que je vous propose, poursuit Antonin, que direz-vous? Je diray que mes sens me trompent, reprit le bon-homme; ou s'il faut qu'ils ne me trompent point (ce que je ne croy pas possible) je diray que je suis enchanté presentement: car je vous avouë que je croirois plustost n'estre pas ce que je suis, que de croire Frere Conrard autre que ce qu'il doit estre. C'est assez, repliqua le discret Antonin, laissez-moy conduire cette affaire, & contentez-vous de garder le secret sur ce que je viens de vous declarer: je faisois un scrupule de publier ouvertement la honte de cette Communauté. L'habit qu'elle porte me forceroit à garder encore des mesures, & j'aurois voulu les attaquer sur quelques points de doctrine, sans découvrir le déreglement de leurs mœurs, mais puis qu'on ne peut vous ouvrir les yeux que par un éclat que j'esperois d'éviter, & qu'au mépris du respect que vous devez à la sœur du saint Pere, vous vous déclarez le Protecteur des gens qu'elle attaque; il faut vous convaincre par vostre propre connoissance. La Princesse est discrete & charitable, & par tout autre motif que celuy de la charité mesme, j'aurois de la peine à la faire refoudre au fracas où vous la forcez, mais quand je luy auray fait confide-

siderer l'interest que j'ay dans ce desordre, j'espere de la bonté qu'elle me témoigne, qu'elle ne trouvera rien de trop difficile pour le faire cesser. Antonin tint religieusement à son Beau-frere, ce qu'il luy avoit promis. Il vint voir la Princesse le lendemain, il l'affura que les Fraticelles corrompoient la plus grande partie des plus illustres Dames de Rome sur le pretexte de leurs prieres nocturnes, qu'en feignant de leur apprendre la maniere de faire l'oraison, ils les détournoient dans des lieux particuliers, où ils les seduisoient par toute sorte de paroles flateuses, & de preceptes heretiques; & finissant cette relation par une remontrance, qu'elle estoit l'unique personne sur qui le Ciel jettoit les yeux, pour purifier le monde de l'infection de ces hypocrites; il la conjura de ne pas trahir les desseins de Dieu, & de vouloir attirer Conrard à un rendez-vous, où il pût estre convaincu de tous ses crimes à la fois. Cette priere effraya d'abord la pudeur de la Princesse, mais Antonin l'appuya de tant de raisons, qu'il fit consentir Hortence à ce qu'il souhaitoit. Elle commence donc à faire comprendre au Frere Conrard qu'elle avoit tres-bien entendu le sens de son billet, que s'il estoit conforme aux sentimens de l'ame

fide-

du

du Frere, il ne l'estoit pas moins au sentiment de la sienne; & flatant l'erreur de cet homme par mille demonstrations de tendresse qui auroient seduit la prudence mesme, elle obtint de sa confiance qu'il viendroit la trouver un soir dans sa chambre déguisé en Matrone Romaine. Elle exigèa de luy ce déguisement, tant parce qu'il marquoit mieux la débauche du faux Frere, que par un reste de respect pour l'habit Religieux, qui ne luy permettoit pas de l'exposer aux suites de cette entreveuë. Cette Mascarade parut d'abord suspecte au Frere Conrard: il ne pouvoit se résoudre à quitter son habit: Quelque Pelerin sans logement, le besoin d'apprendre la volonté d'un mourant, ou d'aller consoler une famille affligée, fournissoient des pretextes pour les sorties les plus indifferentes: mais la Princesse sceut si bien luy représenter, que le nombre de ses domestiques estoit trop grand pour luy permettre de cacher un Religieux une nuit entiere dans son Palais, s'il n'estoit déguisé sous quelque apparence qui détruisist le soupçon, qu'enfin il consentit au déguisement. Il auroit trouvé plus de sureté à voir la Princesse dans son Convent, & il ne manquoit pas des commoditez necessaires pour la voir à l'heure qu'il luy auroit plu

plu de choisir, mais elle feignoit exprés un mal de jambe qui fermoit la bouche au Fraticelle. Voilà donc le jour de l'assignation amoureuse pris & arrivé. Le Beau-frere d'Antonin fut mis dans un cabinet proche du lit d'Hortence, d'où on entendoit tout ce qui se disoit dans la ruëlle, & estoit accompagné de son camarade de prevention. La Princesse voulut attendre le Fraticelle dans son lit, afin de mieux luy persuader l'incommodité qu'elle feignoit, & Conrard estant bien-aïse de la trouver en cet estar, loüal l'amour dans son cœur, de cette favorable conjoncture. Hé bien mon Frere, luy dit Hortence d'un air engageant, que direz-vous de la tendresse que je vous témoigne? n'avouerez-vous pas qu'elle est extrême, après ce qu'elle me force à faire pour vous; Madame, luy dit Conrard en se baissant respectueusement, je n'attendois pas moins d'une comme vous l'estes qu'une bonté infinie; mais s'il est permis à vostre plus zelé serviteur, l'humble Conrard, de vous déclarer des veritez que vous ne scavez peut-estre pas, vous n'estes pas la seule Dame qui a eu de ces sortes de bontez pour luy, celles qui l'ont favorisé ne tenoient pas le rang que vous tenez, & n'estoient pas si parfaites que vous l'e-

l'estes, mais elles n'estoient pas sans me-
 rite, & les charmes de leurs personnes
 auroient pû faire la felicité des courtifans
 les plus fortunez. C'est dequoy d'autres
 gens que vous m'ont déjà assurée, reprit
 Hortence, & je vous avouë que cette
 consideration a beaucoup contribué à
 vous faire obrenir le rendez-vous que je
 vous donne. Si j'avois esté la seule que
 vous eussiez entreprise, j'aurois eu de la
 peine à me resoudre à faire ce que je
 fais, mais Valentine m'a protesté que
 j'avois tant de compagnes, que cette
 protestation a vaincu mes scrupules. La
 Princesse disoit vray, sans que Conrard
 s'en apperceust. C'estoit en effet ce que
 l'illustre Antonin luy avoit appris de la
 débauche des Fraticelles, qui l'avoit fait
 resoudre à les perdre par une voye si op-
 posée à son humeur, mais pour ne pas
 commettre le nom de ce saint Homme,
 elle citoit celui de Valentine, & Frere
 Conrard sçachant bien que Valentine
 pouvoit découvrir beaucoup de leurs af-
 faires, si elle le vouloit: il ne fit aucune
 difficulté d'avoüer à Hortence ce qu'il
 crût qu'elle sçavoit déjà. Il est vray, Ma-
 dame, luy dit-il en faisant l'agreable,
 que soit constellation, soit quelque petit
 merite dont j'oserois me vanter, il ne
 m'échappe guere de personne que je juge
 di-

digne d'estre retenuë. Mais comment
 faites-vous pour les gagner? interrompit
 Hortence: car pour moy, je me suis ren-
 duë à vos soins, & aux marques de vo-
 stre amour, mais il n'est pas possible que
 vous fassiez pour chaque femme de Ro-
 me en particulier ce que vous avez fait
 pour moy. Le loisir de vostre vie n'y suf-
 firoit pas, & vos revenus ne pourroient
 fournir aux presens que vous auriez à
 faire. Aussi est-il vray, Madame, reprit
 le Frere, que nous ne traitons pas tout le
 monde comme nous avons traité la Gran-
 de, l'Incomparable Princesse Hortence:
 Mais, Madame, ces petits secrets de
 nostre Communauté pourroient se re-
 mettre à un autre temps. Non, mon Fre-
 re, reprit la Princesse qui reconnut le
 dessein de Conrard, apprenez-moy de
 grace toutes les ruses dont vous vous ser-
 vez; les mesures que vous gardez avec
 les maris, les suretez que vous prenez
 contre l'indiscretion, & la legereté na-
 turelle de la plus grande partie de nostre
 sexe. J'ay un desir extrême de sçavoir
 toutes ces choses; & vous ne sçauriez ja-
 mais me donner une marque d'amour
 qui me soit plus agreable que l'effet de
 cette confiance. Si la Princesse Hor-
 tence avoit esté une simple Dame Ro-
 maine; elle auroit en vain témoigné de
 l'im-

l'impatience de sçavoir les ruses des Fraticelles, Frere Conrard l'auroit contraincte à remettre cette conversation, mais on ne traite pas avec la sœur d'un Pape vivant comme avec une particuliere. Il falut qu'il obeïst à ses ordres quelque peine que cette obeïssance luy causast. Madame, luy dit-il, nostre maxime generale, c'est de guerir les Dames des erreurs du Christianisme par les preceptes de nostre Hermâne, & de leur oster la crainte de perdre leur reputation sur l'interest que nous avons à la conserver. Qu'on oste à toutes les femmes ces deux considerations de Dieu, & de leur honneur: il n'y en a guere sur la terre, qui ne se resolût sans peine à faire l'amour: & quand nous en trouvons de plus difficiles, nous nous servons de moyens plus delicats. Alors le Fraticelle poussant sa confiance jusques aux particularitez les plus secretes de leurs maximes galantes, il n'y eut maniere ingenieuse de donner un billet, dont il n'apprit un nouvel usage à la Princeesse, present de Bigot dont il n'enseignast l'art de le convertir en present de galanterie, couleurs de pieté qu'il n'appliquast à la débauche, & passant du dénombrement des expediens, au dénombrement des personnes sur lesquelles ils avoient agy, il mit les

fem-

ruë, qui alloit à une devotion, où je n'estois pas en humeur de la suivre, & n'ayant pas rencontré deux ou trois Dames chez elles, j'allay attendre le retour de la Reyne dans le jardin du Palais. J'avois promis mon carosse à une de mes amies ce soir là; de sorte que je le luy envoyay, si-tost que je fus dans le jardin; & choisissant les endroits les plus reculez, je m'amusay à entretenir solitairement mes pensées. Mais, Madame, admirez le caprice de la destinée, j'estois seule, il n'y avoit aucune personne de mon train à la porte du jardin, j'estois masquée & cette année 1310. on portoit les masques tres-petits en France: par hazard mon mary & Colonne passerent proche du lieu où j'estois, & Nogaret voyant une femme d'assez bonne mine, qui se promenoit seule dans ce jardin, il luy prit envie de l'acoster. Il n'avoit jamais veu l'habit dont j'estois vestuë, & il m'avoit laissée couverte d'un autre lors qu'il étoit sorty; de sorte que n'ayant aucun soupçon de la verité, il debuta par un éloge tres-galant, de ce qu'il voyoit de ma personne. Cette rencontre me parut singuliere, je voulus m'en divertir, je déguisay le ton de ma voix le mieux qu'il me fut possible, & contrefaisant la plaideuse de Province, qui ne sçavoit aucune des particu-

L

la-

laritez de la Cour, je seconday si bien l'erreur de Nogaret, qu'il ne luy vint jamais dans l'esprit que je fusse autre que ce que je me disois estre. Le voila sur les louanges, & sur les protestations: il admireroit tantost ma taille, tantost la forme de ma gorge; mes cheveux estoient les plus beaux qu'il eust jamais veus, mes yeux, mon action, ce qu'il remarquoit du bas de mon visage, tout l'enchantoit. Colonne avoit beau le tirer par la manche, pour faire cesser une conversation dont il commençoit à craindre les suites, il ne pouvoit l'arracher d'auprès de moy, il vouloit me suivre au bout du monde, & pour le trancher court, il sortit de ce jardin le plus amoureux de tous les hommes. Colonne regardoit cette maniere avec compassion: j'entendois qu'il le conjuroit en Italien que vous voyez que je parle assez bien, de ne pas s'amuser à une avanturiere qui n'estoit peut-estre rien moins que ce qu'elle paroissoit, que Paris estoit tout remply de ces sortes de personnes qui faisoient les prudes & les innocentes, bien qu'elles en sceussent plus que ceux qu'elles interrogeoient, & qu'il se rendroit la risée de toute la Cour, si on decouvroit qu'il eust seulement parlé à cette inconnue, le temps qu'il y avoit qu'il luy parloit:

mais

mais Nogaret avoit l'oreille bouchée à toutes ces considerations. Il auroit juré sur ma mine que j'estois aussi sage qu'en effet je l'estois, & s'opiniâtrant à vouloir me remener chez moy pour apprendre ma maison, j'eus besoin de tout le pouvoir que je commençois à avoir sur son esprit pour l'obliger à permettre que je me retirasse avec liberté. Je luy dis que j'avois un mary jaloux qui ne souffroit point de gens tels que luy dans sa maison, que je jugerois de l'effet que j'avois produit sur son ame par la deference qu'il auroit pour mes volontez, qu'il se contentast de penser que j'estois une femme reconnoissante, & que je scaurois bien le recompenser un autre jour, de la curiosité qu'il me sacrifieroit. Il se retira flaté de cet espoir, & moy ayant trouvé le secret de marcher sur le pied de Colonne, je luy fis signe que je voulois luy dire quelque chose. Il me suivit à un endroit que je luy marquay de l'œil, & Nogaret ayant trop de crainte de me déplaire pour l'accompagner, il l'attendit au bout de l'allée, tres-impâtient de sçavoir ce que je luy voulois dire. Colonne, luy dis-je lors que je jugeay que mon époux ne pouvoit nous entendre; je suis Madame de Nogaret. Il pensa faire un cry à ce nom,

L 2

mais

mais luy serrant la main, Taisez-vous luy dis-je, cette intrigue icy est assez plaisante pour estre poussée plus loin, cherchez un carosse inconnu qui me reconduise chez moy, & venez me prendre icy le plustost que vous pourrez, nous rirons à loisir de ce qui vient d'arriver. Colonne retourne trouver Nogaret si remply du desir de rire, qu'à peine pouvoit-il le surmonter. Il dit à mon époux abusé que je m'estois enquisse de sa maison, & des moyens dont il falloit se servir pour luy écrire, & l'ayant accompagné jusques à l'appartement du Roy, il s'échappa de luy adroitement, il prit le premier carosse de connoissance qu'il trouva dans la Cour, & il vint me chercher où il m'avoit laissée. Ce Romain estoit amy parfait de mon époux, & dans toute autre occasion que celle-là, je n'aurois pas obtenu de luy de faire une trahison à Nogaret, mais il auroit crû luy rendre un service considerable s'il avoit rallumé sa passion pour moy, & il regardoit cette galanterie comme un moyen innocent. Si-tost que je fus dans mon appartement je quittay l'habit que j'avois, je défendis à mes femmes de le laisser voir à personne, & de dire que je l'eusse porté: & reprenant celuy que Nogaret m'avoit veu le mesme matin, je consultay avec Colonne sur les moyens

de

de faire durer nostre Comedie. J'estois absolument insensible au mépris de mon mary, & je ne m'attendois pas à le faire cesser par cette ruse, mais je trouvois l'histoire réjouissante, & je voulois la pousser jusques au bout. Je ne me fusse pas avisée de l'inventer, mais puis que le hazard avoit esté si ingenieux, je voulois le seconder. Colonne me fortifia dans cette pensée, & retournant trouver Nogaret, il luy dit autant de bien de moy qu'il luy en avoit dit de mal avant que de me connoistre. Sans mentir, luy disoit-il, cette inconnue que nous avons veüe dans ce jardin est bien faite, je ne voy rien icy qui égale sa bonne mine, & si ce que son masque nous a caché est aussi beau que ce qu'il nous a laissé voir, c'est la beauté du monde la plus parfaite. Nogaret l'embrassoit à cét aveu, comme s'il luy eust rapporté quelque grand avantage, & le conjurant de luy aider à découvrir la Dame masquée, il luy avouoit qu'il n'avoit jamais esté si amoureux qu'il l'estoit. Je fortifiay cette passion par deux ou trois entreveuës, où j'avouë que je faisois de mon mieux pour triompher de l'erreur de mon susceptible mary. Nous estions alors aux Carmentales, que nous appellons en France le Carnaval. Dans ce temps les François vont masquez

L 3

par

par les ruës & dans les assemblées, & la paix ayant esté conluë entre l'Estat Ecclesiastique, & le Roy Philippe environ dans cette saison; elle fut plus remplie de divertiffemens cette année-là, que les autres. La maniere dont nous vivions Nogaret & moy, ne nous permettoit pas d'estre souvent de mesme partie, nous avions chacun nostre societé à part; & quand il estoit sorty avec sa compagnie, je m'habillois d'habits qu'il ne pouvoit reconnoistre, & ne menant avec moy que des filles, auxquelles je défendois absolument de me nommer, j'allois le poursuivant d'assemblée en assemblée pour luy faire de nouvelles blessures. Le changement que le masque apporte à la voix, déguisoit la mienne d'une telle sorte que Nogaret ne me regarda jamais que comme l'Inconnuë du jardin; & dans cette qualité je ne disois pas une parole dont il ne parût enchanté. Il me conjuroit par tout ce qu'il pouvoit imaginer de plus pressant, de luy donner les moyens de me voir chez moy, mais le mary jaloux que j'avois cité en nostre premiere conversation, me tiroit d'affaire là dessus; & quand de la proposition des visites, il se retranchoit à celle de me laisser voir seulement, je disois que je me déffois des gens de la Cour,

Cour, que je voulois l'éprouver encore quelque temps avant que de me découvrir à luy, & que s'il s'opiniâtroit à me voir, ou qu'il entreprist de me faire suivre, je changerois de maison le lendemain, & me cacherois si bien à l'avenir, qu'il pourroit me tenir pour perduë. Cette crainte le faisoit demeurer dans les termes où je voulois qu'il fust, mais pour le recompenser de sa soumission, je luy donnois souvent de mes lettres, que Colonne faisoit copier & je prenois ses réponses. Je me souviens que ces lettres donnerent matiere à une bizarre aventure. Nogaret en perdit une, & ce que je luy disois du mary supposé, luy faisant apprehender qu'elle ne fust trouvée par des gens suspects, il s'avisa d'une plaisante ruse pour éviter cet inconvenient. Il en fit faire plusieurs écrites de caracteres differens, & il les fit glisser dans les poches de tous les hommes de la Cour qu'il sçavoit estre gens à bonne fortune. Je ne sçaurois vous représenter, Madame, combien cette plaisanterie apporta de trouble à la Cour. Tous ces billets estoient amoureux, les uns estoient doux, & les autres emportez. Il y en avoit qui exprimoient de la jalousie, & du dépit, quelques-uns estoient des remercimens, mais presque tous donnoient des rendez-vous;

vous ; de sorte , qu'on ne voyoit autre chose aux promenades , que les galans à billets , qui venoient à l'assignation , qu'ils croyoient avoir reçuë. Cela fit des querelles , & des divorcees. On deméloit les intrigues pour deviner , si un tel billet n'estoit point d'un tel ou d'une telle , on cherchoit les experts en écriture , pour verifier les caracteres ; & à dire vray , si l'intrigue de Nogaret & de moy avoit esté une vraye affaire , sa precaution n'auroit pas esté inutile : car le billet fut trouvé par un de ces jeunes gens indiscrets , qui l'ayant veu sortir de la poche de Nogaret , & voyant qu'il parloit d'amour , me l'apporta , croyant comme je le pense qu'il tireroit quelque avantage de cette indiscretion. Je ris de bon cœur , quand je vis ce billet , & l'action de celui qui me le presentoit : je le remerciay de ce service , comme s'il avoit esté fort important , & courant à la chambre de Nogaret ; Tenez Seigneur , luy dis-je , en luy rendant le billet , & en contrefaisant la jalouse , ayez plus de soin une autrefois des lettres amoureuses que vous recevez : en voilà une qui est tombée de vostre poche en bonne compagnie , & il n'est pas d'un homme aussi discret que vous l'estes , de laisser courir dans le monde des lettres de ce caractere. Nogaret rougir

à la veuë de cette lettre , mais la piece qu'il avoit faite luy fournissant un pretexte de dissimulation : Ce sera sans doute , reprit-il froidement , quelques-uns de ces billets qu'on a pris plaisir à jeter dans les poches de tous les gens de la Cour : & alors l'ouvrant comme s'il ne l'avoit jamais veuë , il y leut ces paroles.

Ouy , mon Brave , je croy pouvoir estre aimée. Je suis assez belle pour concevoir cette opinion , & ce n'est pas de mes charmes dont il faut me persuader. Je les connois mieux que vous ne les connoissez , mais je doute qu'on puisse aimer ce qu'on n'a jamais veu. Pour vous , il n'est pas extraordinaire que je vous aime , je sçay qui vous estes , & je vous voy tous les jours à découvert , mais que sçavez-vous , si ce que mon masque vous a caché , ne vous dégouteroit point de ce qu'il vous a laissé voir ? Les femmes sont de grandes trompeuses , & peut-estre au moment que vous m'aimez avec tant d'ardeur sans me connoistre , je vous serois la personne du monde la plus indifferente si vous me connoissiez bien.

Sans mentir , s'écria Nogaret après avoir leu cette lettre , voilà un billet bien galant , & que ce soit une feinte , ou que ce soit une verité , la personne qui l'a écrit doit estre infiniment spirituelle. Je pensay

éclater de rire à cet aveu de Nogaret, mais n'estant point encore lasse de cet innocent divertissement, je me contrainis, & je luy dis sans m'émouvoir; Que trouvez-vous de si extraordinaire dans cette lettre? Ce que j'y trouve? s'écria mon mary d'un ton d'exclamation; tout, Madame, le sens, le tour, l'expression, la delicatesse des pensées. Certes, repartis-je avec la mesme froideur, je ne voy rien que de tres-commun dans tout cela. Je ne me picque point de bien écrire, mais je gagerois que j'écriray une lettre comme celle-là; quand il me plaira. Nogaret me regarda avec un mépris qui pensa me faire perdre contenance, & levant les yeux, & les épaules, comme s'il eust eu compassion de ma vanité, il la trouva si injuste qu'il ne daigna m'honorer de sa réponse. Il sortit sans me dire un mot, & il alla chercher son cher Colonne, pour luy faire le recit de ce qui s'estoit passé. J'eus souvent de ces sortes de regales pendant que le Carnaval dura; mais le voyant prest à finir & Nogaret me pressant tous les jours de soulager ce qu'il appelloit son martyre. Je me resolu à conclure cette Comedie, en me laissant voir à luy; & luy donnay un rendez-vous en une maison de campagne, qui estoit à une lieuë de la Ville, où je luy dis
que

que j'avois obtenu permission de mon mary d'aller passer quelques jours. Il pensa mourir de joye quand il entendit ces paroles, il me serra la main avec un transport qui luy fit oublier qu'il me la meurtrissoit, & depuis le soir où je luy donnay cette assignation, jusques au jour où il devoit s'y rendre, il goûta si peu de repos, qu'il m'en faisoit pitié. Il s'enuyoit par tout, il changeoit de place de quart d'heure en quart d'heure. J'apprenois de ses gens qu'il ne dormoit plus: mais enfin ce jour tant souhaité arriva. Nogaret ne devoit se rendre au rendez-vous, qu'après le Soleil couché, & cependant il entra dans ma chambre tout habillé, avant que l'aurore fût levée. Je feignis d'estre surprise de cette diligence, & je luy demanday ce qui la causoit. J'ay un ordre du Roy à executer, me dit-il, qui m'oblige à me tenir prest tout le jour pour le recevoir. Ce mensonge me fit sourire, & voulant mettre nostre menteur en peine. Cét ordre vous empêchera-t'il de venir souper ce soir à une maison où j'ay promis de vous mener? luy dis-je. Oüy sans doute, il m'en empêchera, reprit Nogaret precipitamment: car ce ne sera, peut-estre, que ce soir que je l'exécuteray. Hé quoy, repartis-je, vous vous habillez avant le jour, pour une affaire que
L 6 vous

0387

vous croyez ne faire que cette nuit? Vous sçavez ma delicateſſe, reprit mon diſſimulé, ſur ce qui concerne l'obeiſſance que je dois à mon maiftre. J'aime mieux eſtre preſt douze heures pluſtoſt qu'il ne faut que de me faire attendre un moment. Hé Seigneur, luy dis-je, en prenant une de ſes mains, ſoyez de ma partie, je vous en conjure, je ne ſuis pas accouſtumée à vous faire ſouvent des prieres ſemblables, mais je vous avouë que vous me mettez au deſeſpoir, ſi vous me refuſez celle-cy. Nogaret avoit conſervé beaucoup de reſpect pour moy: quand ſous le nom de la Provinciale j'avois voulu ſçavoir ſes ſentimens ſur la femme; il m'avoit touſjours fermé la bouche, en me diſant, que c'eſtoit une choſe ſacrée pour leur intrigue: Je n'ay plus aucune paſſion pour elle, me diſoit-il ingenuëment, mais je l'eſtime aſſez pour mourir pluſtoſt que de ſouffrir qu'on en diſt du mal, & je croy que vous n'aimeriez pas à en dire du bien. Cét époux ſi moderé ayant donc à me reſuſer une choſe que je luy demandois avec tant d'inſtance, il colora ce reſus de raiſons les plus apparentes qu'il pût trouver, mais je ne me rebutois point, je faiſois des careſſes, j'y mélois des reproches, je luy demandois cette complaiſance comme la ſeule que je luy demanderois.

ja

jamais. Helas; je ne m'attendois pas à l'obtenir, je ſçavois aſſi bien que luy meſme ce qui l'obligeoit à me la reſuſer, mais je prenois plaisir à luy donner un peu d'inquietude pour le punir du mépris que je voyois qu'il avoit pour moy. Il partit donc pour ſon aſſignation amoureuse, malgré mes plaintes & malgré mes reproches, & pour ne donner aucune connoiſſance de ſa route, il ne voulut pas prendre un cheval de ſon écurie, mais ſ'en faiſant amener un de louage, à un endroit détourné, il ſe mit ſans aucune ſuite ſur le chemin de la maiſon, que je luy avois marquée. Je l'y devanceay de quelques heures: car outre qu'il avoit eſté obligé d'attendre la nuit, & que j'eſtois ſortie aſſi-tôt après midy, il luy arriva un accident aſſez fâcheux. Il eſtoit tres-mal monté, & ſes belles penſées l'occupoient ſi fort qu'il regardoit rarement où ſon cheval mettoit les pieds, il eſtoit tard, comme je vous ay marqué, & nous n'eſtions encore qu'au commencement du Careſme: il ſe planta dans le milieu d'un boubier, d'où il eut des peines extrêmes à ſe retirer. Si ce mal-heur fût arrivé à un amant ordinaire, il n'auroit pas eſté ſurprenant, l'amour prend ſouvent plaisir à ſe joüer ainſi de l'impaticence des gens amoureux, mais de voir qu'il arrivoit à un mary,

qui

qui alloit en rendez-vous avec sa femme, & que cette mesme Dame qu'il poursui-voit avec tant d'ardeur sans la connoistre, & qu'il alloit chercher au peril de plusieurs aventures fascheuses, estoit tous les jours à sa disposition dans sa maison, c'estoit là le plaissant de l'aventure, & voilà ce qu'on peut dire qui n'estoit jamais arrivé. Le pauvre Nogaret se voyant dans une bourbe puante, qui commençoit à luy glacer les jambes, & se trouvant sur une masette outrée, qui ne sentoit ny la main ny l'éperon, faisoit mille vœux secrets à l'amour pour obtenir de luy qu'il le tirast de ce vilain lieu. Il vouloit se jeter dedans, & essayer de se sauver à pied, mais outre que cette bouë estoit grasse & profonde, il n'avoit point d'habit pour se nettoyer: il perçoit les flancs de sa Roce, il juroit, il murmuroit, mais il eust longtemps juré & murmuré inutilement, si l'officieux Colonne ne fust arrivé à son secours. Ce prudent homme jugeant bien que l'éclaircissement de Nogaret & de moy ne pourroit se faire sans quelque aigreur; venoit remedier par sa présence, aux suites que cette aigreur pourroit avoir. Nogaret le reconnût au clair de la Lune qui estoit levée, il luy cria qu'il vinst à luy, & Colonne s'estant approché; Ha; mon cher amy, luy dit-il d'une voix que

la colere & le froid rendoient tremblante, tirez-moy d'icy je vous en conjure, je n'en puis plus, & il y a deux heures que je suis dans ce borbier. Colonne le reconnoissant, & le voyant dans cet estat, pour une aventure, qu'il sçavoit qui le meritoit si peu, trouva cette rencontre si plaisante, qu'il ne pût répondre à son amy que par un grand éclat de rire. Comment, luy dit Nogaret tout en colere, c'est ainsi que vous me secourez dans les occasions où j'ay besoin de vostre service? Et quel service voulez-vous que je vous rende? reprit Colonne en riant toujours: Je ne suis ny deffricheur, ny marinier, & il faudroit tous les outils de l'un ou de l'autre pour vous arracher d'où vous estes: que faites-vous dans ce lieu-là? qui vous y a amené? & comment courez-vous ainsi les chemins seul, sans équipage & sur une masette comme la vostre? Nous répondrons à ces questions une autre fois, reprit Nogaret outré de dépit & de honte: il ne s'agit pas de cela presentement, tâchez seulement à me tirer d'où je suis, je vous en conjure. Colonne descendit de cheval, il prend la masette par la bride, crie, bat cette pauvre beste, & enfin il fait tant par ses travaux qu'il la fait approcher d'un endroit, d'où Nogaret pût se jeter à terre. Quand

0389

il y fut, ils allerent ensemble à un village
prochain, où mon mary se fit décroter,
& d'où Colonne envoya chercher une
autre monture: car la masette estoit ex-
pirante, & l'impatience de mon époux
ne luy permettant pas d'attendre que le
cheval qu'on avoit envoyé querir, fût ve-
nu, il prit celuy de son amy, & vint à toute
bride, où il y avoit si long-temps qu'il se
desiroit. J'estois au lit quand il arriva; car
voyant l'heure de l'assignation passée, &
n'osant me commettre à retourner seule
la nuit à Paris; je m'estois resoluë à de-
meurer en cette maison, estant bien assu-
rée que je justifierois cette absence en
temps & lieu. Le transport de Nogaret
fut si grand, lors qu'il se vit seul dans une
chambre avec moy, qu'il ne s'avisa pas
d'abord de faire apporter la lumiere pro-
che de mon lit. Il se mit à genoux, &
prenant une de mes mains, il la baisoit
avec tant d'amour & tant de joye, que
je craignis qu'il n'y succombatt. J'avouë
que je portay envie à son erreur, & que
j'aurois eu beaucoup d'obligation au ha-
zard, s'il avoit fait en ma faveur ce qu'il
faisoit en la sienne: je n'aurois pas voulu
commettre un crime, mais j'aurois bien
souhaité que quelque enchantement pa-
reil à celuy de mon mary, m'eust fait
trouver dans ses caresses le plaisir qu'il
sen-

sen-
toit en me les faisant. Mais quand
après ces premiers momens de trouble &
de transport, il vint à tirer entierement
mon rideau, & que dans cette Inconnuë
si tendrement aimée, il vit cette mesme
femme qui luy estoit si indifferente: O
Dieux s'écria-t'il, ce n'est que ma fem-
me, & se reculant de quelques pas,
comme pour mieux s'éclaircir de son
doute, il se laissa tomber sur un siege si
touché & si surpris de cette avanture,
qu'il sembloit qu'il fût devenu immobile.
Non, luy dis-je froidement, ce n'est que
vostre femme, vous voyez comme il est
dangereux de s'abandonner à la conduite
de son cœur; vous n'aurez jamais soup-
çonné le vostre de l'erreur qu'il a com-
mise, & Mariane vous est si indifferen-
te sous le nom de Madame de Nogaret,
que vous ne pouvez comprendre qu'el-
le vous ait charmé sous une autre forme.
Je suis pourtant cette mesme Dame mas-
quée, qui vous prevint d'une inclination
si violente, lors que vous la vîtes dans les
jardins du Palais. Cette taille, ces yeux,
cette gorge: enfin toute cette person-
ne si ardemment désirée sans estre con-
nuë de vous, est celle là mesme que vous
regardez avec tant de mépris depuis que
vous la connoissez. Je vous l'avois bien
mandé dans le billet que vous perdistes,
que

que vostre passion cesseroit si-toft que vous me verriez. Je ne scay si Nogaret pressé de ces reproches ne pût les supporter plus long-temps, ou si le dépit d'avoir esté deceu augmenta l'horreur qu'il avoit témoignée pour ma veuë, mais il sortit de la chambre brusquement, & se faisant donner son cheval, il reprit le chemin de Paris aussi mal satisfait de son assignation amoureuse qu'il avoit crû devoir en estre content. Colonne arriva un moment après le départ de mon époux : je luy racontay ce qui s'estoit passé à nostre entreveuë, & j'appris de luy ce qui estoit arrivé à Nogaret dans son voyage. Je ne pûs m'empêcher de rire quand je me le representay dans son borbier, mais un retour de tendresse succedant à ce premier mouvement, je renvoyay Colonne après luy, craignant qu'il ne luy arrivast quelque nouvel accident. J'avois regardé cette intrigue comme un jeu, & j'esperois que Nogaret la regarderoit de mesme, mais je fus deceuë dans mon opinion. Il eut une telle rage d'avoir esté trompé qu'il ne m'a jamais pardonné cette tromperie. Colonne avoit beau luy représenter que c'estoit le hazard qui l'avoit commencée, & que si l'un de nous deux avoit sujet de se plaindre des suites; c'estoit moy & non pas luy. Il répondoit

à ces remontrances; que j'estois une dissimulée, & qu'une femme capable de se déguiser de cette sorte, le seroit aussi des infidelitez les plus horribles, si elle entreprenoit de les faire. Voyant donc que je ne pouvois l'adoucir, je luy ay fait proposer de venir jouir du Privilege que vous accordiez à tous les époux mécontents. Le rang qu'il tenoit en France luy faisoit envisager cette proposition avec repugnance, mais les maris chargés de femmes qu'ils n'aiment pas, ne trouvent rien d'impossible pour s'en délivrer. Nous avons quitté nostre patrie, nous voicy dans vostre Cour. Mais, Madame, admirez la bizarrerie de mon étoile, la liberté où je suis de me separer de Nogaret, me fait trouver cette separation insupportable. De grace, ma grande Princeesse, poursuivit Mariane en se jetant aux pieds de Marguerite; obtenez du Prince Dulcin, qu'il n'accorde point à mon époux la permission que je scay qu'il luy demande. Comme je l'ay imité dans son dégoust, peut-estre suivra-t'il mon exemple dans mon retour. La nécessité de nous aimer a fait naistre nostre antipathie, la liberté de nous haïr, doit rallumer nostre passion.

Mariane ne se trompoit pas quand elle parloit de cette sorte. A peine sa priere

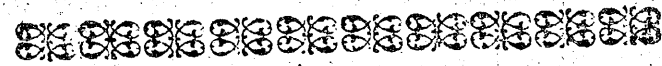
finis

0391

finissoit, que Dulcin vint demander à Marguerite de la part de Nogaret, ce que Mariane conjuroit Marguerite de demander au Prince de la sienne. Cét époux, & cette épouse se reprirent avec autant d'amour qu'ils s'estoient pris la premiere fois, & leur exemple ayant esté suivy de beaucoup d'autres, ils ramenerent en France plusieurs maris & plusieurs femmes, qui renoncèrent au privilege de divorce, & qui publierent que le desir de changer cesse entierement si-tost qu'il est permis de le faire. Ils agirent tous en gens de bon sens d'en user de cette sorte, ils auroient esté contraints de faire par force, ce qu'ils firent de leur propre volonté: car le Pape Clement V. ayant esté averty de ce qui se passoit en Lombardie, & ne trouvant pas cette nouvelle loy conforme à celle du Christianisme, leva une puissante armée, & l'envoya contre Dulcin, sous la conduite du Legat son Neveu: Le Legat le vainquit, le contraignit à renoncer à son erreur, & tira ses sujets du libertinage, où ils commençoient à se plonger.

*Ce fut un grand mal-heur pour le steclé où nous sommes,
A: besoin que l'Hymen auroit d'un tel secours,
Je connois nombre de nos hommes
Qui seroient s'ils l'osoient, les Dulcins de leurs jours.*

H I S



HISTOIRE IX.

Dom Pedre Roy de Castille.

Pendant que Marguerite pleuroit les victoires du Legat, & que quelques époux craignant les suites de la guerre, se hastoient prudemment de jouir du privilege; Dom Pedre Roy de Castille s'appliquoit dans son Estat l'usage de la liberté qu'on détruisoit dans celuy des Lombards. Il avoit envoyé des Ambassadeurs en France, pour demander en mariage Blanche, fille de Pierre Duc de Bourbon, parent tres-proche de Philippe, dit de Valois, premier de cette race, qui ait occupé le Trône de France. Les Castillans sont gens flegmatiques en fait de negociations, & ceux que Dom Pedre avoit employez à celle-cy, cherchant l'avantage du Royaume, plustost que la satisfaction particuliere du Roy, ils furent si long-temps à tomber d'accord de leurs conditions, que Dom Pedre se lassa de les attendre. Il estoit aussi violent que ses Ambassadeurs estoient temperéz: quand il avoit envoyé demander Blanche, il n'avoit préparé sa patience, qu'an

0392

qu'au temps qu'il falloit pour faire le voyage de Paris à Burgos, & voyant que ce temps estoit consommé, & qu'il ne sçavoit encore quand l'épouse future partirait, il s'avisa de soulager son inquiétude par quelque léger amusement: car on appelle d'ordinaire de ce nom, tous les commencemens d'une passion: on regarde comme un caprice passager, ce qui fait souvent les plus grandes affaires de la vie, & croyant se jouer avec l'amour comme avec un enfant, on trouve que ses moindres égratignures deviennent des blessures mortelles. Il en arriva de cette sorte à nostre jeune Monarque. Il découvre sa pensée à Nugnez de Prode Grand Maître de l'Ordre de Callatrava, & le plus cher de ses Favoris. Les negotiations de l'espece de celles-là, ne sont pas d'elles-mêmes fort honorables, mais la confiance du Souverain les ennoblit. Il est toujours beau d'entrer dans le secret de son Maître, quelque part qu'il luy plaise d'y donner. Nugnez se crût donc fort honoré du choix que le Roy de Castille faisoit de luy, pour le servir dans sa galanterie, & pour s'acquitter dignement de cette commission, il s'occupait tout entier à chercher une maîtresse à Dom Pedre. Cette recherche ne donne pas grande peine à ceux qui la font. On

trou-

trouve aisément des Dames de bonne volonté quand on les demande pour un Roy: mais Nugnez ne s'accommodoit pas de tout ce qui s'offroit à sa rencontre. Il estoit aussi fidelle sujet, qu'adroit entremetteur, & ne voulant donner au jeune Roy que l'amusement qu'il desiroit, il avoit de la peine à trouver une personne assez jolie pour plaire, sans estre assez parfaite pour engager Dom Pedre dans une grande passion. Il crût toutesfois avoir rencontré ce qu'il cherchoit en Marie de Padille, fille d'honneur de la Duchesse d'Albuquerque. Cette fille avoit de l'esprit & de l'enjoüement, elle estoit jeune & assez agreable, & bien qu'elle ne fust ny d'une beauté ny d'un rang, à former aucun obstacle au futur Hymenée, elle avoit assez de charmes pour faire attendre la Princesse Blanche sans impatience. Ce seroit charger nos Annales d'une circonstance inutile, que de rapporter icy les premieres démarches du Monarque vers la Demoiselle, & de la Demoiselle vers le Monarque. Des Amans du rang de Dom Pedre, ne s'assujettissent pas aux loix du Roman. Ils enlèvent les cœurs de puissance absoluë, & ce n'est pas pour eux qu'ont esté inventées les declarations d'amour dans les formes. Nugnez dit à

Pa-

Padille : le Roy vous a trouvée à son gré, & Padille luy répondit; Que plaist-il au Roy de me commander; mais cette intrigue liée avec tant de promptitude & consommée avec tant de facilité, n'eut pas un progresz conforme à son commencement. Padille avoit mille qualitez propres à faire la felicité d'un Amant heureux, dont les gens indifferens ne croyoient pas qu'elle fût pourveuë : l'enjouement de son esprit animoit toutes ses actions, une complaisance flateuse suppleoit au deffaut de l'extrême beauté qui luy manquoit, & la magnificence du Roy faisant éclater une inclination naturelle qu'elle avoit pour la propreté; Dom Pedre trouva d'abord dans sa Maistresse, ce que le Grand Maître avoit esperé qu'il n'y rencontreroit jamais. Il ne pressoit plus ses Ambassadeurs de conclure, & le peu d'intérêt qu'il prenoit à leur retour, le luy faisant trouver précipitée, à peine il avoit songé que la Princesse Blanche estoit partie de Paris, qu'on vint l'avertir qu'il faloit envoyer la recevoir sur les frontieres de Castille. Cette nouvelle le surprit autant qu'elle l'affligea. Il auroit souhaité pouvoir l'ignorer toute sa vie; mais le Mariage des Rois n'estant pas un jeu de theatre, il falut que Dom Pedre fût comme s'il avoit esté

con-

content. Il envoya Nugnez de Prade au devant de la nouvelle Reine, & marchant luy-mesme à sa rencontre jusques à trois journées de Burgos, il se resolt à sortir de ce méchant pas le plus bonnestement qu'il pourroit; mais l'amour qu'il avoit pour Padille ne s'accordoit pas avec cette resolution. Une absence de trois jours luy parut un siecle, il vouloit retourner auprès d'elle, il ne pouvoit se résoudre à consommer le Mariage avec Blanche, & regardant le devoir legitime comme une infidelité envers sa Maistresse, il laissa la nouvelle Reine comme il l'avoit trouvée, & il courut se consoler avec sa Padille des contraintes où il avoit esté assujetty. Lors que Nugnez de Prade apprit que le Roy commandoit son équipage pour retourner à Burgos; il crût avoir mal entendu, il se rendit auprès de luy, & le trouvant prest à monter à cheval; Quoy Seigneur, luy dit-il tout surpris, vous voulez déjà quitter la Reine vostre Espouse? Hé Seigneur, songez-vous bien qu'il n'y a qu'un jour que vous estes avec elle? Je ne scay si c'est assez pour elle, reprit Dom Pedre froidement; mais je scay que c'est trop pour moy. Est-ce Seigneur, poursuivit le Grand Maistre, que vous ne l'avez pas trouvée telle que

M

vous

vous avez deu l'esperer, ou que mal instruite dans l'obeissance qu'elle vous doit, elle a? . . . Non, Grand Maistre, interrompit le Roy brusquement, ce n'est rien de tout cela; mais c'est que Dom Pedre de Castille n'est pas nay pour Blanche de Bourbon. Ceux qui ont fait cet assemblage, ne nous ont pas connus l'un & l'autre, & pour le trancher court elle peut reprendre le chemin de la France, si elle est venuë pour estre la femme du Roy de Castille: car elle ne m'est rien & elle ne me sera jamais que ce qu'elle est aujourd'huy. Le fidelle Nugnez effrayé de cette resolution fit tout ce qui luy fut possible, pour en faire considerer l'importance à Dom Pedre: il luy representa la puissance des Ducs de Bourbon, qui par l'avenement des de Valois à la Couronne de France, se voyoient alliez de fort près à cette Royale maison; l'interest general de tous les Souverains dans l'affront fait à une Princesse si proche parente du plus puissant de tous les Rois, les mécontentemens du siege Apostolique, pour la rupture d'un Mariage si solennel, les murmures de son peuple, & le tort qu'il faisoit à sa propre gloire; mais toutes ces remontrances furent inutiles: Dom Pedre partit sans daigner répondre aux sages avis du Grand Maistre,

&

qu'auprés de cette Princesse, & le pretexte de remettre le Roy dans son devoir, fournissant au Grand Maistre des occasions frequentes de longues conferences avec la nouvelle Reine, sa passion augmenta d'une telle sorte par ces entrevuës, qu'à peine il pouvoit la dissimuler. S'il eût consulté son cœur sur le succez de sa negotiation, il auroit fait tout ce qui luy auroit esté possible pour ne pas y reüssir. De quelque maniere qu'il envisageast les mépris du Roy pour la Princesse de Bourbon, ils ne pouvoient estre qu'avantageux à Nugnez de Prade. Premièrement, ils menassoient la Castille d'une sanglante guerre, & à regarder le Grand Maistre comme Ministre, cette menace devoit luy plaire. De plus ils fournissoient une occasion de flaterie aux Courtisans, dont un Favory pouvoit faire un usage merveilleux, & si sa Politique s'accommodoit de ce divorce, le Lecteur jugera facilement que son amour s'en accommodoit encore mieux. Mais comme cet illustre Castillan estoit plus veritablement honneste homme, qu'Amant & sujet interessé, il fit autant d'efforts pour remettre le Roy dans son bon sens, que s'il n'avoit trouvé aucun avantage dans son extravagance. Il confere avec le Duc d'Albuquerque mary de l'ancienne

M 3

Mai-

Maistresse de Padille, & l'amy particulier de nostre Nugnez. Le malheur que le Duc avoit eu d'élever dans sa maison celle qui alloit devenir le tison fatal de la maison Royale de Castille, le rendoit plus passionné pour les interests de Blanche, qu'aucun des Grands du Royaume. Ils vont ensemble trouver Padille, ils la prient comme ses amis, d'employer le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit du Roy, pour l'obliger à traiter Blanche comme il le devoit; mais voyant que sous le titre d'amis ils n'estoient point écoulez, il changent de caracteres: ils luy parlent avec autorité, & ils la menassent du ressentiment de toute la Castille, si elle n'arreste le cours d'une injustice dont elle estoit regardée comme la cause. Padille avoit de l'orgueil & de l'esprit, elle montra par la suite combien elle estoit irritée de cette menace, mais ne jugeant pas qu'il fût temps de faire éclater son ressentiment, elle promit au Duc & au Grand Maistre de contribuer autant qu'elle pourroit à la satisfaction de Blanche. Elle se garda bien toutesfois d'exécuter cette promesse, elle avoit trop d'orgueil, & trop d'ambition, pour faire des prières si contraires à sa vanité, & à ses esperances. Cependant les Castillans ne pouvant souffrir l'injure qu'on faisoit à leur

na-

nation, en violant une foy si solennellement donnée par les plus considerables d'entr'eux, murmurent hautement de cette injustice; les Grands se liguent & le peuple se cantonne, tout panche à la revolte dans le Royaume. Leonor, Reine Doüairiere d'Arragon, & Tante de Dom Pedre, voyant le Roy son neveu dans ce peril, prend la liberté de l'en avertir. Elle avoit le courage grand, & l'Histoire la louë d'une éloquence au dessus de son sexe. Elle represente au Monarque l'estat pitoyable où il alloit reduire sa Couronne, s'il ne se resolvoit à garder au moins quelques apparences d'honesteté avec sa femme, & le propre de l'éloquence estant de donner les couleurs les plus fortes qu'elle peut inventer, aux maux qu'elle entreprend de faire craindre; Leonor sceut si bien dépeindre à Dom Pedre les malheurs dont il estoit menassé, qu'il crût déjà en estre attaqué. C'estoit un Prince violent, d'un naturel farouche, & à qui la posterité a donné le surnom de Cruel. Il envoya chercher Nugnez si-tost que la Reine sa Tante fut partie, & après luy avoir exprimé son ressentiment contre les rebelles, avec une fureur dont le Grand Maistre fut effrayé, il luy dit qu'il falloit oster aux Castillans tout pretexte de revolte, en ostant

M 4

Blan-

Blanche du monde : qu'il avoit resolu de la faire empoisonner , & que connoissant le zele & la fidelité que le Grand Maître avoit pour son service, il le choissoit pour cette expedition. Si quelque favory bien amoureux a jamais reçeu de son Maître la commission de faire mourir sa Maîtresse, il comprendra facilement le desespoir de Nugnez, à ce funeste discours. Il aimoit le Roy jusques à mourir mille fois plustost que de le trahir, & il aimoit Blanche avec une passion d'autant plus violente qu'elle estoit pure, & qu'il n'aimoit que pour aimer seulement. Quand il envisageoit Dom Pedre comme un grand Monarque qui l'honoroit de ses faveurs les plus étroites, il croyoit ne pouvoir assez tost obeïr à ses ordres. Quand il regardoit Blanche comme une Princesse innocente, qui ne méritoit aucune de ses infortunes, & qu'il aimoit ardamment, il ne connoissoit rien de si sacré qu'il ne deust immoler à la sureté de ses jours. Cette perplexité luy ostant l'usage de la parole, le Roy fut contraint de luy demander s'il estoit devenu muet depuis qu'il estoit entré dans ce cabinet. Plust au Ciel, Seigneur, repliqua Nugnez, que je le fusse devenu, je serois dispensé de répondre au discours le plus surprenant, & le plus cruel pour moy que j'aye jamais en-

entendu. Quoy Seigneur, poursuivit-il en regardant le Roy fixement, vous voulez faire mourir une innocente Princesse, qui n'est coupable d'aucun crime, que de n'avoir pas le bon-heur de vous plaire, & qui supporte cette infortune avec tant de soumission, que sa patience devoit l'avoir fait cesser ! Appelez-vous du nom de soumission, interrompit le Roy brusquement, les partis secrets qu'elle forme dans mon Estat, & les remontrances dont elle me fait accabler tous les jours. Je ne puis plus sortir de mon Palais, que je ne sois assailly des clameurs du peuple qui me demande sa Reine. Les Grands de Castille m'importunent sans cesse de leurs supplications. La Reine ma Tante mesme, ne peut se dispenser de m'annoncer de méchantes Propheties. Voulez-vous que j'attende paisiblement la revolte de mes sujets ; & qu'imprudemment exposé aux effets de la brigade des François, j'abandonne ma vie à la fureur d'une femme irritée. Non, Seigneur, je ne veux pas cela, reprit Nugnez : je mourrois mille fois avant que de souffrir une pensée qui fut contraire à la sureté de vos jours ; & bien que je donnasse tout mon sang pour celuy de la Reine, je suis pourtant prest à le verser si vous me le commandez. Mais de grace, Seigneur,

M s pour-

poursuivit le Grand Maître, en se jetant aux pieds du Roy, envisagez les suites de ce commandement avant que de le faire. Blanche n'est point une de vos sujettes que vous avez élevée au Trône par un effet de vostre bonté : c'est une Princesse illustre par sa naissance, & par sa vertu, & parente tres-proche d'un des plus Grands Rois de l'Europe. Que pensez-vous que fasse ce Monarque & tous ses alliez, s'il vous soupçonne d'avoir osté du monde une Princesse de son sang, qu'il vous a donnée pour vostre femme. Encore si vous aviez gardé quelques mesures avec elle, on pourroit faire passer une mort violente pour une mort naturelle ; mais qui pensez-vous qui doute de la vérité après le traitement que cette Princesse a reçu de vous. Il faudroit qu'on vous crût bien chery de la destinée, si on vous voyoit delivré d'une femme incommode si à propos, sans qu'on s'imaginast que vous eussiez contribué à sa mort que par vos souhaits. Croyez-moy Seigneur, il n'y aura personne qui ne soit persuadé que vous aurez joint les effets aux desirs ; & cette opinion estant bien établie, comme elle le sera sans doute, jugez de l'effet qu'elle produira. Mais que feray-je donc, interrompit Dom Pedre, pour me guarentir des perils où nostre divorce

m'ex-

m'expose : car pour vivre honnestement avec Blanche, il ne m'est pas possible. J'ay une antipatie pour elle que je ne puis vaincre, toutes ses actions me déplaisent, & j'aime Padille jusques à l'adoration. Si je n'avois que mon amour à vaincre, ou mon aversion à surmonter, je pourrois peut-estre y parvenir ; mais de les combattre l'une & l'autre en mesme temps, & non content de m'arracher une passion violente du cœur, entreprendre encore d'y placer une personne que je hay naturellement : Non, Grand Maître, non, c'est ce que je ne scaurois faire. Seigneur, reprit Nugnez, cela ne seroit peut-estre pas si difficile à executer pour un autre qu'il l'est pour vous. Les apparences que l'Hymen exigent d'un mary prudent, n'ont rien d'incompatible avec une passion ; mais puis qu'un accommodement que tant d'époux trouvent aisé, paroist impossible à vostre Majesté, demeurez tout entier à l'heureuse Padille ; vostre volonté doit faire nostre loy, & ce n'est pas aux sujets, à se revolter contre les desirs de leurs Souverains. Mais Seigneur, contentez-vous de cette impunité, sans la porter jusques à disposer d'une vie que le Ciel ne vous a point soumise. Mais interrompit le Monarque, d'un ton de colere, si je n'immole pas cette vie à ma

M 6 su-

sureté, je suis en danger de voir la mienne immolée au ressentiment des François. Pensez-vous que cette Nation si puissante & si belliqueuse supporte le mépris que j'ay pour Blanche, sans faire aucun effort pour la vanger. Et la vangeront-ils moins Seigneur, reprit le Grand Maître, quand ils vous soupçonneront de luy avoir osté la vie. Le genre de cette mort seroit douteux, repliqua Dom Pedre, & le mépris que j'ay pour Blanche ne l'est pas : & d'ailleurs on peut esperer de me contraindre à tenir ma parole, tant que cette Princesse vivra, & on ne s'attendroit pas à la resusciter si elle estoit morte. On s'efforce volontiers d'apporter des remedes aux maux qui sont encore en état d'estre gueris, & on ne s'avise guere d'en chercher pour ceux qui sont desesperés. Enfin, Nugnez, il ne faut point raisonner sur une chose resoluë, je veux me défaire de Blanche, & si vous me refusez vostre assistance pour reüssir dans ce dessein, je trouveray quelques autres de mes sujets plus zelez pour mon service, & moins scrupuleux, qui se tiendront honorez de recevoir cette commission de ma bouche. Nugnez voyant que le Roy s'emportoit, & craignant qu'en effer, il ne donnast les ordres à quelqu'un plus disposé à les executer qu'il ne l'estoit,

sei-

feignit de se rendre à son raisonnement : il luy promit de le défaire de la Reine. Mais, Seigneur, ajouta-t'il, permettez-moy du moins de garder quelques mesures; ne precipitez point une affaire qui merite d'estre digérée. Il faut chasser les François de ce Royaume, avant que rien entreprendre contre une Princesse de leur nation, il faut se servir du pretexte des brigues qu'elle forme dans l'estat, pour détruire l'estime que le peuple a pour elle; & enfin il faut donner une si grande apparence de justice à ce trépas, que quand on vous soupçonneroit de l'avoir causé, on ne puisse vous le reprocher. Dom Pedre goûta ce dernier avis de Nugnez, & se reposant sur luy du soin de cette affaire, il ne songea plus qu'à se plonger dans les delices avec sa trop aimée Padille. L'amoureux Nugnez fremissant d'horreur, & de crainte pour les discours que le Roy luy avoit tenus, & jugeant avec raison, que s'il ne feignoit d'executer ses ordres severement, on en chargerait sans doute quelqu'autre qui les executeroit avec plus de fidelité, il commença cette feinte par le bannissement general des François, qui avoient suivy la Reine; il apprehendoit quelques entreprises secretes de leur part, qui rendissent son indulgence

fu-

funeste au Roy, ou qui devinent fatales aux jours de Blanche : il donna des gardes à cette Princesse infortunée, qui, sur le pretexte de la garder de la part de Dom Pedre, avoient un ordre secret de veiller à sa sûreté; & craignant incessamment que le Roy ne se lassât de ses remises, & ne tranchât le cours d'une vie si chere au Grand Maître, il avoit fait une défense expresse aux Gardes de Blanche, de laisser approcher qui que ce fust de sa personne s'ils ne voyoient un billet de Nugnez. Ces soins si charitables ayant une apparence contraire à leur motif particulier, produisoient autant de haine dans le cœur de Blanche, qu'ils devoient y faire naître de reconnoissance. Que vous ay-je fait? Nugnez, luy disoit-elle un jour, pour estre l'objet d'une injustice que vous n'avez jamais pratiquée que contre moy. Toute la Castille parle de vous, comme du plus honnestre homme qu'elle ait jamais eu. Vostre pitié pour les infortunez, & vostre respect pour mon sexe vous ont attiré l'estime de vos propres envieux, & vous vous dépouillez de ces qualitez pour devenir le persecuteur d'une innocente Princesse qui ne vous a jamais fait aucune injure, & qui vous estimoit infiniment avant que vous vous fussiez déclaré le plus grand de ses ennemis.

Moy,

Moy, Madame, reprit tristement Nugnez, je suis le plus grand de vos ennemis! Et quel autre nom voulez-vous que je donne, poursuivit la Reine, à un homme qui me retient prisonniere, qui fait chasser de ce Royaume les gens de ma Nation, & qui porte sa tyrannie à un tel excez, que mes filles même n'ont pas la liberté de m'approcher si elles ne s'avoient de vostre nom. Vous me direz, peut-estre, que le Roy vous commande d'en user de cette sorte, mais je ne puis croire qu'il soit capable de cette injustice. C'est vous, Cruel que vous estes, qui abusez de l'autorité qu'il vous a donnée, & qui vous en servant contre une Princesse dépourveuë de tout secours, luy faites trouver la captivité où elle estoit venuë chercher un Trone. Mais encore un coup, que vous ay-je fait? si je vous ay fait quelques offenses sans m'en estre apperceuë, ce que je ne croy pas, vostre vengeance devoit estre satisfaite de l'estat pitoyable où je suis; & si je ne vous ay point offensé, comment avez-vous la force de me traiter comme vous faites? Ces paroles penetrent le Grand Maître jusques à l'ame, il ouvrit cent fois la bouche pour apprendre à Blanche les veritez qu'elle ignoroit, mais la fidelité qu'il devoit à son Maître, ne luy per-

met-

mettant pas de trahir sa confiance, il se contentoit d'affecter des actions dans le particulier, qui détrompassent la Reine des fausses idées que les apparences publiques luy avoient fait concevoir: il luy faisoit tous les jours de petits presens de fleurs, de fruits, ou d'essences: il luy faisoit entendre des voix & des instrumens en secret dans son appartement, pour soulager l'ennuy de la captivité. Il avoit soin de recouvrer des Tableaux & des oiseaux rares pour orner sa prison; & comme il parloit tres bien la langue Françoise, il faisoit souvent des Vers dans cette langue, qu'il luy presentoit pour la divertir. Ces petits complaisances ne purent estre si secretes qu'elles ne vinssent à la connoissance de Padille. La Reine avoit une fille auprès d'elle, nommée Jeanne de Castro, qui estoit ardemment aimée de Fernandez d'Hyvestrosa oncle de Padille: la fine Maistresse apprenoit par cette voye tout ce qui se passoit dans la prison de Blanche, & jugeant par ce qu'elle sçavoit des sentimens du Roy, qu'il seroit mal satisfait des honnestetez de Nugnez, elle crût avoir trouvé le secret de se vanger des menaces qu'il luy avoit faites autrefois. Elle conjura son oncle de mettre tout en usage pour tirer quelques éclaircissemens de l'intrigue de la

la Reine & du Grand Maistre: car, disoit-elle à Fernandez pour le faire tomber dans son sens, vous concevez bien que Nugnez, que les bontez du Roy ont élevé aux premieres dignitez de ce Royaume, ne s'exposeroit pas à desobeir aux ordres d'un si bon Maistre, s'il n'estoit poussé à cette desobeissance par quelque grand interest: il a sans doute des intelligences avec les François, qui sont prejudiciables à cet Estat, & nous sommes assez redevables aux bontez du Roy, pour rompre cette partie s'il nous est possible. Fernandez agissant sur les memoires de sa niece, presse Jeanne par ses lettres & par ses discours, de faire ce que Padille souhaitoit; il l'accuse de peu desir de luy plaire, ou de deffaut d'intelligence quand il voit qu'elle fait languir son attente; & se servant du pouvoir qu'il avoit sur le cœur de cette fille, pour corrompre la fidelité qu'elle devoit à sa Maistresse, il fait si bien qu'il tire d'elle ce Madrigal que Nugnez avoit fait à la loüange de Blanche, sans qu'elle s'y reconnust, & que Jeanne Castro avoit pris dans les habits de la Reine en la mettant au lit.

Pour

Pour une beauté ingenuë.

MADRIGAL.

Qu'il faut avoir peu de discernement
 Pour ne pas adorer une bouche ingenuë,
 Qui de covre toujours une ame toute nue
 Aux avides regards d'un curieux amant !
 C'est ainsi que l'amour s'explique avec sa
 Mere,
 C'est par de tels discours qu'on rend un homme
 heureux.
 Et l'ame innocente & sincere
 Merite seule icy nos transports, & nos vœux.

Padille pensa mourir de joye à la veuë de ces Vers. Fernandez les expliqua en les luy donnant, & cette vindicative personne les presentant au Roy si-tost qu'elle les vit, elle empoisonna si bien cette innocente galanterie & donna des couleurs si noires à une passion toute pure, que si le Roy avoit suivy ses premiers mouvemens, il auroit envoyé poignarder Nugnez à l'heure mesme. Mais comme il l'aimoit veritablement, & qu'il ne pouvoit oublier les services qu'il avoit rendus à l'Estat, il se retint malgré son imperuosité naturelle. La Reine estoit alors

alors dans le Chasteau de Maqueda place forte de Castille, où Nugnez pour l'oster de la veuë de ses ennemis l'avoit fait renfermer. Le Gouverneur de ce Chasteau estoit placé de la main du Grand Maistre, & il avoit lieu d'esperer qu'il luy seroit fidelle, mais il n'y a guerre d'amitié & de reconnoissance à l'épreuve de l'autorité d'un Roy dont on est né le sujet. Dom Pedre envoya chercher le Gouverneur, luy ordonne de faire entrer secretement des troupes dans Maqueda, sans que Nugnez en eust connoissance; & flatant sa fidelité d'autant de promesses avantageuses, qu'il menassoit son indiscretion de supplices, il fit changer la garnison du Chasteau, & n'y laissa que des gens dont il estoit assuré. Quand il eut apporté cette precaution au dessein qu'il avoit conçu, il fit épier le moment où le Grand Maistre estoit avec la Reine, & voulant s'éclaircir pas ses propres yeux du crime dont on accusoit son Favory, il se rend secretement à Maqueda, défend au Gouverneur sur peine de la vie de donner aucun avis de son arrivée au Grand Maistre, & se faisant introduire par Jeanne de Castro, dans un cabinet proche de la chambre de la Reine, d'où cette fille avoit accoutumé d'écouter les discours que luy tenoit Nugnez,

gnez, il entendit que Blanche disoit, Encore si dans ces fleurs que vous me donnez, il y avoit quelque serpent caché, ou si elles renfermoient quelque qualité empoisonnée qui mist une prompte fin à mes souffrances, je dirois que vostre cœur commence à s'adoucir : Mais je voy bien que ce present n'est qu'une de ces civilités affectées, dont vous assaisonnez toutes les injures que vous me faites, & que vous ne pratiquez sans doute que pour m'oster la foible consolation de me plaindre de vous en toutes manieres. Nugnez fut si touché d'un reproche qu'il meritoit si peu, que sa patience fut épuisée : Quoy, Madame, dit-il à la Reine avec un ton de voix tout changé, vous aimeriez mieux recevoir du poison de ma main, que les petits presens dont je tâche de divertir vostre tristesse ? Oüy sans doute, reprit la Reine : car je regarderois le poison, comme un effet de vostre sincerité, & je regarde tous vos autres presens, comme des marques de vostre déguisement. Sans mentir, s'écria Nugnez outré de desespoir, j'ay donc bien mal servy vostre intention : car j'ay exposé ma vie & ma fortune, & je les expose encore tous les jours, pour me défendre de vous donner ce mesme poison que vous souhaitez de moy : & alors son amour triomphant de sa

sensible à la douleur de Fernandez que cet Amant auroit deu l'esperer, elle auroit refusé la couronne qu'on luy offroit, mais de ce temps-là, comme de celuy-cy, on ne se picquoit plus de si grande constance ; la gloire d'estre Reine effaçoit la honte d'estre infidelle, & quoy qu'il plaise aux Amans de publier à l'avantage de l'amour, un Diademe vaut mieux qu'une Couronne de Mirthe. Cependant, l'infortunée Blanche regrettoit dans son Chateau la perte de l'amoureux Grand Maistre ; elle connoissoit, mais trop tard, la difference qu'il y avoit entre sa captivité passée, & sa captivité presente : & l'image de Nugnez poignardé pour ses interets, s'offrant sans cesse à sa memoire, luy cauloit des remords si tendres & si pressans, qu'à peine elle pouvoit les supporter sans mourir. Nous la laisserons former ses regrets en liberté, & se preparer à recevoir sans repugnance le poison qui luy fut apporté quelque temps après, & nous donnerons un peu de relâche à nostre plume. Ce qu'il y a de fait de ces Annales est d'un premier trait, il doit estre permis de se reposer après une course si rapide : aussi bien le reste du Regne de Dom Pedre de Castille, est si remply de meurtres, & de cruantez de toutes especes, que

274. A N N A L E S, &c.
que je ne pourrois achever de le décrire
sans tomber dans un Recit Tragique
que j'ay toujours soigneusement évité.

Fin de la quatrième Partie.

